

L'ECHO de Saint-Justin

Vol. VIII, No 1.

Saint-Justin, 15 novembre 1928.

Rédigé en Collaboration.

LE POSTE DE YALE (YALETOWN)

Le major Georges-Henry Yale de Rivière-du-Loup achète de Samuel Gerrard, seigneur de Carufel et Lanaudière, en 1856, un terrain sur les bords de la Rivière Maskinongé, près d'un rapide portant aujourd'hui les nos 1, 2, 3, de la Réserve Atkinson, alors de St-Didace. Il y construit une tannerie. Cette bâtisse avait 120 pieds de long par 40 de large. Il y avait une bâtisse pour les bouilloires située dans l'île formée par la Rivière Maskinongé. Il y avait aussi une bâtisse servant de séchoir, un moulin pour mouder l'écorce de pruche pour en faire le tannin, un moulin à scie et à farine, Yale pour avoir la force motrice voulue, avait fait construire une chaussée. Il se fit à cet endroit un groupement de maisons habitées par les employés, qui fut désigné dans la suite sous le nom de Yaletown.

Un chemin fut ouvert, en 1856, pour communiquer à cet endroit, partant du chemin du Roi, de Sainte-Louise, en Sainte-Ursule; il fallut aussi jeter un pont sur la Rivière Maskinongé. Le terrain pour ce chemin fut donné à Yale par Guy Hibbard.

Ces propriétés furent vendues par Yale, en 1873, à la société F. Shaw & Bros, tanneurs de Montréal. Ces derniers vendirent à la compagnie Donnan & Moran, manufacturiers de cuir, de Montréal.

La tannerie brûla, en 1876. Georges H. Yale racheta le tout et construisit la tannerie. Finalement ce dernier vendit ses intérêts, en 1882, à un nommé Marceau. En 1884, la Banque Ville-Marie prend les propriétés pour sauvegarder ses intérêts. Elle continue les opérations jusqu'au premier mars 1888, où elle vend à John Heenan, au prix de \$8,500.00.

Ce dernier continua les opérations quelques mois et disparut sans donner de ses nouvelles. Tout travail cessa en l'année 1888. La Banque Ville-Marie prit les propriétés pour sauvegarder ses intérêts.

Finalement les liquidateurs de la Banque Ville-Marie vendent le 3 février 1900, à Edouard Caron, de Louiseville. Ce dernier vendit la propriété en 1900, à Charles Caron.

Charles Caron, de Louiseville, fait une vente à réméré, en 1900, à Mathias Roch. Ce dernier rétrocède les propriétés du poste de Yale, le 15 août 1905.

La chute du Poste de Yale est la propriété de la Shawinigan Water &

Power qui est propriétaire de tout le lit de la Rivière Maskinongé. Cette chute a une hauteur de trente pieds. Elle peut fournir une force motrice de 3050 C.V., d'après un relevé de l'ingénieur Donat Laperrrière, de Montréal.

Le 23 août 1908, Charles Caron vend à Clovis Caron, Régistrateur de Louiseville, qui détient encore ces propriétés.

Ce dernier vendit toutes les bâtisses, il y a quelques années.

Il y avait à ce poste une population de 150 âmes. Cette tannerie produisait 20,000 côtés de cuir à semelles par année. L'été toute la production de cuir était descendue, en voitures, à Rivière-du-Loup, soit une distance de 15 milles, pour chargement par bateau à vapeur. L'hiver, le cuir était monté à Montréal, les charretiers faisant trois voyages par semaine.

Cette tannerie fut la deuxième du genre. La première était celle des frères Casimir et Calixte Galibert, de Montréal, qui furent les pionniers de l'industrie du tannage au Canada. Leur première maison qu'ils fondèrent à Montréal, rue St-Paul, date de 1855.

Yaletown se trouvait à neuf milles du village de Ste-Ursule, sur le côté sud-ouest de la Rivière Maskinongé. Ce poste était situé à trois milles plus haut que la chute de Sainte-Ursule.

Cet endroit eut ses années de prospérité. C'était un village assez bien organisé. Un bureau de poste fut établi. Il y avait un magasin, une école fut ouverte dont la bâtisse servait aussi au culte religieux. M. J. Arsène Mayrand, curé de Ste-Ursule et F. Turgeon, curé de Saint-Didace venaient desservir Yaletown, de temps en temps.

Le 1er avril 1882, une requête fut présentée à Mgr L.-F. Lafleche, évêque des Trois-Rivières, demandant l'annexion à Ste-Ursule de la concession Réserve Atkinson, numéros 72 à 100, de St-Justin et du premier rang de Lanaudière, de St-Didace, numéros 1 à 20. L'Evêque par décret du 21 avril 1882 acquiesça à la demande des signataires. La proclamation est en date du 14 novembre 1882, sous l'Honorable Théodore Robitaille, Lieutenant-Gouverneur de Québec.

Cet endroit a tout perdu de son ancienne célébrité.

Charles DRISARD.

LES RENTES SEIGNEURIALES

Le paiement des rentes seigneuriales que l'on réclame chaque année dans nos campagnes est devenu le sujet pratique par excellence; aussi entend-on dans toutes les bouches de nos bons cultivateurs ce refrain lugubre: Eh bien, moi, je ne paye pas mes rentes cette année.

Il me semble inutile de dire et surtout d'essayer de démontrer que les rentes seigneuriales ne sont pas payables; bien au contraire, je m'empresse d'établir comme principe que chaque censitaire devrait se faire un devoir de payer sa rente seigneuriale à moins qu'il ne préfère en faire le rachat.

La raison principale pour laquelle chacun devrait observer strictement cette prescription de la loi, c'est que si le fait de ne pas payer devient un principe établi dans nos campagnes, principe tout à fait erroné si vous le voulez, les Seigneurs ou leurs représentants prendront un moyen pour contraindre leurs censitaires à payer tout en ne les forçant pas individuellement.

Déjà des pétitions ont été faites à la Législature de la province de Québec à l'effet de faire abolir le paiement de ces rentes. Nos législateurs n'ont pas cru bon d'en décider ainsi mais la question n'en restera pas là et l'avenir nous réserve certainement des surprises.

La solution qui paraît la plus probable et la plus plausible, serait, croit-on, de demander aux législateurs d'imposer aux municipalités de la province le rachat de ces rentes; c'est-à-dire, que les municipalités seraient contraintes de payer aux seigneurs ou à leurs héritiers ou ayant cause le montant capital des rentes percevables dans chacune d'elles, sauf à cette dernière à emprunter le montant suffisant pour ce faire et d'amortir dans un délai déterminé, et capital et intérêt.

Ce serait, à mon sens, ajouter un mal de plus aux maux dont souffre la classe agricole en cette Province, et pourquoi?

10. — Parce que les droits qu'on actuellement les seigneurs de se faire payer sont préférables à ceux qu'a la corporation pour se faire payer ses taxes.

20. — Parce qu'il existe suffisamment de municipalités dans la province qui sont endettées pour leur pleine valeur, étant donné les temps et les conditions dans lesquels nous vivons.

30. — Parce qu'en imposant aux municipalités le charge de payer les seigneurs, il faudrait nécessairement qu'en retour la municipalité trouve le moyen de se faire rembourser par les censitaires et que dans ce cas elle ne pourrait le faire qu'à grands frais tant à cause des mutations de propriétés qui ont été faites qu'à cause du fractionnement des immeubles sujets au paiement des dites rentes.

De plus il existe certainement dans chaque municipalité des censitaires qui ont racheté leurs rentes et qui ne bénéficieraient pas des avantages de la nouvelle loi, si toutefois cette dite nouvelle loi pouvait présenter une amélioration au sort de notre classe agricole, ce que je ne crois pas.

Il est un fait incontestable, c'est que le seigneur a tous les droits de contraindre son censitaire à lui payer sa rente. Pourquoi ne le fait-il pas? Pourquoi nos législateurs seraient-ils pris d'une plus grande compassion envers lui en forçant la municipalité d'acheter sa créance, sauf à cette dernière de se faire payer quand elle pourra et

comme elle pourra? Il serait fort avantageux si chaque cultivateur pouvait chaque fois qu'il a une créance, disons une créance hypothécaire par exemple, à exercer contre quelqu'un, s'adresser à la municipalité où se trouve situé l'immeuble gagé ou hypothéqué et dire à cette dernière: payez moi et en retour je vous transporterai tous les droits que j'ai de me faire payer.

L'exemple soumis est évidemment un non sens, cependant il est parfaitement assimilable au cas des seigneurs qui demandent le paiement de leurs rentes et n'obtiennent pas de réponse.

En résumé et pour conclure, il serait opportun à mon sens que tous les cultivateurs de cette province aient l'opportunité de se prononcer avant qu'une question de pareille importance soit décidée par la législature de la province de Québec.

Pourquoi chaque conseil municipal ne se ferait-il pas un devoir d'étudier en détail cette question qui n'est qu'à l'état de projet, il est vrai, mais qui peut devenir une loi avant que chaque conseil ne soit consulté; et alors, pourquoi ne pas adopter une résolution qui serait adressée à l'Honorable Ministre des affaires municipales et au député de chaque comté demandant de ne pas adopter un pareil projet de loi avant que les conseils municipaux n'aient eu l'avantage d'étudier la question sous toutes ses faces.

C'est là, je crois, une question d'actualité pour la classe agricole à laquelle chaque cultivateur ne peut se désintéresser.

J.-L. PAQUIN.

Maire de Saint-Justin.
Saint-Justin, 15 novembre 1928.

La Voix des Bois Francs

Nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui, aux citoyens de Victoriaville, et à ceux des paroisses du district, "La Voix des Bois Francs", journal hebdomadaire, fondé dans l'intérêt de la ville, de la classe industrielle et agricole.

Victoriaville a déjà eu "L'Echo"; aujourd'hui, elle a "La Voix", qui se fera entendre chaque semaine, pour aller porter dans les foyers, les nouvelles locales, dont se compose le menu du jour; redire l'éclat des fêtes intimes et publiques, chanter sur les berceaux, pleurer sur les tombes; affirmer des droits, les revendiquer, au besoin; défendre les nobles causes, en faire valoir les avantages et la portée: en un mot, "La Voix des Bois Francs" sera le porte-parole de la ville et de nos belles paroisses environnantes.

Convaincus comme nous le sommes, que le journal local a une véritable mission à remplir, nous ne reculerons pas non plus devant la tâche, parfois pénible, d'avoir à rappeler certains devoirs, de faire certaines remarques, dans l'intérêt de l'ordre et du bien commun.

Comme il est d'usage, à la naissance d'un journal, de montrer ouvertement ses couleurs, nous croyons répondre au désir du public, en exposant, dès maintenant, les grandes lignes de notre programme.

Nous déclarons d'abord franchement, que "La Voix des Bois Francs" est un organe absolument indépendant de tout parti politique ou municipal. Sa publication est née d'une initiative privée, qui a reçu l'approbation des autorités, sans aucun engagement de notre part. Il n'existe qu'une entente entre nous et elles: celle que le journal s'efforcera de rester toujours dans les bornes de la vérité, de se faire le propagateur et le défenseur de toutes les bonnes causes, et de travailler dans les meilleurs

intérêts de tous. Cet engagement, nous entendons le respecter.

Catholique et canadien dans l'âme, il ne faudra pas s'en étonner, si nos écrits empruntent souvent à ces sentiments inspireurs, le sujet de nos articles.

Notre ambition est de doter la ville d'un journal qui peut tomber dans la main du vieillard comme de l'enfant, sans aucun danger pour les consciences, tout en restant un aliment de renseignements, mais surtout de principes instructifs et éducationnels.

Pour arriver à remplir le cadre que nous nous sommes tracé, nous avons adopté certaines rubriques, qui nous guideront un peu dans notre travail de chaque semaine.

D'une façon générale, nous nous joignons des sentiers battus, et restés périlleux, de la grande politique. Nous laisserons cette besogne aux grands journaux, qui ont de l'espace, et le moyen de le faire, pour ne nous occuper presque exclusivement des événements paroissiaux.

Victoriaville, et les paroisses des Bois Francs, d'abord.

Cependant, un journal doit forcément se généraliser un peu. Voilà pourquoi, chaque semaine, sous la rubrique: "La Vie au Canada et à l'Etranger", on trouvera, en quelques lignes les grands événements qui se passent dans le monde. Nous aurons aussi une courte chronique religieuse. Quelques lignes pour la musique et les sports.

On trouvera dans notre page féminine: "L'Heure Littéraire", une chronique due à la plume de Madame Marthe Lemaire-Duguay, d'excellentes reproductions, des poésies de nos principaux poètes canadiens, un petit cours abrégé de cuisine, des recettes; à l'occasion, un mot de la mode; quelques traits d'histoire, des pensées choisies, des mots pour rire, etc. Cette page constituera une saine et instructive distraction, pour les heures de loisirs du dimanche.

Nous consignerons aussi dans nos colonnes, les événements sociaux de chaque semaine, les réunions, les visiteurs, les voyageurs: en un mot, tout ce qui peut intéresser et unir les paroisses entre elles. Pour mieux arriver à ce dernier point, nous sommes à organiser un service de correspondants, dans tous les villages qui entourent notre ville, et particulièrement, ceux qui font affaire avec nous.

Nous aurons aussi une attention spéciale pour nos morts, afin que la consignation des derniers devoirs envers les disparus, restent comme un pieux souvenir pour les familles éplorées.

Nos fêtes religieuses et patriotiques seront toujours largement commentées, et reproduites avec détails. C'est le moyen pratique de les rendre de plus en plus populaires et aimées.

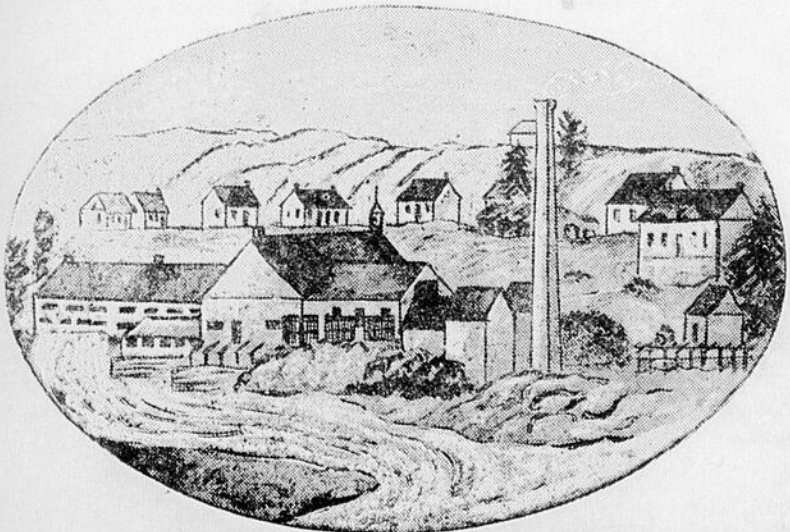
Pour arriver à tout cela, une condition reste nécessaire: l'appui du public. Nous venons vous le demander bien sincèrement, au début de cette entreprise.

Un journal, tout modeste qu'il soit, nécessite des frais considérables. Tous l'admettent.

De notre côté, nous ne négligerons rien pour rendre notre journal intéressant. Travail, études, pas et démarches, vous sont assurés de notre part. Nous savons que vous ferez la vôtre, en vous abonnant, ou en achetant le journal, de nos distributeurs.

"La Voix des Bois Francs" a un autre but: stimuler un peu le commerce local, par l'annonce.

Le marchand comprendra vite que le journal local est le meilleur antidote contre l'envahissement encombrant du catalogue. Cet article de début ne (A suivre sur la dernière page.)



Cette gravure nous a été gracieusement fournie par M. Clovis Caron, régistrateur de Louiseville et d'après un cliché de M. M.-M. Côté, photographe, de Louiseville.

Nérée Beauchemin est notre plus grand poète national

Son enfance passée à Yamachiche et au Séminaire de Nicolet

C'est le 20 février 1850 que naissait à Yamachiche d'une famille de souche nicolétaine, un enfant appelé à devenir notre grand poète régional et l'une des plus pures gloires des lettres canadiennes-françaises; nous voulons dire Nérée Beauchemin, que la jeunesse catholique couronnera dimanche prochain, lors d'une démonstration qui prendra un caractère unique dans nos annales.

Avant de dire dans quelle mesure et avec combien de raison Nérée Beauchemin mérite le titre de poète régional, nous voudrions donner aujourd'hui une brève biographie qui montrera jusqu'à quel point Nérée Beauchemin est de "chez-nous" autant par sa longue carrière, toute passée en notre région, que par ses origines de famille.

Cela va de soi, que Nérée Beauchemin a passé son enfance dans sa petite patrie, Yamachiche. C'est là que pour la première fois son âme a reçu l'empreinte ineffaçable de cette nature qu'il a si bien chantée depuis comme poète. C'est là également qu'il a commencé à prendre conscience de la beauté intérieure des âmes et des choses, beauté unique dont son œuvre sera toute baignée dans l'avenir.

Cependant, sur l'enfance du poète, nous n'avons d'autres détails que ce qu'il a bien voulu nous laisser entendre dans ses vers. Car personne n'ignore combien Nérée Beauchemin a crainte de livrer au grand public, tellement indifférent parfois, des souvenirs très chers qui constituent, si l'on peut dire la source cachée de son inspiration, si parfaitement réfléchi dans les deux recueils de poèmes qu'il a publiés.

Si c'est à Yamachiche que l'âme d'enfant d'un grand poète s'est imprégnée de la beauté des hommes et des choses, il faut ajouter que c'est au Séminaire de Nicolet que Beauchemin a reçu cette culture classique, si parfaite, si complète qui lui a permis de donner à son œuvre cette solidité, cette pureté de ligne, qui l'a rendue unique jusqu'ici dans nos lettres canadiennes. Sur le séjour du poète au Séminaire de Nicolet, nous sommes forcés d'ajouter que nous n'avons guère de détails. Et nous devons encore supposer, imaginer l'influence qui est restée à Beauchemin de ses études à cet Alma Mater.

Il est de même malheureusement, du passage de Beauchemin à l'université Laval, où il a suivi ses cours de médecine. Nous espérons cependant que dimanche prochain, les orateurs nicolétains et québécois pourront rappeler au moins les souvenirs inoubliables que le séjour de Beauchemin à ces deux institutions a certainement laissés.

Sur la carrière proprement dite du poète une fois de retour dans sa patrie, s'il est difficile de donner des souvenirs tangibles et précis, on peut toujours rapporter les traditions qui, depuis nombre d'années, ont cours dans la région trifluvienne et même au-delà. Car la solitude et le silence dans lesquels est demeuré Nérée Beauchemin, depuis la parution de son premier volume de vers en 1897, ont créé autour de la personnalité du poète une légende très belle, certainement conforme à la réalité. La carrière des poètes les plus sincères et les plus humbles est, en effet, presque toujours auréolée de ces légendes qui donnent à leur œuvre une signification encore plus émouvante et plus profonde.

En Beauchemin l'imagination populaire a cru voir, — et avec combien de raison — le poète régional authentique, celui qui a su entendre battre dans la solitude et le silence le cœur de sa petite patrie, si lentes et imperceptibles qu'en fussent les pulsations. En Beauchemin le public local a également considéré l'artiste consciencieux et très pur qui n'a pas recherché les succès tapageurs et passagers en diminuant la qualité et la beauté de son œuvre et, ce au risque même que cette œuvre demeurât inconnue de beaucoup, durant de longues années. En Beauchemin encore la foule a cru voir l'homme très sensible et très doux, qui, dans ses visites quoti-

diennes aux foyers où la maladie étendait son emprise, a su apprendre que les sentiments de l'âme et du cœur humain méritent, plus que la nature même, d'être chantés par le poète.

C'est ainsi que, presque à la veille de son couronnement apparaît à chacun de nous l'homme que nous devons considérer aujourd'hui comme notre plus grand poète régional et l'une des pures gloires des lettres canadiennes. Nous dirons demain les grandes lignes de la fête qui se déroulera dimanche prochain, à 3 heures, dans la grande salle de l'hôtel de ville, sous les auspices du Cercle Ozanam, à laquelle fête les plus éminentes personnalités canadiennes et régionales ont bien voulu accepter de prendre part. Nous montrerons, en même temps jusqu'à quel point ce programme fera comprendre à notre population toute la signification et la beauté non seulement de l'œuvre, mais encore de la vie de Nérée Beauchemin, comme poète régional et catholique.

(La Voix des Bois Français)

Retour de l'expédition McCracken

DES MOMIES

Les membres de l'expédition Stoll-McCraken, de l'American Museum of Natural History, sont arrivés à Montréal par le Canadien National et après avoir passé une journée à Montréal sont repartis par le "Washingtonian" pour New-York.

L'expédition rapporte avec elle la tête momifiée de ce que l'on croit être d'un homme de l'âge de pierre et qui sans rivaliser de splendeur avec la découverte de Tuthankhamen le vaut sans doute par l'ancienneté de la momie.

Dans une case des îles Aleuthiennes l'expédition a trouvé quatre corps humains momifiés qui étaient vêtus de peaux de loutres de mer rehaussés d'ornements d'ivoire et d'ambre. On ignore depuis combien de temps ils se trouvaient là, mais il est certain que cette découverte est très importante pour la science.

La tête du chasseur préhistorique trouvée par l'expédition a fait le voyage de Vancouver à Montréal dans une boîte de bois garnie de coton. Elle a conservé ses cheveux et un anneau d'ambre dans les narines. — "Autant que nous avons pu en juger," a dit M. Harold McCracken, éditeur associé de Field and Stream et directeur de l'expédition, ce chasseur a été tué avec son chef et enterré avec lui. Il devait constituer l'escorte du chef dans l'autre monde. Dans la cave se trouvaient 2 autres momies, une femme et un enfant. Toutes seront transportées à New-York.

L'expédition qui revient du Détroit de Behring et de l'île Wrangell se composait comme suit: Charles L. Stoll, directeur et patron, Harold McCracken, chef, le capitaine Robert A. Bartlett, commandant du "Morrissey", le Dr H.E. Anthony, naturaliste, Madame M.L. Stoll, F.L. Jacques, artiste, Edward M. Meyer, archéologue, Andrew Johnson, taxidermiste, Edward Maniaym, opérateur du T.S.F.

Le steamer "Morrissey" sur lequel l'expédition se rendit à destination est partie de Prince Rupert, le printemps dernier. Il se rendit à 225 milles au nord de Point Barrow et cotoya la rive est de l'île Wrangell. Pendant des mois les explorateurs ne virent que des terres désertes et l'Océan, puis ils découvrirent les momies, objet de l'expédition, sur une île déserte et presque inaccessible. En plus des momies ils rapportent plusieurs spécimens d'animaux, dont six mors et neuf ours Kodiak. Deux de ces derniers et les mors furent tués par Mme Stoll.

Une tradition qui a cours parmi les indigènes des îles Aleuthiennes veut que de grandes calamités fondent sur ceux qui touchent aux momies. Des histoires terribles sont racontées par les sorciers locaux à ce sujet.

Durant ce voyage dans les régions polaires l'expédition a maintenu un contact avec la civilisation grâce au poste de CNRV du Canadien National, à Vancouver, qui tout le temps échangeait des messages à ondes courtes avec elle.

PUIS-JE ETRE POETE

La poésie, c'est curieux, attire presque tous ceux qui ont le désir d'écrire des jolies choses, ou qui ont l'ambition de se faire une renommée. On dirait que c'est bien vrai cette expression des temps antiques: Le poète est de la race des dieux.

Pourtant, n'est pas poète qui veut. Il faut le don. "Nascuntur poetae" On naît poète. Il ne faut pas imiter les té méraires auteurs qui se laissent aller à la tentation de faire des vers, sans en avoir reçu la vocation. Je conçois qu'il ne soit pas nécessaire de réaliser toujours la description de Victor Hugo.

O poètes sacrés, échevelés, sublimes..... Tant d'excentricité n'entre pas nécessairement dans la vocation à la poésie.

Un poète c'est avant tout un artiste, très apte à saisir le beau dans les choses, à le réaliser dans les poèmes petits ou longs selon le degré d'inspiration. La beauté qu'il réalise, c'est la beauté intérieure surtout. Même lorsque ses vers portent sur la description de beautés extérieures, c'est encore les vibrations qu'ils provoquent dans l'âme qui procurent le plus de cette émotion esthétique, but de la poésie. Aussi la poésie proprement dite est intérieure.

Le poète n'est pas un philosophe, il ne raisonne pas, comme l'ordinaire des humains, au moins dans ses poèmes. Le poète raisonneur est nécessairement froid. Victor Hugo, qu'on a dit le poète de la tête, n'a jamais été aussi poète que lorsqu'il s'est laissé guider par son inspiration. Chaque fois qu'il a voulu faire des thèses, la froideur a recouvert ses poèmes. En poésie, c'est l'âme qui doit parler à l'âme.

Chez tout être humain, il y a un certain degré d'intuition. Sans doute, ce genre de connaissance n'est pas propre aux humains, et c'est peut-être pour cette raison que les anciens, en le voyant briller à un degré supérieur chez les poètes, ont placé ces êtres privilégiés au rang des dieux. Le

poète porte dans son être une intuition plus profonde. Sa sensibilité plus développée, vibre aux moindres contacts, et comme l'âme s'informe auprès de cette sensibilité pour établir ses conclusions, il arrive que le poète, sans passer par le discours discursif des philoophes atteigne des conclusions non moins profondes. Le poète n'est pas un penseur au sens compliqué et pénible qu'on donne à ce mot, mais c'est un intuitif qui proclame des vérités et des beautés, sans même être capable de se les expliquer à lui-même. Ne lui demandez pas des raisons. Il sait bien qu'il est dans le vrai, mais il ne saurait dire pourquoi. Chez lui l'âme traverse les sens comme la lumière traverse le cristal, et les mille irradiations du génie décomposent la vérité et la beauté en de multiples teintes, tout comme un rayon de soleil à travers le prisme.

La plus grande erreur, c'est de croire que l'art des vers suffit au poète.

J'aime beaucoup mieux le poète qui rythme ses chants que le poète qui ne cadence que sa prose. Pourquoi? C'est que la beauté semble avoir besoin de l'harmonie des vers pour s'exprimer plus clairement. D'ailleurs les rigueurs du rythme et de la mesure forcent le poète à ramasser sa pensée et à la rendre plus saisissante. Parfois la précision des termes y perd, mais d'ordinaire l'image incarne pour ainsi dire la pensée et le sentiment, et les tendant plus sensibles, provoque des effets plus complets plus frappants. Quand Lamartine dit: O Temps, suspends ton vol, et vous, heures propices, Suspendez votre cours,

le temps nous apparaît comme un oiseau qui passe dans le ciel et qui s'en va disparaître à l'horizon; les heures sont comparées au cours d'eau, au ruisseau qui coule sans jamais s'arrêter. La grâce de ces deux images nous encadre une idée profonde et très mélancolique, que Bossuet a exprimée à sa manière oratoire dans son sermon sur la mort. "Je voudrais retourner en arrière. Marche! Marche!" Le poète, en deux vers qui contiennent deux images, nous fait regretter la fuite rapide du temps. L'orateur, lui, montre le cours impitoyable

de la vie. Tous deux considèrent cette course du temps comme un phénomène déplorable. Mais Bossuet écrit la moitié d'une page pour nous le faire sentir; Lamartine n'écrit que deux vers. L'idée est la même, mais l'un écrit en vers, l'autre se sert de la prose.

Le rythme d'ailleurs nous fait appuyer sur l'idée qui devient ainsi plus évocatrice.

Le poète doit connaître très bien l'art des vers, qui est un art très difficile. Mais ce n'est rien en poésie que de savoir l'art des vers. Rimer peut-être le fait d'un ouvrier habile. Poétiser, n'est que l'œuvre du génie. Il n'est pas permis d'être médiocre dans ce genre. Horace l'a dit il y a deux mille ans. La poésie est un genre très élevé, le sublime est son domaine. Si donc l'on n'a pas reçu de Dieu le don de la poésie, contentons-nous de la prose. Encore là la prose peut servir à écrire de fort jolies choses, et la lecture de la belle prose est d'un si agréable repos.

Faites de beaux vers ou n'en faites pas du tout.

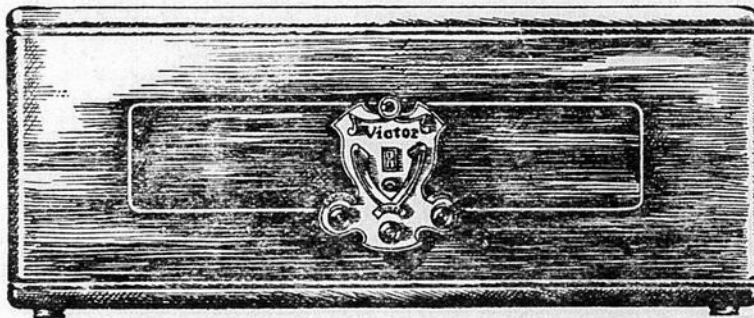
Quant à la prose, s'il est permis d'être moins sévère pour elle, on doit cependant se rappeler que le conseil de Boileau s'applique aussi bien à elle qu'à la poésie, et c'est par ce conseil que je termine.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser....

DE REPENTIGNY.

Si vous avez des parents ou des amis que la lecture de notre journal pourrait intéresser, vous n'avez qu'à nous envoyer leurs noms et adresses et nous nous ferons un plaisir de leur envoyer gratis un numéro-spécimen.

Le fameux Radio Victor



Le modèle Table (tout électrique) pour seulement \$190.00

Un appareil radiophonique, vraiment universel, complet avec huit (8) lampes, mis en action simplement par le courant électrique de votre maison. Ce récepteur VICTOR est d'une perfection comparable à celle du Victrola-Orthophonique, de la voiture-automobile Rolls-Royce ou de l'aéroplane Spirit of St-Louis, et le prix n'est pas plus élevé que celui d'un appareil radiophonique ordinaire.

REPRESENTANT EXCLUSIF

Notre devise est toujours celle-ci : MEILLEUR QUALITE POUR MEILLEUR MARCHE SATISFACTION GARANTIE OU ARGENT REMBOURSE



Rue Principale — en face de l'église.

ST-BARTHELEMI, P. Q.

LES DENTS ET LES CANCERS DE LA BOUCHE

CONFERENCE DE M. LE DOCTEUR
ERNEST GENDREAU, DEVANT
LES DENTISTES REUNIS EN
CONGRES.

Lundi avant-midi devant les dentistes réunis en congrès à la Faculté de chirurgie dentaire de l'Université de Montréal, M. le docteur Ernest Gendreau, directeur de l'Institut de radium de l'Université de Montréal a parlé du rôle des dentistes dans la prophylaxie des cancers d'origine dentaire.

Voici un résumé de cette intéressante conférence.

"Le cancer s'étend dans l'humanité, écrit Barbuse dans l'Enfer. Si on ne l'arrête pas il n'y aura plus besoin de se demander si le monde périra par l'extinction du soleil."

Pour l'arrêter il est raisonnable de lui opposer toutes les forces capables de le combattre.

Durant les vingt-cinq années de progrès qui viennent de finir, bien des problèmes ont été victorieusement résolus par votre profession, mais peu avaient autant d'importance sociale que celui qui vous est rappelé aujourd'hui.

En effet, la bouche est si souvent atteinte par le cancer et elle a tant de parts dans les cancers de tout le tube digestif, qu'un vieux proverbe français peut affirmer justement que "la mort entre par la bouche."

Or il semble bien établi dans l'état actuel de nos connaissances que les dents saines ou malades sont directement ou indirectement des causes occasionnelles, partielles ou totales d'un grand nombre de cancers de la bouche.

Vous ne serez donc pas étonnés du pressant appel que les experts de la première conférence internationale du cancer au lac Mohonk, ont adressé aux dentistes en 1925. Cette résolution résume bien le sentiment des principaux membres des cinq congrès internationaux du cancer auxquels j'ai assisté depuis la guerre.

Elle demande aux dentistes de suivre les progrès des recherches, d'aider au diagnostic précoce par l'examen aux rayons X du massif facial, de faire cesser les irritations causées par les mauvaises dents, l'infection, et les appareils défectueux.

Pour décrire adéquatement les cancers d'origine dentaire et la part du dentiste dans leur prophylaxie, il faudrait connaître l'étiologie du cancer; or nous ne pouvons présenter à ce sujet que des hypothèses; les unes font appel aux causes internes, les autres, aux causes externes; les premières font intervenir l'hérédité, une certaine prédisposition ou susceptibilité naturelle, une anarchie cellulaire, des troubles physico-chimiques du métabolisme, de l'équilibre colloïdal, etc., les secondes font appel aux bactéries, aux microbes, aux parasites et aux virus qu'ils associent ou non aux facteurs endogènes.

Si le cancer était dû uniquement à des causes héréditaires, la prophylaxie en serait presque illusoire; mais heureusement, il n'est personne qui admette l'hérédité comme cause unique et suffisante; toutes les théories s'accordent aujourd'hui sur le rôle des causes occasionnelles que jouent les traumatismes, les irritations et les infections de toute nature.

C'est dans ce domaine que la préservation peut efficacement s'exercer; si l'on peut atteindre aujourd'hui la cause efficiente directe et immédiate qui demeure inconnue, il faut s'attaquer aux causes occasionnelles, aux irritations chroniques qui permettent l'éclosion du cancer.

Je ne dirai que quelques mots du diagnostic précoce. Il est admis aujourd'hui qu'il faut confier au spécialiste et non aux charlatans les ulcères, les tumeurs, toutes les lésions douloureuses ou non qui ne cèdent pas rapidement aux traitements classiques.

La terguersation n'est pas admise dans la matière, car seul le cancer localisé peut être guéri par la chirurgie, le radium ou les rayons X. Il n'y a pas actuellement de sérums ou de drogues qui soient efficaces. C'est un fait malheureusement établi que près de 80% des cancéreux se présentent aux examens des spécialistes plus tard qu'ils ne l'auraient dû; 60% ont peu de chances de guérison; il y a sans doute de grands progrès à réa-

liser de ce chef, mais c'est aussi vers la prophylaxie qu'il faut diriger ses efforts auprès du public.

La préservation est difficile parce qu'elle doit corriger des habitudes, imposer des sacrifices, pour des résultats dont l'effet est lointain et peu connu.

Pour le dentiste elle peut se résumer en un mot: empêcher les irritations de toute nature, internes ou externes, physiques, chimiques ou biologiques: traumatismes par les dents saines mais non alignées, acérées et coupantes, par les dents malades ou brisées, par les dentiers et les appareils qui frottent et ne s'appuient pas également sur les tissus mous; par les alliages à effets chimiques ou électriques nocifs; par les accidents plus violents d'un instrument qui glisse, d'une avulsion trop pénible ou incomplète.

Enfin et avant tout il faut arrêter et empêcher cette irritation, plus connue et plus dangereuse que toutes les autres réunies et qui s'appelle l'infection chronique sous toutes ses formes.

J'ai entendu des experts affirmer dans les congrès d'Europe et d'Amérique que l'infection de la bouche et des dents pouvait être la cause d'un grand nombre de cancers des ganglions, des os, de l'œsophage et du tube digestif; et mon expérience personnelle m'a fait voir bien des fois que l'infection était généralement le plus sérieux obstacle au traitement efficace et à la guérison des cancers ulcérés.

L'infection d'une dent cariée, d'une gencive, d'un sinus, etc., si redoutable par elle-même le devient encore plus si elle s'ajoute à d'autres irritants comme le tabac, les microbes de la syphilis et de la tuberculose, les parasites des légumes crus dans une bouche à l'hygiène peu soignée ou dans un état précancéreux.

L'un des enseignements que j'ai retirés cette année au congrès international de Londres me vient du Professeur Borrel l'éminent directeur de l'Institut bactériologique de Strasbourg: "La propreté est l'ennemie du cancer".

Si le microbe n'a rien à voir dans l'étiologie immédiate du cancer, son rôle n'en demeure pas moins funeste comme cause occasionnelle qu'il est heureusement plus facile de combattre.

Lorsque le cancer de la bouche est constitué et qu'il faut le traiter par des radiations, le dentiste est généralement appelé à faire l'extraction des dents mauvaises, le limage ou le détartrage, l'ablation des obturations métalliques, le drainage des sinus, enfin la mise en état d'une bouche qui ne devra être ensuite traumatisée en aucune façon des mois et même des années.

Le radio-nécrose en effet peut être déclenchée par une imprudence, une avulsion, une simple intervention septique, un traitement chimique ou à l'U.V. trop intense.

Ainsi donc dans la lutte contre le cancer, le dentiste est appelé à répandre ses connaissances, à contribuer au diagnostic et au traitement précoce et efficace par des médecins compétents et surtout à établir lui-même dans sa clientèle l'importante prophylaxie d'une bouche aux dents saines ni affectées, ni traumatisées.

AIDEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Beaucoup d'animaux ont la conception de l'aide mutuelle et de la force créée par l'union, aussi est-il fort intéressant d'observer les manœuvres des petites bêtes ainsi que des grosses.

On voit les moineaux partager fraternellement la provende qu'on leur donne, chassant les intrus qui veulent se mêler à eux.

Lorsque l'hirondelle trouve son nid endommagé, elle appelle ses sœurs qui accourent pour l'aider à le réparer. Les corbeaux, lorsqu'ils dévastent les champs ensemencés, ont des sentinelles postées sur les arbres et qui avertissent la troupe pillarde de la venue des chasseurs. Les canards volant par bandes forment un triangle au sommet duquel se placent les volatiles les plus robustes; ceux-ci fendent l'air et entraînent le gros de la troupe. Quand ils sont las, d'autres viennent les remplacer.

La perdrix, pour assurer la retraite de ses petits, entraîne le chasseur à sa poursuite.

Chez les insectes, il en va de même, et rien n'est curieux comme de

voir les fourmis s'unir pour combattre un ennemi ou emporter une proie.

De plus, l'hospitalité s'exerce entre elles d'une façon étonnante. On a constaté, en revanche, que l'animal apprivoisé perd au contact de l'homme sa belle générosité, et, par exemple, le chien sauvage, qui partage sa nourriture avec ses congénères, devenu domestique, grogne et mord le confrère qui veut toucher sa soupe.

Les animaux sauvages, forcés de se suffire à eux-mêmes, surprennent par la ressource de leurs instincts, leurs mœurs, leurs jeux, leurs inventions.

Parmi ceux-ci, les plus curieux sont certainement les pingouins, ces oiseaux manchots, aux mœurs familiales aussi étranges qu'amusantes.

CE QUE JESUS A FAIT POUR MOI

J'entre dans n'importe quelle église: je sais que là réside Jésus dans son divin Sacrement. Où est ma pensée? Bien souvent à des riens ou à ce qui dans un pareil moment est à peu près la même chose: à mes affaires!

Et cependant il y a quelqu'un dans cette église qui pense à moi; il y a là dans le tabernacle un cœur qui bat pour moi depuis dix-neuf cents ans, mais qui tressaille maintenant plus fortement: "La voilà, dit Jésus, du fond de sa prison d'amour, la voilà cette pauvre créature à laquelle je pense depuis l'éternité! Pour elle, j'ai eu froid et j'ai pleuré dans la pauvre étable de Bethléem! Pour elle, j'ai sué et peiné durant les trente-trois années de mon pèlerinage terrestre! Pour elle, sur le Calvaire, j'ai répandu jusqu'à la dernière goutte de mon sang! Pour elle enfin, oui pour toi, pauvre pécheur, je me suis emprisonné ici, afin de t'y attendre jour et nuit!..."

PERE A. KREBS.

LA CONSCIENCE

Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même en attendant que l'Arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable?

Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquiescer des biens illégitimes. Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie et dort; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter; il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage, il découvre le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et sous les vêtements de son ami lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

(Châteaubriand, Génie du Christianisme.)

IL Y AVAIT UNE FOIS...

Il y avait une fois un père de famille de treize enfants. Il s'était marié à bonne heure, un vendredi, le 13 janvier, en l'année 1893. Son épouse n'avait que 13 ans et 13 jours. Au bout de 13 ans, cet homme était père de 13 enfants.

Cet homme était cultivateur et l'établissement de ses enfants l'embarassaient fort. Ses treize enfants étaient tous des garçons. Il lui fallait donc treize terres et lui-même n'en avait qu'une toute petite.

Le 13 avril 1913, il songea: "Pour établir mes treize enfants, il me faudra aller sur des terres nouvelles." Sa femme lui dit: "Tu as bien raison." Il attendit treize semaines. Un missionnaire vint prêcher sur la colonisation. Notre père de famille dit à sa femme: "Il faudrait voir le Père missionnaire, car c'est bien lui qui peut nous donner les meilleurs renseignements." Sa femme répondit: "Oui, il faudrait bien le voir."

Treize jours plus tard, il se présen-

Les thés du Japon "première récolte" sont indubitablement les plus fins que l'on produise dans ce pays des fleurs. Le Thé Vert du Japon "SALADA" provient uniquement des feuilles de la première récolte.

THÉ DU JAPON

"SALADA"

Tout frais des plantations

511F

ta chez le curé pour voir le missionnaire-colonisateur. Naturellement le père était parti. Le curé lui dit: "Mon ami, ce n'est pas très embêtant."

Voici l'adresse du Père, tu devrais aller le voir. Notre cultivateur promet de partir au plus tôt. Il attendit encore treize jours, puis il attela sa jument grise, qui ce jour-là, le 13 de juillet, avait juste 13 ans.

Quand il se présenta pour acheter son billet, on lui dit que son passage aller et retour lui coûterait exactement \$13.13. Il trouva le coût du voyage trop élevé et revint à la maison. "Nous écrirons au Père," dit-il. Il attendit encore treize jours, puis il mit son projet à exécution.

Le missionnaire-colonisateur lui répondit: "Je pourrais facilement vous placer dans l'Ouest canadien. Il y aurait plusieurs bonnes terres sur la section 13, du township 13. Je partirai avec l'excursion des moissonneurs le 13 août prochain."

Notre cultivateur se décida enfin. Il suivit le missionnaire, qui lui montra une très belle terre dans l'Ouest. Le printemps suivant, après avoir vendu sa terre \$1300, il partit avec toute sa famille.

L'an dernier, se sentant vieux, ses treize fils se trouvant établis, il vendit sa terre \$113,000, avec ses treize chevaux, ses treize vaches, ses treize graineries, le treize mai, un vendredi.

Le même jour il déménageait dans une maison plus petite du village, qu'il avait payée avec un bon emplacement, juste \$1300.

Et voilà un homme à qui les vendredis et le nombre treize n'ont rien significatif de mauvais. Ses petits enfants se chiffrent au nombre de quatre fois treize, actuellement, et le vieillard, malgré ses 73 ans, se montre toujours TRES alerte et vigoureux.

Denis BEAUSEJOUR.

LA PRODUCTION DE GRAINE DE TREFLE ROUGE

La graine de trèfle rouge peut se produire sur une grande partie du Canada et cette culture laisse un beau bénéfice. Cependant plus de la moitié de la graine employée au Canada est encore importée. Ceci d'autant plus regrettable que les cultivateurs ont subi de lourdes pertes dans le passé en se servant de graine qui avait été produite dans le Sud, et que certains d'entre eux, découragés par ces échecs, ont cessé de semer cette plante fourragère, au grand détriment de l'élevage du bétail en général. Il existe aussi un bon débouché pour la graine acclimatée, cultivée sur la ferme, et cette graine obtient en moyenne dix cents de plus la livre que la graine importée.

Il est intéressant de noter sous ce rapport les essais conduits sur la production de graine de trèfle rouge à la station expérimentale de Kapuskasing dans le Nord de l'Ontario. Un objet de ces expériences était de déterminer le rendement relatif en argent du foin, de trèfle et de la graine de trèfle, respectivement et les résultats ont été tout à fait en faveur de la production de graine. Lorsque le foin était évalué à \$15, la tonne, la paille de trèfle à \$4, la tonne et la graine à 23 cents la livre, deux coupes de foin ont donné \$30, par acre et la première coupe pour la semence a donné \$70, par acre, lorsque la graine était semée à la volée. La valeur de la graine était un peu inférieure lorsque la récolte était semée en rangées, à 12 pouces ou 24 pouces d'espacement.

Naturellement ces prix varient suivant la localité et peuvent aussi varier d'une année à l'autre, mais les chiffres obtenus sont éloquentes; ils devraient

grandement encourager les cultivateurs à produire de la graine de trèfle rouge sur une plus grande échelle.

DANS LA RUE

— Georges, il est assez tard, rentre à la maison!

Georges continue à jouer et même il s'éloigne.

— Georges, je ne te le dirai plus, rentre tout de suite.

— Je rentrerai quand je voudrai.

..... flic, flac, clic, clac....

Georges a reçu de son père quatre bonnes taloches.

— C'est bon pour lui, le grossier! disent les femmes du voisinage, ça lui apprendra à "raisonner".

Eh bien non! ce châtimement arrive très mal. Les "clagues", c'est un très mauvais moyen de correction. Ce qu'il faut dans ces cas, c'est le fouet.

L'enfant qu'on punit au moyen de soufflets dans la figure, se dit: "Papa est fâché, Maman a perdu la tête." Ils me battent parce que je suis trop petit pour me défendre... et l'enfant s'entête dans son orgueil.

Dans ce cas, il fallait aller chercher l'enfant par le bras, l'amener dans la maison, le conduire à sa chambre, et lui administrer une bonne fessée avec un fouet ou une verge.

L'enfant aurait alors eu le temps de penser à sa faute et de la reconnaître. Il n'aurait pas songé un instant que son père voulait se venger, ni qu'il était fâché, mais que le châtimement qu'il subissait était mérité, puisque son père avec le plus grand calme et le moins de mots possible, lui faisait expier son péché.

L'enfant aurait compris qu'il subissait non pas la vengeance du plus fort, mais le châtimement d'une faute, et ses résolutions d'obéissance auraient été plus solides.

C'est la haine du mal qu'il faut donner à l'enfant plutôt que la crainte du châtimement; autrement il croira que lorsqu'il peut fuir le châtimement, il n'y a plus de mal.

Jacques DELAROCHE.

BOUTONS ET ROUGEURS

Remède contre les boutons et rougeurs. — Il faut se laver matin et soir avec de l'eau de pluie dans laquelle on aura fait tremper du persil. On met un bouquet de persil dans un verre d'eau de pluie, comme si on voulait le tenir frais. On laisse le bouquet dans le verre d'eau depuis le soir jusqu'au matin ou depuis le matin jusqu'au soir, et après s'être nettoyé le visage avec de l'eau ordinaire et du savon, après s'être essuyé et avoir frictionné la peau de façon à sur-exciter les papilles nerveuses et à dilater les pores ou petites ouvertures de la surface cutanée, on doit passer bien doucement, sur le visage, plusieurs fois de suite s'il est besoin, un vieux linge ou une éponge bien douce, amplement humectée de l'eau de pluie où le persil a trempé pendant assez longtemps.

C'est à Providence, Rhode Island, que fut installé le premier métier à filer le coton, en l'année 1876.

C'est à Hartford, Connecticut, que fut installé, en 1788, le premier métier à tisser la laine aux Etats-Unis. L'année suivante, Washington, choisi comme président des Etats-Unis, tint à honneur de porter un habit provenant de cette manufacture.

L'ECHO DE SAINT-JUSTIN

JOURNAL MENSUEL

W.-H. GAGNE,

Editeur-Propriétaire,
SAINT-JUSTIN, QUE.

Le prix de l'abonnement est de 75 cents par année pour le Canada et \$1.00 pour les Etats-Unis, payable d'avance. Toute année commencée est due en entier.

Pour le tarif des annonces, impressions, etc., on voudra bien s'adresser à nos bureaux.

NOTRE HUITIEME ANNEE

Avec le présent numéro, l'Echo de Saint-Justin, commence sa huitième année d'existence.

Nous profitons de cette occasion, pour remercier bien sincèrement, encore une fois, nos bons abonnés, nos fidèles annonceurs et nos dévoués collaborateurs et collaboratrices.

Une autre lettre
du Père Caumartin

Hoïma, 23—7—28.

Mlle Antonia Gingras,
Mandeville, Co. Berthier, P. Q.

Chère Demoiselle,

Il y a bien longtemps que je me propose de vous écrire quelques lignes, pour vous remercier et pour vous dire que vos bonnes aumônes ne sont pas faites à un mort. Malheureusement, moi aussi comme beaucoup de mes devanciers, j'ai été rendu paresseux pour la correspondance par les travaux quotidiens qui nous tiennent en haleine continuellement. Et il me faut le devoir de la reconnaissance pour me pousser l'épée dans les reins, et consacrer à la correspondance avec les bienfaiteurs, un temps que je voudrais plus considérable.

Je vous remercie bien sincèrement du précieux secours que vous voulez bien charitablement apporter à nos missions par ma pauvre personne. Maintenant où les besoins dans les missions se sont énormément développés, et les aumônes se sont faites un peu plus rares, c'est avec un réel plaisir et une bien grande reconnaissance que l'on voit nos frères et sœurs, les chrétiens d'Europe et du Canada, venir à notre secours. Certes, je sais bien que votre sens chrétien vous fait chercher une autre récompense que celle qu'un pauvre missionnaire peut vous donner. C'est le Divin Missionnaire qui voit tout qu'est votre Comptable; et il paie, comme il l'a dit cent pour cent d'intérêt à ceux qui viennent en aide à l'apôtre. Puisse-t-il vous rendre au centuple ce que vous faites pour l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes des milliers et milliers qui ne le connaissent ni le servent.

Ici à Hoïma, où l'obéissance m'a placé et tenu depuis mon arrivée au centre de l'Afrique, nous avons 6000 chrétiens sur une population de 45,000 pour notre paroisse. Il y a 28 ans que le poste a été fondé. Comme vous voyez, il y a encore du travail à abattre. Et dire que les Protestants font un tort immense dans le pays; ce sont eux surtout qui nous font le plus de mal par leur propagande. Ils sèment la calomnie, le mensonge contre nous, ainsi que le mépris; ils propagent par leurs adeptes qui n'ont de chrétien que le nom, une immoralité répugnante. Comme on a une belle preuve ici, que le protestantisme est séparé de Dieu. De transformation véritable chez les payens qu'ils baptisent, on en trouve très peu; les protestants sont des payens qu'on a habillés d'un nom chrétien, auxquels on a laissé la faiblesse et l'immoralité des payens, cachées sous un orgueil révoltant. C'est là le point pénible de notre poste de Hoïma. Le gouvernement protestant, écarte soigneusement les chefs catholiques, pour faire croire au peuple que notre religion est celle de gens inférieurs et sans éducation. Mais tout cela ne nous empêche pas de convertir bien plus de payens qu'eux, et surtout de faire de la besogne solide. Notre-Seigneur l'a dit, c'est dans le sacrifice et la misère que s'enfante les grandes œuvres; C'est bien notre cas, ici, car nous sommes depuis vingt-huit ans à une persécution sourde, hypocrite et injuste.

Depuis mon arrivée jusqu'en décem-

bre dernier, j'ai été occupé à organiser une école d'anglais. Maintenant je suis chargé des catéchumènes, que j'instruis ici au poste pendant six mois; puis alors ils font place à un nouveau groupe. C'est ainsi que se forment nos néophytes adultes et qu'augmentent le nombre de nos chrétiens. Il y a quinze jours, j'en ai laissé partir 130, mes premiers enfants dans la foi. Je vous en envoie la photo. Ces 120 catéchumènes viennent de 10, 20, 30, 50 milles à la ronde; il faut les loger et nourrir pendant six mois; et c'est toujours à recommencer... Voilà mon travail!

Je vous demande en terminant de vous souvenir de moi et de mes œuvres dans vos prières. J'aime mes gens de tout mon cœur, mais ça ne suffit pas pour leur faire du bien; il faut la grâce du bon Dieu. Je vous demande de me l'obtenir nombreuse dans vos bonnes prières.

Je vous remercie encore bien sincèrement de penser à mes œuvres dans la distribution de vos aumônes, et je vous prie en terminant de continuer à vous souvenir de mes braves noirs et de me croire,

Votre très obligé et très reconnaissant en N.S.
Ant. Caumartin.
miss. d'Afr.

SA GRANDEUR MGR CLOUTIER

Sa Grandeur Mgr François-Xavier Cloutier, évêque des Trois-Rivières, célèbre le 80ème anniversaire de sa naissance, étant né à Ste-Geneviève-de-Batiscan, le 2 novembre 1848.

Sa Grandeur malgré son grand âge jouit encore d'une assez bonne santé. L'Evêque des Trois-Rivières est dans sa 56ème année de sacerdoce et la 29ème d'Episcopat.

Nos souhaits les plus sincères de santé et de longue vie à Sa Grandeur à l'occasion de cet anniversaire.

4,000 ACCIDENTS D'AUTOMOBILES

Environ 4,000 accidents d'automobile ont été rapportés au Bureau du Revenu depuis le début de la saison de l'auto. Rencontré hier par le représentant de l'Action Catholique, M. J.-A. Bégin, contrôleur du Revenu a déclaré que le fonctionnement de la nouvelle loi, obligeant les automobilistes à rapporter les accidents qu'ils peuvent causer ou qui peuvent leur être causés, avait été très satisfaisant.

"La vitesse pour dépasser une autre machine et la vitesse à l'intersection des rues", a ajouté M. Bégin, sont les principales causes des accidents que nous avons à enregistrer."

Sonnet à ma mère

Quand de mes lèvres s'exhale, ô ma mère
Ton nom béni, ton souvenir cher, d'extases
Ravit mon âme endolorie. Mais hélas!
Rêve insensé et futile chimère.....

Lorsqu'ivre de bonheur, silhouette aimée,
Vers toi je m'approche... tu t'éloignes... tu fuis.
Si à ton ombre je me plains... tu souris,
Là, je te crois saisir... plus rien... une nuée.

Qu'importe ma douleur, mensongères visions
D'être le jouet de vaines illusions!...
Ah! venez encor assaillir mon esprit las!

C'est de ma mère que vous me grisez,
C'est de sa voix si douce que vous me bercez
Comme si entre nous un tombeau n'était pas!

ANNE-M. FRENIERE
Montréal.

L'AUTOMNE

Des quatre saisons de l'année, l'automne est la plus belle, et la plus propre à faire naître en notre âme de salutaires pensées.

L'automne est la plus belle saison, parce que sa parure est la plus riche. Les teintes jaunissantes des feuilles, qui, les premières, deviennent le jouet des vents, en se mariant au vert feuillage, lui donnent un cachet plus chaud en coloris; et les fruits de pourpre et d'or, se balançant avec orgueil, accrochés aux branches ployantes; et les superbes blés, aux têtes blondes, invitant à la moisson, but unique et suprême des pénibles labeurs du printemps, réalisation des espérances, écloses aux jours prometteurs de l'été: tout cela est une splendeur d'épanouissement.

Après avoir cueilli, dans un sourire, la fleurette printanière, nous avons désiré la rose de pourpre des jours brûlants de juillet; nous en avons respiré les parfums enivrants; et, par une transition des plus douces, l'automne nous fait assister à toutes les éclosions, et nous offre la saveur délicieuse des fruits mûrs. Cependant, à travers tout cela, plane la mélancolie... or, si l'on veut bien essayer de définir ce qui se passe en nous, nous y découvrirons la tristesse des choses qui, bientôt, doivent finir; nous entendrons au fond de notre être, comme le glas prématuré, tintant le deuil de beautés aimées, qui meurent, une par une... Et devant cette déchéance, cette anéantissement, l'âme pleure... Alors, ses desirs non rassasiés, son admiration trop tôt interrompue, lui font comprendre, une fois encore, qu'elle n'est pas faite pour des biens périssables. Il lui faut l'infini...!

De même, quand vient l'automne de la vie, l'homme reporte ses regards dans le passé. Il revoit, par le souvenir, les joies naïves et sereines, les espoirs chimériques, de sa première jeunesse. Il sent toujours vibrer dans tout son être, la flamme et l'ardeur de ses trente ou quarante ans; et, malgré lui, il songe... Déjà, dans ses cheveux pointent, chaque semaine, de nouveaux fils d'argent; déjà, beaucoup de ses rêves ont disparu comme les feuilles desséchées; déjà, il doit regarder l'autre penchant de la colline; et pourtant, sa soif de bonheur n'est pas encore assouvie... Et les jours passent, on dirait toujours plus vite, plus on avance en âge. Bientôt ce sera l'hiver des ans.

Mais si l'automne de la vie, comme celui de la nature, est empreint d'une certaine tristesse, il n'en est pas moins vrai que c'est l'époque de l'existence, où l'homme vit mieux et davantage, parce que, avec la vigueur conservée, des aspirations encore vibrantes, un cœur qui ne vieillit pas, il marche plus sûrement, guidé par le flambeau lumineux de l'expérience.

Heureux donc celui qui sait profiter de ces heures automnales de la vie, pour se préparer une vieillesse paisible. N'existe-t-il pas des pays où l'on peut semer en toute saison? Ainsi, Dieu, dans sa bonté, a-t-il voulu que l'être humain, sa créature par excellence, puisse, à tout âge, cultiver son intelligence et son cœur.

Et puis, lorsque les feuilles, toutes détachées de leurs rameaux, tourbillonneront, comme des folles, au gré de l'aquilon; lorsque les derniers pétales des pâles chrysanthèmes iront sur le gazon flétri, se poser, comme de longues larmes de déolation; lorsque le vent de novembre promènera ses mugissements funèbres dans les grands pins ombreux; alors, un frisson glacé passera peut-être sur notre cœur; mais le divin soleil de l'espérance ne pourra cesser de resplendir en notre âme immortelle, pour lui faire entrevoir, non seulement d'autres renouveau terrestres, mais surtout, la splendeur de l'éternel printemps!

MARTHE LEMAIRE-DUGUAY

FELIX DESROCHERS

AVOCAT

Bureau: 20, Est St-Jacques, Ch. 47
Téléphone: Harbour 6717Résidence: 4003, rue St-Hubert,
Téléphone: Est 0622,

MONTREAL.

Bureau: 10 rue St-Laurent. — Tél. 66

Résidence: 12 rue St-Laurent

J.-EMILE FERRON

AVOCAT,

LOUISEVILLE, — QUE.

Téléphone 358.

LUCIEN COMEAU L. L. B.

AVOCAT

Bureau à Louiseville le samedi.

19, rue Alexandre, TROIS-RIVIERES.

J.-E. LANGLOIS

NOTAIRE

Placement sur hypothèque, Règlement de succession, Consultation affaires civiles et municipales.

SAINT-JUSTIN, QUE.

Bureau: 35 rue Hart — Tél. 415

Résidence: 140 Ste-Julie — Tél. 1372

J.-A. VILLENEUVE

NOTAIRE

Prêts sur lère hypothèque à 7%; Règlement de succession, Administration générale, Etc.

Edifice Banque Canadienne Nationale
TROIS-RIVIERES, P. Q.

Tél. Bell 35-r-31

Richard Lessard B. C. L.

NOTAIRE

Argent à prêter, Règlements de successions, Assurances, Collection.

STE-URSULE, Comté de Maskinongé.

Téléphone 592

G.-H. Robichon C. R. Léon Méthot

Robichon & Méthot

AVOCATS

Edifice Banque Canadienne Nationale

Entrée: 35 rue Hart, Trois-Rivières.

L'annonce dans
le journal local
Combat la propagande
d'achat par catalogue

Le directeur de publicité d'une grande maison à catalogue disait récemment au cours d'une conférence:

"Nous avons un bureau dont le travail consiste à lire chaque semaine les journaux hebdomadaires de tout le pays. Il n'y a pas un seul journal de quelque conséquence que notre bureau ne reçoit pas."

"Le bureau examine ces journaux, et quand nous constatons que les marchands d'une ville quelconque ne font pas d'annonce dans leur journal local, nous couvrons immédiatement ce territoire de notre littérature."

"Nous obtenons toujours là des résultats beaucoup plus grands que les mêmes efforts peuvent en produire dans un territoire où les marchands locaux font un usage libéral et constant des colonnes d'annonces de leurs journaux locaux."

PENSEZ A CELA

M. LE MARCHAND

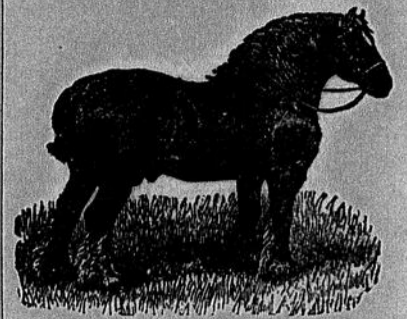
ET FAITES USAGE DE

"L'Echo de Saint-Justin"

Journal qui est lu par plus de 20,000 personnes de la région chaque mois.

Tablettes TOUSSINE

POUR LES CHEVAUX

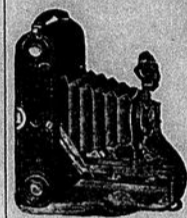


Contre: Toux, gourme, bronchite et souffle.

Excellentes aussi pour donner l'appétit, renforcer, purifier le sang et faire muer. Elles débarrassent aussi des vers. Envoyées franco par la poste sur réception du prix: 50 cts la bouteille. Agent pour le Canada.

Docteur JOS. COMTOIS,

ST-BARTHELEMI, P. Q.



M.-M. COTE,

PHOTOGRAPHE,

22 rue St-Laurent,

Louiseville.

Atelier des plus moderne. Kodaks et Films à vendre. Nous développons, imprimons et agrandissons pour les amateurs. — Ouvrage des mieux finis dans 24 heures. Portraits colorés, une spécialité.

Envoyez vos volailles et vos œufs en toute saison à

J. A. L. CARBONNEAU,

COMMERÇANT,

B. P. 107, YAMACHICHE, P. Q.

et vous aurez toujours les plus hauts prix du marché.

Demandez toujours nos prix au commencement de la semaine. Une prompt réponse assurée.

The Onondaga Garage

LOUISEVILLE, P. Q.

Réparations générales d'autos, engins à gasoline, etc., etc.

Huile, Accessoires, Graisse, Gasoline, Tubes, Tires Dunlop, Etc.

REBOURAGE DES CYLINDRES

OUVRAGE GARANTI.

GERALD VILLENEUVE,

Mécanicien-Expert.

Téléphone 33

C. P. 30

GARAGE LEMYRE,

AIME LEMYRE, Prop.

Garage avec capacité de 30 chars et à l'épreuve du feu.

Réparations générales d'autos, engins à gasoline, etc.

Huile, Graisse, Pneus, Chambres à air.

SOUDURE A L'OXYGENE.

Je fais aussi le rebourrage des cylindres.

Agent pour les bicyclettes C. C. M.

PONT MASKINONGE, P. Q.

A. Prud'homme & Fils,

LIMITEE

Ferronnerie, Quincallerie, Vitres,

Peinture, Matériaux de Plomberie,

Papier à couverture "Lion", etc

Toutes les marques de tôle galvanisée

ou noire sont nos spécialités

EN GROS SEULEMENT

270 rue Craig Est, Montréal.

EUGENE BENOIT,

Représentant, LOUISEVILLE

L'ECHO DE SAINT-JSUTIN

JOURNAL MENSUEL

UN CHARIVARI

Le docteur Xavier-Narcisse Gervaise étant mort, la ville de Berthier vit arriver en calèche, par un joli matin de mai, M. Daniel-Emmanuel Bonald son successeur. Le nouveau médecin était jeune, sa bourse était légère et son âme pleine d'espérances. Après avoir attendu avec assiduité la fortune dans son lit, comme le recommandait La Fontaine il avait décidé de s'avancer au devant d'elle pour lui épargner la moitié du chemin. Il s'était alors rappelé avec beaucoup d'à-propos que son humble patelin natal contenait de vieilles résidences de rentiers et s'entourait de prairies florissantes et qu'il ferait bon d'exploiter.

M. Daniel-Emmanuel Bonald se mit en campagne le lendemain de son arrivée, suivant un plan conçu d'avance par lui-même pour donner une haute opinion de sa personne. D'abord, il se fit suivre de deux bassets à poil noir et porta la canne. Puis il ne craignit pas de s'adonner, étant joli et bien fait de son corps. Un habit gris à collet et à revers de velours noir moulait bien sa taille élégante. Son couvre-chef n'avait pas eu l'audace de s'élever jusqu'au haut de forme mais y tendait néanmoins d'assez près pour être respectable. Des favoris encadraient une face régulière et pâle que de beaux yeux bruns éclairaient d'une douce lumière.

Avec ça, fleurant la rose ou le muguet, et relevant, d'un coup de ponce, selon la verticale, les pointes d'une belle moustache.

Toute la population de Berthier fut interloquée d'un spectacle aussi rare. Peu disposée à faire crédit sur la mine elle se tenait sur la défensive. Les vieux joueurs de dames s'expliquaient mal d'ailleurs les allées et venues du nouveau médecin, ses sorties multipliées et précipitées, comme si la ville eût été subitement atteinte d'une épidémie. Ils savaient pertinemment qu'il n'y avait pas, pour lors plus de cinq ou six malades dans la paroisse.

Les habitants, de leur côté, habitués au tutolement du défunt Gervaise, du curé et du notaire, étaient complètement désorientés par les "vous" polis et l'air distant du docteur Daniel-Emmanuel Bonald. Ce frais émolu d'université ne s'informait point des récoltes, des enfants et de la femme, il ne commentait pas les dernières nouvelles qui agitaient ce milieu si spécial.

Quant à la gent féminine de Berthier, délicieuse bachelettes en crinoline, elle n'avait pas su résister à l'appât de tant de charmes physiques unis dans la même personne. La belle prestance de notre héros lui avait recruté plus d'une soupirante admiratrice. Et, cela va sans dire, lorsqu'il déambulait par les rues paisibles, beaucoup de regards charmants l'épiaient derrière les rideaux de dentelle et rayonnaient à lui voir exécuter de si nobles écarts de poitrine.

Or, vivait à cette époque, à Berthier, dame Xavier-Narcisse Gervaise, veuve de feu le docteur Xavier-Narcisse Gervaise. C'était une maîtresse femme, des plus accortes, fraîche et dodue à souhait, portant son deuil et ses trente-cinq ans comme une parure. Elle aimait à rire et suait la bonne humeur et la santé par tous les pores de sa peau. On la disait propriétaire d'un patrimoine considérable et elle occupait l'endroit stratégique de la ville. Un vrai chef-d'œuvre, cette maison enfoncée sous les arbres dans une manière de petit parc! Les murs étaient peints en bleu-pâle, les portes et les persiennes en rouge pâle, la corniche et le toit en vert-pâle. Les habitants la contemplaient avec respect chaque dimanche.

Il advint donc qu'on s'aperçut, un jour, que M. Daniel-Emmanuel Bonald ne regardait pas sans plaisir madame veuve Xavier-Narcisse Gervaise. En y pensant deux fois, on en vint à la conclusion que la dame était bien le fait du médecin. Peu ri-

che, celui-ci ne pouvait que se trouver dans d'excellentes dispositions pour aimer une femme fortunée. Et, depuis ce jour, on se mit en frais de surveiller attentivement les péripéties de cette cour. Aussi, après la grand'messe, lorsque le docteur, alerte et guilleret, abordait, plein de civilités et de courbettes Mme veuve Gervaise, lorsque cette délicieuse ingénue, rougissante, souriante un peu gênée, acceptait cette compagnie, il fallait voir la figure de nos gens! Ce n'est pas à eux qu'on pouvait en faire accroire! La malice pétillait dans leurs yeux narquois et la fumée de leur pipe s'enroulait en volutes polissonnes. Le gros bourdon s'ébaudissait avec fracas dans le clocher et les petits moineaux pétillaient, juchés dans les grands ormes, raillaient à visage découvert.

Les amours suivirent leur cours légal et coutumier, et, un dimanche de septembre, ce fut la publication des bans. Du haut de sa chaire roulante, le curé vit un tel amusement dans les regards braqués sur lui qu'il en pensa perdre sa gravité.

Sitôt que la messe fut terminée, habitants et rentiers se réunirent en conciliabule sur le perron de l'église. Dans leur sagesse, ils décidèrent à l'unanimité de courir un charivari aux nouveaux époux. La veuve était bien recevante, et verrait cet événement sans déplaisir. D'un autre côté, les projets matrimoniaux du docteur indiquaient son intention de ne pas quitter la place et il devenait urgent de lui faire prendre l'air de la paroisse. Le charivari, d'ailleurs, n'est-ce pas le sou du franc du public sur les joies nuptiales renouvelées, un impôt établi par nos pères sur les personnes que le petit dieu amour ramène une seconde fois dans ses filets roses?

Le mariage fut célébré le mardi matin. Et tout l'après-midi, un observateur attentif aurait pu remarquer des allées et venues mystérieuses des maisons aux hangars, des caves aux greniers. Puis, vers huit heures, toute la population mâle de Berthier se rassembla autour de la maison de feu Xavier-Narcisse Gervaise où s'étaient gîtés les nouveaux époux. Elle s'était armée de vieilles casseroles, de chaudières trouées et de chaudrons hors d'usage; elle ouvrit aussitôt le bal en battant de cacophoniques mesures avec des bâtons.

Ce fut un beau vacarme entre-coupé d'invectives homériques. Les clameurs poussées en commun succédaient aux appels gutturaux. Une bande de bambins dépenaillés à cheval sur une clôture, huchaient d'un ton aigu et traînant, sans cesser: "Ohé, Ohé, Ohé, le marié! D'autres donnaient jour à leurs tendances musicales en imitant, avec une ressemblance frappante, les cris de nombreux quadrupèdes et bipèdes, le chant du coq, le miaulement lent et strident du chat, le hennissement du cheval. Et pour éclairer cette scène, des jeunes gens avaient enduit de pétrole des quenouilles cueillies dans les marais et les agitaient au vent, au-dessus des têtes.

Vers onze heures, lorsqu'il devint évident que Daniel-Emmanuel Bonald serait sourd aux sommations de la multitude, ce fut une excitation complète, un délire, une folie. La charivari tripla d'intensité. Ce n'est pas peu dire. Et jusqu'à trois heures du matin, ce fut un chahut à réveiller les morts. On s'égayait bellement.

Le lendemain, prévoyant que le siège serait difficile et long, les assiégés élurent un général et un maître des cérémonies. L'effectif des troupes s'augmenta aussi considérablement et l'on suivit un programme élaboré avec soin, de sorte que les assiégés n'eurent aucun répit.

A un solo exécuté sur les chaudières bossées succédait un clameur puissante, puis, les plus gaillards entonnaient la complainte de Toronto ou celle du Juif-Errant. Un virtuose inconnu des autres et de lui-même se découvrit du talent pour l'ophicléide, tandis que la trompette et le basson improvisaient des airs propres à maintenir l'ardeur des combattants. Le

tambour ne chôma point et tapait à tour de bras sur la peau d'âne.

Ce siège de bruits fut courtois et les belligérants s'abstinrent de tout acte déloyal. Aussi l'armée menaçait-elle de s'éterniser dans l'assaut lorsqu'un médiateur imprévu intervint. Monsieur le Curé de Berthier était un digne et saint prêtre. Les paroissiens ne se lassaient pas d'admirer sa carrure athlétique, son verbe haut, son interpellation familière et ses gestes brusques. Ouailles et pasteur s'aimaient réciproquement, se comprénaient, et gravissaient au pas de charge les sentiers escarpés du ciel. Mais le bon Dieu, pour des raisons de lui seul connues, ne voulant pas que la perfection absolue se rencontre sur la terre, avait laissé à l'excellent ecclésiastique un défaut, un petit défaut mignon, un défaut de patience.

Fils de paysan lui-même, il n'avait pas appris sans un peu de délection intérieur qu'on courait un charivari à son nouveau paroissien. Cette idée lui avait paru opportune et sensée. Aussi, le premier soir, il s'était amusé considérablement. Mais le presbytère était proche bien proche de la maison de feu Xavier-Narcisse Gervaise, et, le deuxième soir, monsieur le Curé s'avisait que l'idée était beaucoup moins plaisante qu'il ne l'avait d'abord pensé. Ce qui est sûr, c'est que le troisième et le quatrième soir, le vicaire entendit, à travers la cloison, des grognements et des soupirs significatifs.

Et, le samedi matin, monsieur le Curé s'amena chez les nouveaux mariés. Madame Bonald était là, toujours heureuse et amoureuse. Cette grosse réjouie n'aurait pas donné son charivari pour tout l'or du monde tant il plaisait d'occuper l'attention publique. Mais Daniel-Emmanuel avait chaud quelque-fois, le pauvre hère, et trouvait le temps plus long qu'il n'était en réalité.

— Ah! ça, Bonald! Il faut que ce charivari-là cesse!

— Nul n'en serait plus charmé que moi, monsieur le curé!

Il y avait dans cette voix un accent de sincérité qui ne trompait pas.

— Alors, pourquoi ne pas les recevoir dans ta maison?

— Monsieur le curé, j'aime beaucoup la ville et les habitants de Berthier, mais je ne peux pourtant pas abreuver toute une population. D'ailleurs, je ne dois rien à personne et je ne me mêle des affaires de personne.

— Ta! Ta! Ta, ce n'est pas tout ça dont il s'agit. Bonald. Si tu avais ouvert ta porte le premier soir, la danse serait terminée maintenant et à peu de frais. Maintenant il vient des gens de partout et nous ne pouvons compter sur la pluie pour les disperser. Le mieux vois-tu, c'est de les recevoir

gentiment et je t'assure que tu n'en trouveras bien. Plus tu retarderas et plus tu paieras. Aurevoir, Bonald.

Malgré ces excellents conseils, cependant Bonald demeura perplexe. Personnellement, il n'avait aucune objection à trinquer avec ses compatriotes de mœurs si pittoresques.

C'était un bon vivant, pas trop porté vers l'avarice et qui consentait plutôt facilement à se mettre en belle humeur. Mais, voilà, sa bourse était à sec, et il hésitait à mettre à contribution tout de suite celle de Madame veuve Xavier-Narcisse Gervaise, sa nouvelle femme. Ayant quelque teinture des lettres, il se prenait à méditer dans son désarroi la pensée de La Bruyère: "Epouser une veuve en bon français, signifie faire sa fortune; il n'opère pas cependant toujours ce qu'il signifie". Il y avait de quoi se mettre martel en tête.

Parce que les relations conjugales sont chose délicate, Mme Bonald n'avait pas voulu s'immiscer dans cette affaire. Elle s'amusait tant aussi! Mais tout à coup, pendant la conversation avec le curé, voici qu'elle avait compris la situation, la fine mouche! Nous ne dirons rien du colloque qui s'ensuivit entre les deux époux, des effusions, marques de reconnaissance, etc., parce que nous n'étions pas présent et que la tradition ne les rapporte pas. Mais il est établi irrévocablement que vers les trois heures de l'après-midi un charretier déposa à l'entrée de la cuisine trois barriques de cette bonne bière de Sorel dont nos pères ne parlaient qu'avec attendrissement et un petit tonneau de Jamaïque fraîchement arrivé des Iles.

Et le soir, vers 10 heures, alors que le charivari battait son plein, les assiégés virent avec surprise la porte s'ouvrir, et le médecin s'avancer sur le perron: "Messieurs; si vous voulez vous donner la peine d'entrer..."

"Vive le docteur Bonald!"

Tous deux étaient là, dans le vestibule, pour recevoir les convives, la mariée bien avenante, le marié fogaillard par quelques accolades à une dame-jeanne d'allure respectable, débraillé pour la première fois et prodiguant les "tu" avec son plus aimable sourire. Et tous, habitants et rentiers, jeunes et vieux, rendirent honneur à leur réputation et à la politesse qu'on leur faisait.

Puis, un des plus délégués cria: "Une chanson, la mariée." Le violoniste se fit une tribune des marches de l'escaliers et la pétillante Madame Bonald se plaça près de lui. Elle était tout je ne sais comment, sous le feu des regards braqués sur elle, faisait la charmante et chanta avec des mines accomodées au sujet, "A la claire fontaine!". Afin de l'honorer ensuite,

l'assistance tournée vers elle entonna: "Vive la Canadienne".

Pendant ce temps Daniel-Emmanuel avait bien rabattu de ses airs de petit-maitre. Il se promenait d'un groupe à l'autre, jovial, communicatif, retrouvant partout des amis.

Et lorsqu'un des assistants lui demanda de remercier la foule, il n'avait plus de bourre dans ses gestes et il s'acquitta de sa tâche d'une manière remarquable. Sa péroraison surtout fut goûtée et excita du délire: "Messieurs les électeurs du comté de Berthier, vous vous êtes souvenus de moi lorsque j'étais dans le bonheur et je vous remercie. J'espère que vous vous souviendrez de moi dans vos malheurs, vos maladies, et soyez certains que je serai aussi heureux de partager vos peines que vous l'avez été de partager ma joie. Et conservez alors cette tenacité dont vous avez donné une preuve si éclatante." Il obtint ainsi une ovation et le départ de ses invités.

C'est ainsi que débuta à Berthier, dans la pratique de sa profession, le docteur Daniel-Emmanuel Bonald qui se fit en peu de jours la clientèle la plus nombreuse qui fut, et devint député sans y mettre beaucoup du sien.

Léo-Paul DESROSIERS.
(Ames et paysages.)

TROIS CHOSES

Trois choses à défendre: l'honneur, le foyer et la patrie.

Trois choses à contrôler: son caractère, sa langue et sa conduite.

Trois choses à méditer: la vie, la mort et l'éternité.

Trois choses à estimer: le courage, la droiture et la reconnaissance.

Trois choses à détester: la cruauté, l'ignorance et l'ingratitude.

Trois choses à éviter: la paresse, la barbarie et la bouffonnerie.

Trois choses à sauvegarder, la franchise, la liberté et la bravoure.

Trois choses à désirer, la santé, l'amitié et la bonne humeur.

Trois choses à admirer: la volonté, la dignité et la grâce.

PENSEES

La qualité des peuples, ses vices ou ses vertus dépendent absolument des maîtres chargés d'élever la jeunesse.

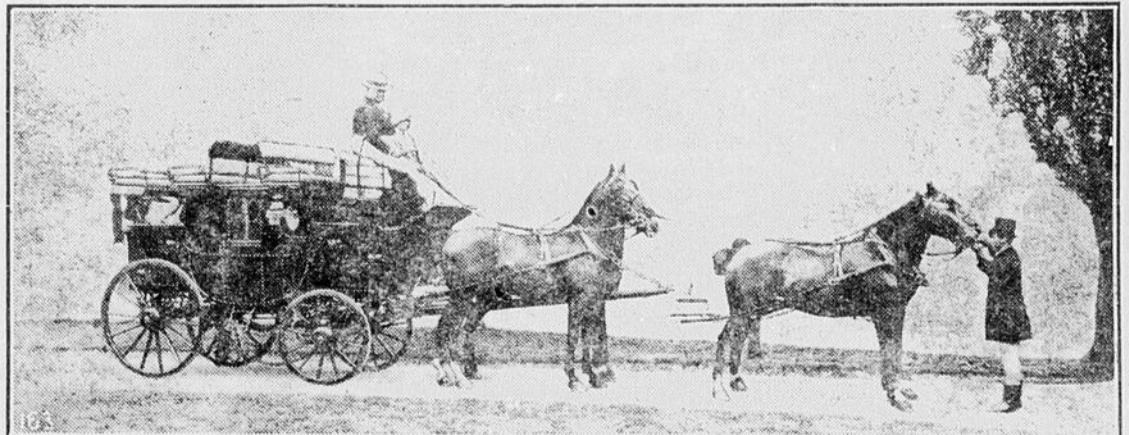
LEIBNITZ.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître.

PASTEUR.

Heureux qui peut au sein du vallon solitaire, naître, vivre et mourir sur le champ paternel.

Service de diligence à l'hôtel "Royal York"



Cette antique diligence, qui rappelle une époque où les chemins de fer n'avaient pas encore fait leur apparition en ce pays, sera utilisée l'an prochain pour conduire les pensionnaires de l'hôtel "Royal York" de Toronto qui voudront aller jouer au golf sur le nouveau terrain de l'hôtel actuellement en cours de préparation dans la vallée Humber. Ce véhicule couvrira deux fois par jour la distance qui sépare l'hôtel "Royal York", en face de la gare Union, du champ de golf, suivant le boulevard du Lac et le boulevard Humber. Cette diligence appartenait autrefois à Sir Henry Pellatt, riche financier de Toronto.

Le commerce des oeufs est protégé par des lois qui sont au profit du public

Des règlements de classifications qui doivent être observés pour le plus grand bien des aviculteurs

POURSUITE DES INSPECTEURS

L'industrie avicole en notre pays est l'une des plus importantes qui soit tant au point de vue du producteur lui-même que du consommateur. C'est la raison qui fait que le ministère des lois de l'agriculture fait édicter qui voient à la protection tant de l'aviculteur que du public qui achète ses oeufs. La population en général a, en effet, intérêt à acheter exactement la classe et la qualité qu'elle désire, tandis que d'un autre côté, celui qui se livre à l'industrie avicole spécialement ou même seulement en passant a autant intérêt à classer ses produits parce qu'il en retirera en définitive plus de bénéfice, en vendant à leurs prix des oeufs de catégories et de qualités supérieures, qui auraient valu moins fussent restés mêlés à des oeufs inférieurs à ce double point de vue.

Avec nos autorités fédérales nous croyons que l'éducation du public sur ce point doit être accomplie par tous les moyens possibles. Et nous sommes convaincus que des explications aussi claires permettront à la généralité du public acheteur d'oeufs ou producteurs de retirer le plus grand bénéfice de cette loi qui a été portée spécialement dans le but de développer l'industrie avicole par des méthodes progressives dans le Canada tout entier et spécialement en notre province.

En effet, l'aviculteur s'intéressera bien davantage à la catégorie et à la qualité de ses oeufs, quand il les vendra à leurs prix respectifs par qualités et catégories. Ainsi suivant la loi actuellement en vigueur on compte trois catégories d'oeufs: les oeufs frais, les oeufs entreposés et les oeufs conservés. Ces trois catégories sont ensuite reclassifiées suivant quatre qualités pouvant s'appliquer à chacune de ces catégories. Les oeufs se divisent encore en spéciaux, extras, premiers et seconds. Suivant ces classifications par catégories et qualités on pourra avoir par exemple, des oeufs spéciaux frais, ou bien des oeufs extras entreposés ou encore des oeufs premiers conservés et ainsi de suite. C'est donc dire que la loi est suffisamment claire sur ce point pour que chacun puisse la comprendre et surtout la mettre en application et ce, dans l'intérêt général.

Cependant comme cette loi est encore assez récente et d'une application difficile, peut-être, en certains cas le ministère fédéral de l'Agriculture a établi dans tout le Canada des inspecteurs pour les oeufs qui sont chargés de voir à ce que cette loi soit respectée partout où des oeufs sont vendus au public consommateur ou achetés par des intermédiaires qui les revendent soit directement au public ou encore aux détaillants et aux marchands de gros.

Il va sans dire que les producteurs ou les commerçants ne vendent ordinairement pas des oeufs de qualité très inférieure ou même mauvaise pour de bons. Ce n'est pas ordinairement sur ce point que l'on est tenté d'échapper la loi.

Des règlements du ministère de l'agriculture des plus sévères ne pourvoient seulement qu'au classement des oeufs mais encore au marquage des caisses dans lesquelles ils sont vendus au public. Ce dernier point doit toujours être strictement observé par tous les vendeurs d'oeufs quels qu'ils soient, parce que c'est l'unique moyen que le public consommateur a de se renseigner sur la catégorie et la qualité exacte des oeufs qu'il veut acheter.

Les inspecteurs du gouvernement sont même obligés de prendre des procédures judiciaires, toujours ennuyeuses, pour faire respecter la loi quand de charitables avertissements aux violateurs de loi sont insuffisants.

Une nouvelle poursuite a donc été prise récemment par les inspecteurs qui sont sous la direction de M. A. A. Hédegocoe, inspecteur en chef de la province, contre un commerçant d'Yamachiche qui a plaidé coupable devant le magistrat et reconnu

avoir vendu à un marchand des oeufs d'entrepôts dans des boîtes marquées "Oeufs Frais", violant ainsi nettement les règlements de catégorie et de marquage. Il n'a été condamné qu'au minimum de la peine soit \$25 et les frais ou 8 jours de prison. Il serait cependant préférable que chacun observe la loi, comme nous disions: cela éviterait beaucoup de désagréments tant aux vendeurs qu'au public et aviculteurs eux-mêmes et permettra le développement plus moderne de l'industrie avicole dans la région.

A noter qu'un inspecteur local sera nommé bientôt pour voir à l'observation constante de la loi et que cet inspecteur, comme ceux qui visitent le district actuellement, fait l'inspection des oeufs aussi bien chez les marchands de gros et de détails dans les villes et villages que chez les commerçants.

LE PAYS

Pourquoi quitter notre patrie, Canadiens, pour un ciel "meilleur"? Pourquoi passer toute la vie à courir après le bonheur? Eh quoi! serait-elle maudite La terre de notre berceau? Ne pourrions-nous que par la fuite Cesser d'y trouver un tombeau? L'illusion de l'espérance, Nous séduit tous, ô mes amis! Mais bonheur, plaisir, abondance Tout cela se trouve au "Pays"

J'ai versé des larmes amères En voyant sur tous les chemins Nos amis, nos enfants, nos frères, Partir en tristes pèlerins. Et nous, si quelqu'un vient nous dire Le vrai bonheur est aux "Etats"! Oh! ne nous laissons pas séduire; Non, le bonheur n'est point là-bas. Dans le désert, c'est le mirage Qui trompe les yeux éblouis; Fuyons cette menteuse image: Le vrai bonheur est au "Pays".

Je vois sur nos belles montagnes Des habitants venus d'ailleurs; Je vois nos fertiles campagnes Enrichir des colons meilleurs. Pendant que notre cœur de glace Va chercher un climat plus doux, Un autre au pays prend la place Et recueille ses fruits pour nous. Je suis jaloux quand je contemple Ses coffres, ses greniers remplis; Mais il vient nous donner l'exemple Et nous faire aimer "Le Pays".

Amis, mettons-nous à l'ouvrage, Le travail donne les trésors! Et qu'un intelligent courage Viennent soutenir nos efforts. Quand on la cultive et qu'on l'aime La terre de Notre Canada, Elle est d'une richesse extrême Et ses flancs ne s'épuisent pas: Elle nous rend avec usure Tous les biens qui lui sont commis. Mais souvent elle les mesure A notre amour pour "Le Pays".

Voyez! qu'il est beau le rivage Auquel on nous fait dire adieu! Ailleurs point de plus belle plage! Ailleurs point de ciel aussi bleu! Aimons notre pays d'enfance, Restons attachés à son sein; Le souvenir et l'espérance, Ici se tiennent par la main. Vivons où vécut nos pères; Comme eux restons toujours unis, Et préparons des jours prospères A nos enfants dans "Le Pays". F. P. M.

POUR LES IVROGNES

On dissipe l'ivresse en promenant sous le nez du "malade" un flacon d'ammoniaque liquide ou en lui en faisant prendre une dizaine de gouttes dans un verre d'eau. Ensuite on donne une bonne tasse de thé.

Quand l'ivresse est à ses débuts, on donne des amandes.

L'île Bonaventure et ses Oiseaux

Le Fou de Bassan, (vulgairement appelé "margaux") cet oiseau de mer aux coutumes si curieuses, était en voie de disparaître de l'Amérique du Nord lorsque le gouvernement canadien est intervenu. Par acte du parlement le Rocher aux Oiseaux, des Îles de la Madeleine et l'île Bonaventure, dans le golfe Saint-Laurent, devinrent des aîles interdites aux chasseurs. Des gardiens permanents furent chargés de faire respecter la loi et de veiller sur les protégés de l'Etat.

Grâce à ces mesures de protection les Américains dévaliseurs de nids cessèrent d'apporter sur le marché de New-York des cargaisons d'oeufs d'oiseaux de mer, et sur la grève de Percé l'on ne vit plus des tas sanglants de Fous assassinés sur leurs corniches.

Les morutiers de la côte qui faisaient cas d'un ragout de jeunes Fous protestèrent contre une loi qui protégeait non seulement l'un de leurs gibiers, mais de plus les cormorans, pillards de filets, leurs ennemis séculaires. L'affluence des touristes attirés chaque été par le spectacle pittoresque des milliers d'oiseaux de mer qui dessinent des arabesques capricieuses dans le ciel gaspésien leur fit bientôt oublier leurs griefs.

Depuis les Fous de Bassan se sont multipliés en paix. Seuls les vents du large leur appliquent la grande loi de la sélection. Les quelques vides causés par la mort des oiseaux assommés sur la falaise ou perdus en mer sont vite comblés et la colonie de l'île Bonaventure à laquelle nous nous arrêtons compte aujourd'hui environ 12.000 sujets. Ils nichent sur de hautes corniches et font ressembler la falaise à un immense tableau noir rayé de traits de craie blanche.

Les Fous de Bassan hivernent sur les côtes de l'Amérique du Sud. Leur arrivée à Percé, comme celle des hirondelles en d'autres pays, marque la venue du printemps. Ils construisent leurs nids grossiers de branches, de varech et de tout ce qu'ils peuvent trouver sur la grève. Les Jeunes Fous de Bassan éclosent assez souvent entre des baleines de parapluie, de vieilles pantouffles et des tuyaux de pipes...

La facilité avec laquelle ils se laissent approcher a valu aux Fous leur réputation de stupidité. Ils méritent mieux que ce sobriquet injurieux. L'harmonie qui règne dans leur république et la douceur de leurs moeurs peuvent être citées en exemple. Les tourterelles ne sont pas plus tendres que ces gros oiseaux. A chaque retour au nid le Fou caresse sa femelle en poussant de petits cris de joie. Durant la saison des amours il l'entoure de prévenances et la fatigue presque de ses attentions.

Au printemps la femelle pond deux oeufs d'un blanc presque verdâtre. La coquille en est rude et épaisse. Quand les petits sont éclos elle quitte la falaise et aide le mâle à ravitailler le nid.

Pendant l'absence des parents les petits ne cessent de piailler. Leur cri imite à perfection le bruit d'une crécelle. Il s'entend de fort loin.

Le chœur des petits Fous affamés possède un tel volume que les pêcheurs se guident sur lui les jours de brouillard.

Voici une bande de Fous qui revient du banc de harengs. Toute la corniche s'agite dans un frisson de duvet. Les petits font un tapage assourdissant. Leur long bec jaune s'ouvre par anticipation.

Après des manœuvres savantes une mère réussit à atterrir sur la corniche. Elle pousse dans le nid son rejeton qui se balance imprudemment sur le bord de la corniche à trois cents pieds de haut. Elle plonge ensuite son bec dans celui du jeune Fou et dégage dans son estomac les poissons contenus dans le sien. Parfois le petit, dans son avidité, se débat trop, alors sa mère, sans sortir la tête lève son nourrisson au-dessus du nid et finit l'opération du dégorgeement dans cette position. Le principal est de ne pas échapper le poisson pêché quelques fois à dix ou douze milles du nid.

La façon de pêcher des Fous de Bassan est singulière. A la file indienne, en gardant entre eux un intervalle régulier, ils se dirigent sur un banc de harengs qu'ils survolent à quinze ou vingt pieds. Lorsque le chef de file a choisi sa proie il ferme

ses grandes ailes blanches bordées de noir et plonge tête première en faisant jaillir l'eau avec force. Pendant une ou deux secondes il disparaît sous l'eau; puis il revient à la surface avec un poisson et vole reprendre son rang en queue de file. Tout le temps que dure la pêche la ligne blanche se brise ainsi à angle droit dans un ordre invariable, chaque oiseau plongeant à son tour et revenant ensuite prendre place à l'arrière.

Les morutiers qui surveillent les Fous de Bassan localisent ainsi sans difficulté les bancs de hareng.

Un des passe-temps favoris des touristes qui, chaque été, visitent Percé et ses environs est de faire le tour de l'île Bonaventure dans une barque de pêcheur et de faire lever les oiseaux qui se reposent sur la corniche. Il y a quelques années il suffisait que la barque doublât la pointe de l'île pour que les oiseaux se répandissent dans l'air, donnant de loin l'illusion d'une forte bordée de neige. L'impunité les a rendus paresseux. Aujourd'hui c'est à peine si quelques centaines de Fous daignent s'apercevoir du bruit fait en

leur honneur. Pour avoir une idée de leur nombre il faut atterrir à la Baie Paresseuse (1) et grimper sur la falaise par un joli sentier tournant bordé de campanules, de génévriers et de paquerettes. Les oiseaux nichent non seulement sur les corniches où ils sont tassés les uns sur les autres, mais dans toutes les anfractuosités du rocher et il arrive parfois qu'en rampant jusqu'au bord de la falaise abrupte l'on se trouve face à face avec un Fou qui a choisi d'abriter l'un des greniers de ce gratte-ciel d'oiseaux et qui regarde le visiteur de ses gros yeux bleus qu'on dirait d'émail, en ouvrant, de stupeur, un long bec jaune.....

(1) Au XVII^e siècle les pêcheurs bordelais que leurs patrons envoyaient pêcher la morue au large s'arrêtaient quelques fois dans cette baie pour y flâner et dormir. Ceci s'appelait "courir la marigot" et la baie reçut d'abord le nom de "Baie des Marigots". Ce dernier mot fut perdu, mais le souvenir des morutiers flâneurs a survécu, d'où la présente appellation.

Nous pouvons faire vos impressions

QUAND vous aurez besoin d'impressions quelconques, n'oubliez pas que nous sommes en mesure de vous faire ces travaux d'une façon artistique, rapide et à bon compte.

NOS SPECIALITES

Factures, En-têtes de Lettres, Enveloppes, Memorandums, Cartes de visite, Cartes d'Affaires, Invitations, Programmes, Lettres de faire-part, Cartes Mortuaires, Affiches, Pancartes, Circulaires, Etiquettes, Reçus et Billets, Billets de Râfle, Brochures, Prospectus, Livrets de Comptoir, Calendriers, Etc., Etc.

Lettres funéraires imprimées à quelques minutes d'avis.

Adressez toute commande ou demande d'information à

L'Echo de Saint-Justin,
Saint-Justin, P. Q.

Nous venons de recevoir 165 échantillons de tissus, tout laine, pour habits et pardessus FAITS SUR MESURES. Réellement les plus nouveaux patrons pour l'automne et l'hiver 1928-1929.

50 clients, bien satisfaits, est la plus belle garantie que nous puissions vous offrir.

Veillez remarquer que nous vendons tous ces tissus à la verge.

Jean-M. Comtois
ST-BARTHELEMI, P. Q.

Faites abonner vos parents et amis à l'Echo

Ingénieurs architectes à quatre pattes

LES CASTORS

Ingéniosité merveilleuse de cet animal — Abatte des arbres, construit des digues, creuse des canaux — Bûcheron, charpentier, architecte et ingénieur.

Répandus jadis dans presque tout l'hémisphère boréal, les castors ne se rencontrent plus en société nombreuses que dans certaines parties de la Sibérie, du Canada, des Etats-Unis et dans l'intérieur de Terre-Neuve. Ce n'est que dans ces pays que l'on peut étudier leurs intéressantes mœurs dans toute leur complexité.

Ces rongeurs amphibies ont l'amour du foyer. Chaque couple vit avec ses petits dans une hutte faite de branches entrelacées et maçonnées avec de la terre. Cette maison de forme circulaire peut avoir, de 3 à 5 mètres (environ 3 pieds pour un mètre) de diamètre. L'étage supérieur, surmonté d'une coupole, émerge de 1 à 2 mètres et sert de chambre de repos et de garde-manger pour l'hiver, tandis que la partie inférieure qui comprend la porte d'entrée est immergée.

Or, il importe à la tranquillité du castor que la porte d'entrée soit toujours à une certaine profondeur au-dessous de la surface de l'eau, afin d'être soustraite à la vue des ennemis et de ne pas être bloquée par les glaces. D'autre part, il faut que l'étage supérieur ne risque pas d'être submergé. D'où la nécessité que l'eau soit maintenue à un niveau constant.

C'est alors que se manifeste l'ingéniosité vraiment merveilleuse de l'animal. Pour assurer la constance du niveau de l'eau qui entoure sa demeure, le castor fait ce que ferait un homme ingénieur en pareille circonstance. Il s'associe aux propriétaires voisins qui ayant les intérêts communs l'aident à construire en aval un barrage. Celui-ci est muni d'ouvertures de grandeurs variables destinées à régler le débit de l'eau. La longueur de cette digue dépend des circonstances, mais peut atteindre jusqu'à 200 mètres. C'est un véritable monument, large de 3 à 4 mètres à la base, de 30 à 90 centimètres à la crête et haut de 2 mètres environ.

Pour construire, les ingénieurs à quatre pattes commencent par enfoncer verticalement des pieux des branches; les interstices sont comblés avec de la boue et du gravier fortement imperméable. Par suite d'un accident, une brèche se déclare-t-elle dans la construction? Les vigilants ingénieurs remarquent bientôt que le niveau de l'eau baisse, et un vieux mâle accourt inspecter la digue, se rend compte de la cause et de l'importance des dégâts et ramène une équipe d'ouvriers qui s'empressent de réparer le dommage.

Le castor naît bûcheron et charpentier. Grâce à ses fortes incisives coupantes, il parvient en quelques minutes à abattre un arbre large de 8 à 10 centimètres à la base; tout seul il triomphe en moins d'une heure d'un tronc trois fois plus gros.

Il s'attaque de préférence à ceux qui croissent au bord de l'eau et tâche de les faire tomber du côté de la rivière, afin de faciliter les manutentions ultérieures. L'arbre abattu, les branches débitées en tronçons dont la longueur est proportionnée aux forces du rongeur, l'écorce sert de nourriture, tandis que le bois fournit des matériaux de construction. Lorsque les arbres se font rares aux abords de la colonie, les rongeurs comprenant les avantages du transport par voie fluviale, creusent des canaux aboutissant à de nouveaux taillis. Il leur arrive aussi quand deux lacs sont séparés par un terrain plat et dénudé de les relier entre eux par un canal ayant plus de 1 mètre de large.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans les travaux des castors, c'est qu'ils ne sont pas établis suivant un plan immuable, mais qu'ils sont modifiés selon les circonstances. Les bois viennent-ils à manquer? Les petits ingénieurs n'hésitent pas à changer leurs méthodes et à employer la pierre pour la construction de leur digue. Trouvent-ils un barrage établi par les bûcherons? Ils ont tôt fait d'en tirer parti. Mais, avant d'en prendre possession, les meilleurs ouvriers de la colonie inspecteront minutieusement l'ouvrage. Si leur paraît solide, ils renforceront ça et là des points

faibles, obstrueront de pieux et de boue la porte qui servait au passage des troncs charriés.

Tels sont les curieux travaux accomplis par ces petits ingénieurs architectes quadrupèdes, une des merveilles du monde vivant. Malheureusement, ils ont le grand défaut de posséder une fourrure de prix ardemment convoitée par nos élégantes, et l'homme, pour donner satisfaction à "la plus belle moitié de lui-même" s'acharne à ces pauvres bêtes; et si des lois protectrices n'interviennent pas promptement, l'extinction de l'espèce ne sera plus qu'une question d'années.

L. KUENTZ.

Napoléon et les femmes

On sait en quelle piètre estime Napoléon tenait les femmes. N'a-t-il pas osé écrire: "Nous autres peuples de l'Occident, nous avons tout gâté en traitant les femmes trop bien; nous les avons portées à grand tort jusqu'à l'égal de nous!" Ses idées sur le rôle de la femme dans la société étaient, en effet, très proches de celles d'un despote asiatique: "On devrait, disait-il une fois, reléguer les femmes dans leur ménage; les salons du gouvernement devraient leur être fermés."

Il va s'en dire que le peu galant Souverain considérait d'un fort mauvais œil celles de ses sujettes qui attireraient l'attention par leurs talents ou leur esprit, et Mme de Staël éprouva ce qu'il en coûtait alors d'avoir du génie malgré l'empereur.

Au temps où l'auteur de Corinne essayait encore sur son auguste adversaire le pouvoir de séduction de son intelligence et de son verbe éloquent, elle lui posa un jour, en souriant, cette question insidieuse: — Quelle est, Sire, à votre avis, la première femme de notre époque?

— Celle qui fait le plus d'enfants, répondit brusquement Napoléon.

Quelques années plus tard, Sophie Gay vengea spirituellement Mme de Staël. La mère de la future Mme de Girardin avait été présentée à Pauline Bonaparte comme une des plus brillantes femmes de lettres de son temps invitée le lendemain à une réception aux Tuileries, on la conduisit à l'Empereur.

— Eh bien, Madame, lui dit-il, vous avez vu ma sœur? Elle a dû vous dire que je n'aimais guère les femmes d'esprit.

— Elle me l'a dit, Sire, mais je n'en ai rien cru, répliqua Sophie Gay en plongeant dans une révérence de cour.

— Vous écrivez? Reprit Napoléon, un peu déconcerté. Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes à Paris?

— Quatre enfants, Sire...

Ce jour-là, Napoléon n'interrogea pas plus avant.

BÉNIR LA TABLE

Encore une de nos vieilles coutumes qui tend à disparaître... Hélas! elles s'en vont les unes après les autres. Dans un trop grand nombre de familles chrétiennes, avec l'habitude de la prière en commun, a disparu en même temps la coutume de dire le Benedicite et les grâces, c'est-à-dire les prières du commencement et de la fin du repas.

Cependant, Notre-Seigneur, dans le saint Evangile, rend grâces, et saint Paul écrit: "Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu."

Pourquoi donc avons-nous laissé aller, petit à petit, paganiser ainsi la maison et le repas?

Les prétextes donnés sont détestables: on ne veut pas gêner les étrangers qui pourraient se trouver invités; on dine et le temps manque; on n'y pense pas... et voici le plus triste prétexte et le plus vrai: on n'ose plus.

Ainsi, l'un en face de l'autre entre chrétiens, à la tête de la table de famille, on n'ose plus!

Allons! rompons avec ce triste respect humain: reprenons l'usage de ces prières, chargeant au besoin l'un des enfants de rafraîchir la mémoire si l'on oublie. Ce petit enfant pourrait dire le Benedicite et les Grâces. Mais le mieux, c'est de le père de famille se charge de ce noble office.

Un économiste célèbre, le Play, a écrit: "Tant qu'à une table je ne pourrai réciter le Benedicite sans

qu'aucun de nos hôtes s'en étonne, je ne croirai pas avoir assez fait pour le retour des bonnes coutumes.

Dans de tels usages, quelle force de tradition! quel bien pour les familles! quelle autorité pour les parents! quel puissant enseignement chrétien! quelle pénétrante empreinte du Christ sur l'âme des enfants!

Pourquoi ne pas y revenir? Restaurons la famille chrétienne; reprenons les saints usages de nos pères.

Quand s'en vont les hirondelles

Voici l'automne. Les hirondelles ne s'y trompent pas depuis quelques jours, elles tiennent leurs assemblées, et, pour assister à cet admirable spectacle, je me trouve, comme on dit populairement, aux premières loges.

Tout près de mon logis d'été, il y a une grosse ferme. Vous voyez cela d'ici, la ferme de la Brie, d'un pays de grande culture, avec sa cour très spacieuse, sa tourelle de colombier, son énorme tas de fumier, sans cesse gratté, fouillé, picoré par la volaille, et toutes sortes de bâtiments, charretteries, granges et hangars. Tout cela très vieux. Toitures et murailles ont été cuites, recuites et dorées par plus de cent canicules. Les julleils brûlants, les aoûtés torrides ont donné à la vénérable fabrique de blé la couleur même du blé.

C'est un bon gîte pour les hirondelles que cet antique corps de ferme. Vieux toit de tuiles surplombant la gouttière, vastes greniers où s'enchevêtrent les charpentes. Que de coins et recoins pour y installer des nids! Je suis sûr que cet hiver, à Laghouat ou à Biskra, mes voisins aériennes se souviendront avec plaisir de la ferme de Mandres.

Chaque soir, au coucher du soleil, je passe une heure enchantée à voir, sur le ciel occidental, du ton de l'orange mûre, les phalanges ailées qui s'élèvent et descendent, s'éloignent et reviennent, et, de nouveau, montent et s'abaissent, de nouveau, s'enfuient et se rapprochent, infatigablement.

On songe à des manœuvres militaires, et la comparaison s'impose; car, à chaque minute, le régiment de haut vol se rompt et se divise par compagnies; puis, après diverses évolutions, obéissant à la mystérieuse tactique de l'instinct, se reforme soudain en une seule colonne, profonde et serrée. Seulement, les cohortes de l'espace ne font jamais halte; et c'est sans une seconde d'arrêt et de repos qu'elles accomplissent leurs mouvements stratégiques—avec quelle perfection, quelle grâce, quelle souplesse, quelle rapidité!

L'observateur en est ébloui. Tout à l'heure, trois, quatre, cinq bandes, d'une centaine d'oiseaux chacune, tournoyaient, planaient, palpaient isolément. L'une d'elles a même passé tout près, — le temps d'un éclair! On a pu distinguer les ailes grandes ouvertes, les ventres blancs, les queues fourchues; on a entendu les petits cris, stridents et sauvages. Qu'ils sont loin, à présent! Regardez là-haut, tout là-haut! Que de points noirs! Toute l'armée volante est réunie. Et voici que les points noirs deviennent encore plus petits, ne sont plus qu'une poussière à l'horizon, se fondent dans la brume empourprée. On éprouve comme un regret confus et le ciel vide semble pris de tristesse. Mais non. Sur le reflet de fournaise du couchant, la poudre noire a reparu; les grains s'isolent, grossissent, reprennent forme et vie. Ce sont elles!

On est fasciné, hypnotisé; l'œil ne se lasse pas de les suivre. Voyez. Elles s'éparpillent encore, diminuent, remplissent, un instant, l'azur d'étoiles sombres et immobiles; puis elles se groupent de nouveau, s'élancent pareilles à la chevelure d'une comète noire, et recommencent sans fin leurs rondes vertigineuses.

FRANÇOIS COPPEE.

C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour.—Ste-Thérèse de Lisieux.

Si la fortune veut rendre un homme estimable, elle lui donne des vertus; si elle veut le rendre estimé, elle lui donne des succès.

Tél. CALUMET 5979.

Consultations: 2 à 5 et 7 à 9 p. m.

Dr ROSARIO BERARD

MEDECIN-CHIRURGIEN

7738, rue St-Denis, — MONTREAL
Près de la rue Villaray.

Téléphone 526.

Dr AUGUSTE PANNETON

SPECIALISTE

Maladie des yeux, des oreilles, du nez et de la gorge

Consultation: 1.30 à 4.30 hrs tous les après-midi; Lundi, Mercredi et Vendredi, 7.00 à 8.00 hrs le soir et sur rendez-vous.

65a *Lavolette, TROIS-RIVIERES.



CEUX QUI SOUFFRENT

De maux de tête, d'étourdissement, de maux d'yeux, des yeux croches, etc., etc., feront bien de me consulter.

W.-H. FONTAINE

Spécialiste pour l'examen de la vue et la fabrication des verres appropriés.

Examinateur officiel pour la Compagnie de Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Tous les tramways passent à notre porte

492, rue St-Maurice

Téléphone 965

TROIS-RIVIERES, P. Q.

Examen gratuit de la Vue

LUNETTE SIMPLES ET A DOUBLE FOYER

MONTURES A LA DERNIERE MODE
TRAITEMENT A L'ELECTRICITE
DIATHERMIE, AUTO-CONDENSATION

LAMPE INFRA-ROUGE ET
LAMPE ULTRA-VIOLET

Dr Jos Comtois,

ST-BARTHELEMI, .. P. Q.

Dr LIONEL PLANTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

39 rue St-Laurent, LOUISEVILLE.
Bureau à Saint-Barthélemi le samedi après-midi et le dimanche.

Dr EUGENE LANDRY

ST. BARTHELEMI, P. Q.

TRAITEMENT A L'ELECTRICITE
DES MALADIES SUIVANTES:

Spécialité des maladies de la peau: Eczéma, Lupus, Acné, Psoriasis, Urticaire, Furoncle, Erysipèle, Etc.
Je traite aussi les maladies nerveuses, rhumatismes, sciatiques, névralgies, Etc.

Dr Olivier R. Lafèche

Médecin, Chirurgien, Vétérinaire de l'armée canadienne

Inspecteur des maladies contagieuses

LOUISEVILLE, QUE.

LISEZ NOS ANNONCES ET EN COURAGEZ NOS ANNONCEURS.

TOUS LES HOMMES D'AFFAIRES ET DE PROFESSION DU DISTRICT TROUVERAIENT CERTAINEMENT PROFIT A ABONNER DANS L'ECHO DE SAINT-JUSTIN.

Notre petit Journal est lu par plus de 20,000 personnes chaque mois.

Téléphone 108 r. 3.

JOSEPH GAGNON

Commerçant de

FOIN, BROCHE, BARDEAUX, BOIS,

CIMENT, VIANDE, OEUFS, ETC.

Spécialité: FOIN.

SAINT-JUSTIN, P. Q.

MONUMENTS
EN MARBRE et en GRANIT

Prix de 15 à 20% meilleur marché qu'ailleurs exécutés aux ateliers les plus considérables au Canada. Ecrivez pour catalogue.

J.-P. LAURIN,
95 rue George, OTTAWA.

ULRIC GIGUÈRE
BIJOUTIER

Bel assortiment de Montres, Bagues, Joncs, Bijouteries, Etc., Etc
Réparations de toutes sortes à des prix très modérés

Rue St-Laurent, LOUISEVILLE.

Téléphone 678.

Dr Maurice Caron

Ex-élève des Hôpitaux de Paris

Spécialité: Chirurgie générale Maladies des femmes, Maladies des voies urinaires, Traitements électriques.

Heures de consultations: de 11 à 12, 2 à 5 et de 7 à 8.30 p. m.

6, rue Ste-Julie, TROIS-RIVIERES.

Dr ROCH HEBERT

Spécialité: Maladie des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge.

Bureau et hôpital privé: 31a rue des Forges, — Tél. 1425
Trois-Rivières.

HEURES DE BUREAU
9 à 12 a. m. — 1 à 5 et 7 à 8 p. m.

Dispensaire Gratuit: Les mercredi et vendredi de 7 à 9 hrs p. m.

Téléphone Bell 32.

Dr Léopold Gélinas

CHIRURGIEN-DENTISTE
LOUISEVILLE, QUE.
(En face de l'Hôtel Lafleur).

Téléphone Bell, 88.

L. J. A. LEGRIS

DOCTEUR EN MEDECINE
Médecine Générale au bureau et à domicile.

Répond à tous les appels de jour et de nuit dans le village, la campagne et les paroisses environnantes.

88, rue St-Laurent, — LOUISEVILLE

UN DES OUBLIES DE NOTRE HISTOIRE.

Le Capitaine de vaisseau Vauquelin

Etude historique, lue le 27 mai 1885, devant la Société Royale du Canada.

Où sont aujourd'hui ces héros oubliés, qui ont vécu, travaillé, souffert sur ce sol béni et si disputé de la Nouvelle-France? Leurs heures d'angoisse sont passées. Nous jouissons de la paix qu'ils nous ont donnée. Les neiges, les fleurs, les moissons, les feuilles mortes ont repris leurs droits sur les tombes de ces glorieux inconnus.

Qui songe maintenant à ces morts? Quelques chercheurs, quelques rares énamourés de faits et gestes du vieux temps.

Pour les jouteurs, pour ceux qui sont pris à bras le corps avec la question renaissante du pain quotidien, Jacques-Cartier, Champlain, de Laval, Frontenac, de la Galissonnière, Montcalm, Bougainville, Vaudreuil restent comme les grands phares dressés devant le peuple canadien pour éclairer la route française.

Mais les humbles, les petits, qui s'en souvient?

Demandez à tel homme d'esprit, de cœur, à cet homme qui n'est jamais plus heureux que lorsqu'il parle haut, et ferme de son pays et de sa race, ce qu'était le capitaine d'artillerie de Fiédemont. Il hésitera. Il aura une vague réminiscence d'avoir vu ce nom quelque part; et l'effort de mémoire sera fait.

Pourtant cet artillerie avait une fièvre âme. La bataille des Plaines d'Abraham venait d'avoir lieu. Depuis quelques heures, le général marquis de Montcalm reposait glorieux dans la fosse que lui avait creusée une bombe. Québec, en proie aux horreurs de la faim et de la destruction, agonisait. Un conseil de guerre siégeait au château Saint-Louis.

— Nous sommes forcés de capituler, disaient à tour de rôle les officiers réunis au conseil de guerre.

— Il faut prendre une résolution répondait le plus grand nombre.

Le président se lève et appelle le plus jeune des officiers présents à se prononcer. C'est le capitaine de Fiédemont.

— On manque de vivres lui répond cet officier. Les fortifications ordonnées par le ministre de la guerre sont à peine commencées: soit. Quant à moi j'ai encore de la poudre et des boulets. Si Québec doit mourir, m'est avis que Québec doit mourir comme il a vécu, par la poudre. Défendons-nous jusqu'à la dernière extrémité, et quand nous aurons tiré notre dernière bombe, notre dernier boulet, je réponds qu'il restera assez de poudre pour nous permettre de nous ensevelir sous le drapeau.

La mémoire d'un pareil homme peut-elle s'oublier?

Et celle du marquis d'Aiguebelles, qui se rappelle aujourd'hui de ce brillant officier, se lançant à la tête de ses cinq compagnies de grenadiers de France, reprenant trois fois le Moulin Dumont aux Montagnards Ecosseis pendant la bataille de Ste-Foye, et restant debout, plein de voix, de courage, d'élan, au milieu de ses troupes balayées par les vingt-deux bouches à feu de l'ennemi?

Qui connaît le nom du brave de la Roche-Beaucourt, courant à la tête de ses cent chevaux porter des sacs de biscuits et ravitailler Québec isolé, le lendemain de la bataille des Plaines d'Abraham? Quels sont les souvenirs éveillés maintenant chez le peuple par les noms du Jésuite de Quen, le découvreur du Lac St-Jean? de Couture et de Saint-Simon prenant position de la Baie d'Hudson au nom du roi de France? de Saint-Lusson qui en fait autant pour le pays des Outaouais? de Du Mantet? de Courtemanche? de La Perrière? de Saint-Ovide? de Subercase? le héros de Terre-neuve? de Dalquier, qui a décidé du sort de la bataille de Ste-Foye? de Dumès? de Poulariés? du marquis d'Alberzotti-Veza? de Bourglamaque? de Sennezergue? de Saint-Ours, blessé mortellement aux Plaines d'Abraham? de Rhéaume qui a scellé de son sang le dernier acte du drame sanglant de la Cession de la Nouvelle France? Qui a conservé le souvenir de ces nobles âmes qui ont fait pleurer et qui ont honoré la patrie lorsqu'elles sont

remontées vers Dieu? Quelques livres écrits par de modestes savants chez qui brûle la flamme vive du souvenir, cette lampe que les vivants allument pour honorer les morts.

Il est bon de rappeler le souvenir de ceux qui ne sont plus et qui ont aimé leur pays. Je me joins à ces chercheurs; et à mon tour je viens aujourd'hui vous parler d'un de nos grands oubliés. Je veux vous raconter une vie qui n'a été qu'une série d'actes de courage, de dévouement et de déceptions.

Lors de l'un de mes voyages en France, le hasard m'a fait trouver un curieux ouvrage où l'on parlait incidemment d'un jeune officier de la marine. J'ai comparé ces renseignements avec ceux qui renferment les précieux documents historiques qui ont été colligés par nos historiens et par notre gouvernement. C'est ainsi que j'ai pu refaire la vie du Capitaine de vaisseau Vauquelin, de cet intrépide officier français qui le 17 mai 1760 livra sur la frégate L'Atalante, à des navires de guerre anglais le combat naval de la Pointe-aux-Trembles, près Québec, et qui prit part à toutes les escarmouches qui le précédèrent.

Fils d'un de ces armateurs dieppois, moitié corsaires, moitié marchands et les meilleurs marins de l'époque, Jean Vauquelin naquit à Dieppe, en 1727. Dès l'âge de douze ans, il était à bord du navire de son père, et partait pour les Antilles, où pendant six années il fit d'heureuses croisières, se rompant sous l'œil paternel, aux durs travaux de la mer, apprenant la manœuvre, la théorie, la pratique et formant sa volonté et son esprit à l'art difficile qui, désormais avait pris sa vie. Son père se sentait revivre avec orgueil dans ce mousse qui promettait, et une circonstance vint confirmer ses espérances. En 1745 le bâtiment qu'il montait fut attaqué par une frégate anglaise. On était ce jour-là, à la hauteur de la Martinique. L'anglais était supérieur au français, en hommes, en canons et en vitesse, mais le père Vauquelin était un vieux loup de mer, car la chronique du temps ajoute, en parlant de lui:

"Ce capitaine marchand savait se battre. Tout occupé dans ce combat, où il n'avait que trente-six hommes et douze canons à opposer à une frégate de vingt canons et de quarte-vingts hommes d'équipage, il ne perdit pas pour cela de vue la manière dont son fils se comportait. Et ce père plus sensible au sang-froid et à la bravoure de ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, qu'à la gloire d'avoir forcé son ennemi à se retirer."

Pendant cinq ans ces alternatives de courses, de combats, de négoce, d'échanges se succédèrent, la réussite étant presque toujours du côté de l'armateur dieppois, lorsque la paix fut signée entre la France et l'Angleterre.

Vauquelin avait alors vingt-trois ans: il pouvait commander au long-cours. Une puissante maison de commerce lui vendit un navire, et, jusqu'à 1756, on le voit faire la traite des épices d'Amérique. Cette année là une nouvelle déclaration de guerre étant survenue, ordre fut donné aux intendants du navire et aux commissaires des ports d'envoyer au ministère un état des capitaines au long-cours prêts, par leur science, leur habileté, leur habitude de la mer, à se mettre efficacement au service du Roi.

Vauquelin fut le premier désigné. A vingt-neuf ans, il avait le commandement d'une frégate légère.

Ses instructions portaient qu'il devait "aller à la découverte sur les côtes anglaises et examiner les mouvements de leurs escadres, les routes qu'elles prendraient, et apporter ou rapporter selon le cas, les paquets qu'on lui remettrait à des heures indiquées."

Il n'y a qu'un marin pour pouvoir se rendre compte des difficultés d'une aussi pénible et délicate consigne. Par tous les temps il faut tenir la mer. Les coups de vent, les brouillards les plus intenses, les ouragans redoutés par les autres camarades

sont alors les bienvenus pour le commandant qui taille en pareille besogne. Brumes et tempêtes n'aident-elles pas au hardi capitaine à se défilier de l'ennemi, à passer à travers ses lignes sans être signalé et à mener à bonnes fins une mission d'où dépend le sort d'une escadre ou d'un pays? Vauquelin avait le génie des déguisements qu'il faut prendre, des manœuvres et des coups d'audace qu'il faut faire en semblable occurrence.

A peine tenait-il la mer depuis quelque temps, qu'au retour d'une de ces périlleuses croisières il reçut — par commission — du ministre de la marine, le commandement de l'Aréthuse, frégate de trente canons. Elle était attachée à l'escadre chargée de ravitailler et de défendre Louisbourg, menacé par les Anglais.

C'est une commission et non un brevet que venait de recevoir Vauquelin et voici la différence de ces deux actes royaux. La commission est une lettre de marque qui confère la permission pour aller en course sur les ennemis; le brevet attribue une garde régulier permanent, et sujet à promotion dans la marine ou dans l'armée. Changer l'un ou l'autre fut le but suprême de la vie de Vauquelin.

Ce hardi marin ne pouvait trouver plus belle occasion pour faire valoir ses qualités. Aussi le voit-on toujours au premier rang pendant cette guerre désastreuse.

Le 9 juin 1758 l'Aréthuse jette l'ancre devant Louisbourg. Vauquelin s'est rappelé son hardi métier d'éclaircur. Sa frégate a passé sans encombre les lignes de l'amiral Boscawen qui croise à l'entrée du port depuis le 2 juin. A peine arrivé, le capitaine prend part à toutes les phases, à tous les succès, à tous les revers du siège. Pendant des journées et des nuits entières ce ne sont que des rafales de fer et de mitraille qui vont de la ville à la flotte et des assiégeants aux assiégés. Tout ce que peut le génie de la guerre et de la destruction est mis en œuvre par les géants qui se trouvent aux prises. Quatre frégates, deux vaisseaux de ligne française sont coupés à l'entrée du port, pour en défendre l'accès. Ainsi l'a voulu le gouverneur, le chevalier Drucourt.

Et la pluie de fer de passer toujours, de passer sans cesse sur les implacables ennemis. Un projectile tombe dans la sainte barbe de l'Entreprenant vaisseau de 74. Il saute. Ses débris mettent le feu au Célébre et au Capricieux dont les batteries chargées et sans artilleurs criblent de boulets et la ville et les anglais.

Nuit et jour on se fusille, on se canonne de part et d'autre. Hier au soir une bombe a incendié le "grand corps des bâtiments du Roi;" demain ce sera un boulet rouge qui mettra le feu à l'église; et à quelques jours de là les casernes de la Reine brûleront.

Bastions, lunettes, redoutes escarpées, avant-postes, chemins couverts, casemates, tout est écrasé, tordu, brisé, éventré par la mitraille. Elle ne cesse de crépiter, de tout enlever sur son passage et de tomber si dru, qu'à 123 ans de distance, visitant les ruines de Louisbourg, avec un officier de la Galissonnière, le lieutenant de vaisseau Rouyaud nous retrouvons l'assiette et les alentours de cette ville morte, couverts de débris de projectiles.

Pendant ces heures terribles, le moral des troupes ne se dément pas un seul instant. Tous montrent l'exemple. La femme du gouverneur, madame de Drucourt, est au premier rang. Chaque jour, aux applaudissements de ceux qui vont se faire tuer pour la France elle monte, intrépide sur les ramparts battus en brèche et tire trois coups de canon, aux endroits les plus exposés.

Bon sang tient de race: et si notre mère-patrie a su envoyer à l'histoire Jeanne D'Arc, Jeanne Hachette et les femmes héroïques de la guerre de 1870, notre Nouvelle France lui a donné à son tour Madame de la Tour, Mademoiselle de Verchères et Madame de Drucourt.

Et pendant que se déroule ce drame immortel, Vauquelin et l'Aréthuse sont partout, sur la rade, dans le port, au large, faisant leur pénible devoir et donnant eux aussi rude besogne à l'Anglais.

Lisez la chronique de ces jours de sang et de deuil. Dans son laconisme militaire elle est plus éloquente que n'importe quel panegyrique. (1)

"Les Anglais, dit-elle, assiégeaient Louisbourg par terre, et la bloquaient par mer. Vauquelin comprit qu'il incommoderait beaucoup l'ennemi, s'il embossait dans une baie le long de

laquelle il fallait qu'il passât ainsi que les munitions dont il aurait besoin, pour faire le siège de Louisbourg. Le coup d'œil de ce jeune capitaine était juste, et le feu de sa frégate embossée à un quart de lieu du rivage, tua beaucoup d'ennemis et retarda leurs opérations. De leur côté les Anglais formèrent une batterie sur la frégate de Vauquelin qui, pendant quinze jours qu'elle resta dans cette situation dangereuse fut renouvelée trois fois d'équipage. Enfin, voyant sa frégate et ses agrès écrasés des boulets et des obus qu'on n'avait cessé de tirer, Vauquelin prit le parti de venir se mettre à l'abri de la ville, pour se mettre en ordre."

Le temps pressait pour réparer les avaries de l'Aréthuse. On y para tant bien que mal, tout en ne perdant pas son temps, car la chronique continue:

"Nous tirions à mitraille et faisons le plus de bruit que nous pouvions. M. Vauquelin employait tous les moments qu'on l'empêchait de partir d'une façon qui devait nous consoler de ce retardement forcé."

Mais le siège avançait et le gouverneur de Drucourt voyant sa ville se démanteler, ses troupes décimées par le feu de l'ennemi et par la maladie, se résolut de donner de ses nouvelles en France. Fine marcheuse, portant toute sa toile à merveille, et commandée par un capitaine ayant fait ses preuves, l'Aréthuse fut choisie pour forcer la croisière anglaise.

Pour y parvenir, il fallait attendre le brouillard du Nord.

Les brumes de Louisbourg! Ah! j'ai respiré leurs âpres senteurs, et je les ai décrites dans mes notes de voyage. (2)

Rien de triste comme cette nuit en plein jour, qui ne permet pas au matelot de distinguer sur le pont, à une longueur de main. Autour de lui tout est nuageux, opaque. La mer est là qui confond ses teintes grisâtres avec le ciel fumeux. Sans le monotone clapotis de la vague qui se brise sur le flanc du navire, l'homme à la roue croirait que son capitaine a mis le cap sur le néant.

C'était au milieu de ce chaos que Vauquelin devait s'orienter. Il le fit en maître des choses de la mer, passant avec précaution à travers les épaves des navires sombrés en rade, évitant les bordées d'artillerie tirées au hasard dans la buée épaisse, par amis et ennemis, et perçant la flotte anglaise sans qu'elle ne s'en doutât. Dès que le rideau de brume se fut déchiré brusquement, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les parages du Cap Breton, Boscawen vit avec stupeur l'Aréthuse filant grand large à l'horizon et portant fièrement à sa corne d'artimon, le drapeau fleur de lys.

Les mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation française mentionnent ainsi ce qui arriva alors:

"L'amiral anglais, surpris de la hardiesse et de l'exécution de ce dessein, dépêcha les meilleurs voiliers de sa flotte à la poursuite de cette frégate; mais par la fautive route qu'elle fit la nuit suivante, Vauquelin les mit en défaut, et arriva à Bayonne."

Bien lui en prit, car sa bonne réputation de marin n'aurait pu les soutenir au sort de ses compagnons d'escadre. Quelques jours après le départ de l'Aréthuse, les assiégés, la rage dans le cœur, mais se défendant toujours, virent détruire ce qui restait de la flotte française, en rade de Louisbourg. Le Prudent et le Bienfaisant furent amarinés pendant la nuit par six cents anglais. Le Prudent brûla jusqu'à la ligne de flottaison pendant que le Bienfaisant, traîné à la remorque par l'ennemi, voyait "tomber ses mâts, pendant le trajet tant il était maltraité par le canon."

Le 26 juillet 1758, onze jours après le départ de l'Aréthuse, le rideau tombait sur le premier acte du drame sanglant de la Cession de la Nouvelle-France. Louisbourg capitulait, mais au milieu de toutes ces humiliations, Vauquelin avait réussi à sauver sa frégate et l'honneur de son pavillon.

Causant un jour avec des officiers de la marine française, après la reddition de la ville, l'amiral Boscawen disait:

"Messieurs, je ne sais pas quel est l'habile commandant de l'Aréthuse qui m'a échappé. Je gagerais que c'est un routier marchand, car il fait bien son métier. Si l'un de mes capitaines de frégate en eût fait autant, mon premier soin en arrivant en Angleterre, serait de solliciter pour lui un brevet de capitaine de vaisseau.

Une aussi brillante conduite aurait

mérité la récompense d'un haut grade dans la marine royale, mais Vauquelin — disons le mot qui a pesé toute sa carrière — Vauquelin était routier: autre faute grave, il sortait de la marine marchande. Or, à cette époque un simple cadet se croyait et par sa naissance et par les traditions du noble corps de la marine au-dessus de ce qu'on était convenu d'appeler un "routier marchand". Quelque digne que fut un de ces officiers de la fortune à l'obtention d'un brevet d'officier du Roi, "le dernier garde de marine eut rougi de le compter au nombre de ses camarades". Ces dures et tristes paroles ne sont pas de moi, elles sont consignées dans les Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de marine française.

De nos jours Dieu merci, les temps sont changés. Sous Louis XV et Louis XVI, les officiers, disait l'amiral Jurien de la Gravière étaient des gentilshommes. Ils sont aujourd'hui des gens bien élevés. Ce n'est pas à peu près, ajoutait-il finement, c'est tout à fait la même chose.

Au lieu d'être breveté ainsi qu'il le méritait, Vauquelin ne fut donc que commissionné de nouveau. Le ministre plaça sous ses ordres deux frégates, avec mission d'aller vivement à Québec prévenir le gouverneur d'arriver et de se préparer à la résistance.

Arrivé à destination Vauquelin reçut du marquis de Montcalm ce qui lui restait de la flottille française devant Québec, c'est-à-dire à part des deux frégates qu'il amenait de France, le contrôle des bateaux et des brûlots.

Avec ses camarades de combat Vauquelin assiste à toutes les péripéties du deuxième acte du grand drame dont les premières scènes se sont passées à Louisbourg. Avec eux, il a la douleur de voir vingt vaisseaux de ligne, vingt frégates, une multitude de transports, presque toute la flotte anglaise venir jeter l'ancre entre Montmorency et Québec. La nuit, du pont de son navire, il voit les feux des villages embrasés de l'Ange Gardien, de St-Joachim, du Château Richer, de St-Nicolas, de Ste-Croix, de l'île d'Orléans. C'est Wolfe qui se venge, d'une manière peu enviable pour sa réputation militaire, du patriotisme de nos habitants en brûlant, sur un parcours de 23 lieues, 1,490 maisons. Vauquelin prend part au siège de Québec, assiste à une partie de son bombardement, à la douleur de voir la vieille métropole incendiée par les feux ennemis, et voit tomber cette cathédrale, alma mater de l'Amérique du Nord, qui portait si fièrement accroché à sa voûte le drapeau de l'amiral de Phipps, enlevé à la nage, par Lemoine de Sainte-Hélène, en un jour de siège et de combat.

Pendant la bataille des Plaines d'Abraham c'est Vauquelin qui, à la tête d'une partie de ses marins, manœuvre les grosses pièces de siège et charge les batteries anglaises de la Pointe de Lévy.

Quand on sonna l'heure déchirante de la capitulation, l'histoire de la marine française dit que Vauquelin "ne voulant pas que ses frégates y fussent comprises, prit le parti d'assembler son monde et de sortir de Québec pour aller les rejoindre. Il fut assez heureux pour s'y rendre en passant dans un endroit qui n'était pas gardé par les ennemis."

Ce fut alors qu'il se choisit un lieu sûr d'hiverner, restant à bord de l'Atalante, vivant avec ses hommes comme il pouvait, maintenant quand même ses communications avec le chevalier de Lévis, et surveillant par de fréquentes patrouilles sur le fleuve ce qui se passait à Québec. C'est ainsi que le journal du capitaine John Knox mentionne constamment les alarmes qu'il donne à la garnison anglaise, entr'autres celle du 23 octobre 1759, celle du 24 octobre, celle du 23 novembre et celle du 24 novembre. Le 28 novembre, par une nuit sombre, il va mettre le feu à un navire échoué, il en tourne les canons du côté des Anglais qui, tout étonnés reçoivent ces boulets mystérieux, sans se douter que c'est une manière de Vauquelin de leur rappeler l'incendie du Bienfaisant de Louisbourg. Dans la nuit du 4 ou 5 mai 1760 — par un froid de loup — il fait passer un sloop sous les batteries anglaises qui ne le découvrent que lorsqu'il est hors de portée. Pendant cette nuit, il travaille à transporter des canons du camp du chevalier de Lévis à la tranchée ouverte devant Québec. Le 9 mai, le sloop de Vauquelin revient de son voyage à la découverte de la flotte attendue. Il repasse bravement, et en

plein jour, sous les batteries anglaises et vient se rapporter à son commandant.

Le 11 mai, pendant la nuit, ajoute le journal de Knox, tout Québec est réveillé et mis sur pied. "La garnison court aux armes et y reste jusqu'au matin." C'est encore Vauquelin qui pousse une reconnaissance et qui vient d'éviter un coup de canon du Léostoff, frégate anglaise, en rade.

Après la victoire française de Ste-Foye, Vauquelin vint avec la Pomone et l'Atalante prendre position à l'Anse du Foulon. A tout instant l'une de ces frégates opère des reconnaissances de nuit.

Pas un des nôtres n'ignore les heures d'angoisses qui s'écoulèrent entre le 28 avril et le 7 juin 1760. Lévis canonait sans cesse Murray, qui le lui rendait bien. Les Français poussaient le siège avec vigueur, et chaque jour les deux armées s'attendaient à voir une flotte de secours tourner la Pointe de Lévy et donner le Canada à l'Angleterre, où le sauver encore une fois à la France.

Le 7 juin, les sentinelles signalent un navire? Quelle couleur va-t-il arborer? Les assiégés sont sur les remparts: les assiégeants couvrent toutes les collines d'où ils peuvent voir le signe de l'abandon ou de la délivrance.

Un rouleau monte lentement à la drisse de la corne d'artimon du navire. Un vigoureux coup donné par le maître timonnier, fait déferler le pavillon. Un hurrah éclatant est poussé par les soldats de Murray: c'est leur drapeau, c'est l'emblème du home et du lion britannique. Lévis n'est pas découragé. Fier, impassible, il attend encore et répond à ce défi par ses canons. Mais d'autres frégates anglaises arrivent à la file; il faut se rendre à la réalité: la France nous a oubliés. Lévis fait lever le siège et dépêche à Vauquelin l'ordre de remonter le fleuve. "Il faisait mauvais, dit le journal du siège, et le fleuve ayant été extraordinairement agité toute la nuit," l'estafette ne put rejoindre le capitaine de l'Atalante.

Deux navires ennemis, ainsi que je l'ai dit plus haut, venaient d'arriver.

"Au point du jour un vaisseau de ligne et deux frégates anglaises appareillèrent et se trouvèrent dans un clin d'œil sur nos frégates. Elles prirent chasse. La Pomone s'échoua à Sillery, Vauquelin signala alors aux petits bâtiments de s'échouer à l'entrée de la rivière du Cap Rouge, et lui-même appuyé par la brise va en faire autant à la Pointe-aux-Trembles."

La, pendant deux heures par le plus beau temps du monde, lorsque les feuilles s'ouvraient au printemps et que le soleil verdoyait la campagne, Vauquelin supporte le feu de deux frégates anglaises leur rendant coups pour coups. Mais ses munitions s'épuisent. L'Atalante est désarmée; les boulets trouent ses œuvres-vives, les débris de mâts jonchent le pont et il ne lui reste plus que son mât d'artimon. Vauquelin y grimpe, cloue son pavillon au tronçon de mât qui reste, fait mettre dans les chaloupes les hommes qui sont encore en état de se battre, leur ordonne d'aller rejoindre le général de Lévis, puis, lui, morne, le cœur gros, le visage noir de poudre, il vient se coucher au milieu de ses blessés, au pied du drapeau. Il pleure. Tous ses officiers sont tués, son équipage est décimé; il ne lui reste plus une seule gargarise dans la sainte barbe, et l'Anglais tire toujours sur l'Atalante.

Ne dirait-on pas que cet épisode sublime de notre histoire, trois quart de siècles plus tard, inspirait à Alfred de Vigny ces strophes vibrantes et mâles de la Sérieuse.

Ecoutez-les et dites-moi si je me suis trompé:

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,

Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,

S'enfonçaient dans les bois, comme au cœur des grands ormes,

Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle

L'entourait; mais le corps brûlé, noir écharpé,

Elle tournait, roulait et se tordait sous elle

Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.

Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;

Et lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume,

On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés, comme dans un orage;

Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait;

On tirait en aveugle à travers le nuage.

Toute la mer brûlait.

Mais quand le jour se fit, chacun connut son œuvre;

Tous les vaisseaux flottaient démantés, et si las

Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;

Mais ma frégate hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;

Mutilée, impuissante, elle allait au hasard,

Sans gouvernail, sans mâts; on n'eût pu reconnaître

La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine

S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;

Et là ne restait plus, avec moi capitaine

Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer, à bord d'une chaloupe,

Hors de notre eau tournoyante et de son tourbillon;

Et je reviens tout seul me coucher sur la poupe

Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides

Faisant pour s'approcher un inutile effort,

Sur leurs vaisseaux flottant comme des tonneaux vides,

Vaincus par notre mort.

La Sérieuse alors semblait à l'agonie,

L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement.

Elle, comme voyant sa carrière finie Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige.

Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant;

"— Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je.

Adieu donc mon enfant".

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue.

Mon pavillon noyé se montrait en dessous:

Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue

Et la mer vint sur nous.

La mer, cette tombe glorieuse et silencieuse du marin, ne vint pas sur Vauquelin. Le drapeau fleurdelisé continuait toujours à flotter à l'artimon brisé de l'Atalante, et le Léostoff et la Diane tiraient toujours. Enfin, les Anglais se décident à aborder ce mystérieux vaisseau qui brûle par l'avant. Pas un mouvement ne se fait à bord du navire français; on n'entend que le crépitement de la flamme qui fait lentement son œuvre. Les Anglais grimpent à l'abordage. Ils aperçoivent Vauquelin en grande tenue et sans épée; il l'avait jetée dans le Saint-Laurent pour éviter de la rendre. Le commandant de l'Atalante était assis au milieu de ses blessés, au pied du pavillon.

— Pourquoi n'amenez-vous pas votre drapeau, lui demande l'officier anglais?

— Si j'avais eu plus de poudre je causerais encore avec vous, monsieur, lui répondit fièrement Vauquelin. Quant à mon drapeau si vous voulez le prendre, vous n'avez qu'à monter le déclouer. Mon devoir de français est non pas de l'amener, mais de faire amener ceux des ennemis de mon pays.

L'officier qui venait d'amariner l'Atalante fit alors embarquer Vauquelin dans sa baleinière, envoya mettre à terre les blessés, et monta lui-même déclouer le drapeau de France.

La frégate française n'avait que 16 canons, le vaisseau anglais en portait 40, et le combat qu'il eut à soutenir avec l'Atalante fut si rude qu'il sombra le lendemain. Outre le Léostoff, capitaine Deane, Vauquelin ce jour là avait eu mailles à découdre avec le Vanguard, commodore Swanton et la Diane, capitaine Schomberg. Le commodore Swanton reçut Vauquelin à Québec, en héros.

— Je suis tellement émerveillé de votre défense lui disait ce brave officier supérieur, que je vous prie de me demander sans contrainte, ce qui peut vous être le plus agréable.

Vauquelin lui répondit:

— Ce que je priserais par-dessus tout, commodore c'est ma liberté et la permission de rentrer en France.

Et les documents anglais de l'épo-

que ajoutent:

"L'amiral considérait si grandement cet officier qu'il donna l'ordre d'armer le suite un navire pour le mener en Europe, avec ordre au capitaine d'obéir à Vauquelin et de le débarquer dans le port français qui lui paraissait. Il lui laissait de plus le choix à faire parmi les Français qu'il désirait voir rapatrier avec lui, sur ce vaisseau.

Quelle différence entre cette conduite d'un ennemi loyal et la réception que lui fit en France, son chef le ministre de la marine!

La duchesse de Mortemart ayant suivi Vauquelin depuis sa naissance et connaissant sa valeur, avait recommandé tout particulièrement son protégé à M. de Berryer, secrétaire de la Marine.

Celui-ci répondit comme un sot et un maroufle qui sent l'escalier de service.

"Madame, lui écrivait-il, je sais que monsieur Vauquelin a servi le Roy avec un zèle et un courage extraordinaire. C'est un héros, mais ce n'est pas un noble, et j'ai une foule de fils de famille qui attendent après des promotions. Il appartenait autrefois à la marine marchande: je lui conseille d'y retourner.

C'était ce même Berryer qui recevait un jour de Bougainville cette bourrade:

Bougainville le suppliait de faire un dernier et suprême effort pour sauver le Canada.

— Eh, monsieur, lui dit le ministre impatienté, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries.

— On ne dira pas du moins que vous me parlez comme un cheval, lui dit carrément de Bougainville.

Malgré les avis du ministre, Vauquelin obtenait en 1763 un brevet de lieutenant de vaisseau. Le mémoire auquel j'emprunte ces dates, ajoute:

"Une grande partie de la marine royale ne le vit pas sans peine, élevé à ce grade, qui le mettait en rang de parvenir dans les premiers postes.

"M. de Praslin, ministre de la marine, ayant besoin d'un officier capable de s'acquitter d'une commission importante dans les grandes Indes, donna par commission, le commandement d'un vaisseau de soixante canons à Vauquelin. Ce choix excita encore la jalousie de la marine royale, qui opposa plusieurs obstacles à son départ. Vauquelin en triompha, et sortit de Rochefort pour se rendre aux grandes Indes. Pendant la traversée, cet officier de fortune, essaya les plus grands désagréments de la part des officiers de vaisseaux qu'il commandait. Enfin, il arriva heureusement à Pondichéry, rempli avec distinction sa mission et revint en France l'année suivante.

"M. le duc de Praslin n'était plus alors ministre de la marine, et celui qui lui avait succédé, faute de connaître Vauquelin, ne put se garder des rapports de la calomnie. Dès que ce brave marin eut mis pied à terre, on lui enjoignit de rester aux arrêts dans son appartement. Surpris de cette punition, à proportion de l'applaudissement qu'il comptait recevoir pour s'être acquitté de sa commission avec succès, il eut recours dans sa triste position à la duchesse de Mortemart, digne héritière des vertus comme des terres des gouverneurs de Dieppe. Les sollicitations de la duchesse dessillèrent les yeux du ministre. Après trois à quatre mois de détention, Vauquelin reçut l'ordre qu'on lui rendait sa liberté.

"Le premier usage qu'il crut devoir faire, fut d'aller à Versailles rendre compte de sa traversée des Indes. Mais avant de partir, la reconnaissance lui fit un devoir de saluer et de remercier plusieurs officiers de marine qui n'avaient point rougi de le visiter dans sa disgrâce. Il sortit à cet effet, sur le soir, et fut trouvé mort le lendemain matin, percé de coups, sans qu'on en ait connu les auteurs."

Ainsi périt à 37 ans un homme qui aurait pu faire l'honneur de n'importe quelle marine. Il eut à lutter contre les préjugés de caste, et opposa toujours avec dédain, sa force de caractère, ses états de service, son patriotisme sans borne, aux calomnies et aux humiliations qui le suivirent pendant sa trop courte carrière.

Au physique Vauquelin était fort bel homme, son œil reflétait la douceur et la fermeté. Il avait une figure et une tenue fort agréable, et joignait un courage indomptable à une grande modestie. Ses connaissances nautiques étaient craintes, admirées par

ses ennemis, reconnues et admises par toute la marine française.

Voilà en quelques lignes le portrait de cet homme qui fait dire à notre grand historien Garneau:

"Mon vieil ami courbé par l'âge, assis sur la galerie de sa longue maison blanche perchée au sommet de la butte qui domine la vieille église de St-Augustin, nous montrait de sa main tremblante le théâtre du combat naval de l'Atalante avec plusieurs vaisseaux anglais; combat dont il aurait été témoin dans son enfance."

Ce nom obscur de Vauquelin, ne serait-il pas le point de départ de la volonté, et des grandes pensées que Garneau a consacré toute sa vie à l'histoire de son pays?

Le Moniteur de la flotte de 1857, cité par M. Alfred Garneau, raconte un trait touchant du fils de ce marin.

"Il laisse en mourant un fils, Pierre Vauquelin, qui se livra de bonne heure à l'étude de l'histoire et de la géographie de l'Afrique, et qui fut couronné en 1771 par l'académie de Lyon.

"Ce jeune savant vivement recommandé par un brave marin qui avait connu sa famille, le marquis de Vaudreuil, fut admis en 1774, par Turgot, dans les bureaux du ministère de la marine, où il s'occupa de la rédaction d'un mémoire pour réhabiliter la vie et les travaux de son père. Une circonstance toute fortuite vint assurer le succès de ses démarches.

"En 1775, la reine Marie-Antoinette assista à la première communion de jeunes filles de la commune de Meudon, et, après la cérémonie l'une d'entre elles, désignée par ses compagnes, lui présenta un magnifique bouquet de roses blanches et lui récita un compliment rédigé d'avance pour la remercier de l'honneur qu'elle daignait faire au pays. La jeune fille chargée, de cette démarche était Mlle Elizabeth Vauquelin, alors âgée de seize ans et qui habitait l'école chez une de ses tantes à Meudon. Elle plut beaucoup à la reine, qui, après l'avoir embrassée, lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour elle.

"La jeune fille sans se déconcerter, et les larmes aux yeux, lui répondit:

— J'ose demander à votre majesté qu'elle fasse rendre justice à la mémoire de mon grand-père.

"Le noble cœur de la reine fut touché de cette réponse.

"Elle embrasse Mlle Vauquelin et lui promet de s'occuper de sa demande. Elle tint parole. Le jour même, elle parle au roi de ce qui venait de se passer. Le roi Louis XVI, toujours juste et bon, ordonna à M. de Sartines, alors ministre de la marine, de faire une enquête sur Jean Vauquelin et de lui en faire connaître le résultat.

"Cette enquête eut lieu immédiatement. Parmi les témoins entendus se trouvaient le célèbre de La Pérouse, le marquis de Vaudreuil et les membres de la famille du marquis de Montcalm, le héros du Canada. Elle fut complètement favorable à la mémoire de ses services qu'il avait rendus à la marine et à la France, et l'injustice des accusations dont, vers la fin de sa vie, il avait été l'objet.

"Le roi Louis XVI se fit présenter son fils et lui annonçant ce résultat, lui dit qu'il se souviendrait des services de son père. Vauquelin lui remit un exemplaire de son "mémoire sur la géographie de l'Afrique". Quelques mois, après, le roi lui confia une mission très difficile au Maroc, et il s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante. En 1777, la France ayant résolu d'ouvrir des relations suivies avec l'extrême Orient, le roi le nomma son consul en Chine. M. Vauquelin obtint un exequatur de l'empereur Kian-Loung, qui régnait alors. Ce fait depuis ne s'est jamais reproduit. M. Vauquelin a rendu de très grands services et a laissé de très beaux souvenirs en Chine", dans ce mystérieux et riche pays où notre mère-patrie promène en ce moment, haut et fier, le drapeau tricolore.

Voilà, en peu de mots, ce que j'ai pu recueillir sur la vie de ce grand oublié de notre histoire. Pour vous bien faire comprendre cette existence qui fut presque toute entière consacrée au service de notre pays, j'ai dû recourir aux mémoires, aux archives, aux lettres du siècle dernier. En réunissant ces restes épars j'ose espérer avoir réussi à faire revivre cet énergique figure Vauquelin, qui, devant son génie de marin, voyait s'incliner sans réplique Anglais comme Français.

Hélas? Vauquelin n'est pas le seul

de nos héros qui soit ignoré aujourd'hui, et peut-être viendrai-je un jour vous raconter les épisodes de la vie maritime de nos compatriotes, de Le-Moyne d'Iberville, du capitaine de vaisseau Claude-Charles Denys de Bonaventure, des deux amiraux, de Vaudreuil, des amiraux Bedout et Martin, tous nés au Canada, la majorité à Québec.

Peut-être à la suite de ces études, vous parlerai-je d'autres marins canadiens-français qui, dans leur humble sphère, ont servi et honoré la France à l'égal de ces grands noms que portent nos gouverneurs, les amiraux de la Gallissonnière et de la Jonquière. Je ne me le cache pas, j'aime ces récits simples, remplis de patriotisme, de poudre, racontant les tours de force maritimes que firent ces illustres marins, et je sens qu'ils ne peuvent manquer de plaire aux descendants de ceux qui y contribuèrent et en prirent leur large part.

Le Nil garde encore l'écho des joyeux chants de rame de nos voyageurs, et de nos jours, ne comptons-nous pas parmi les nôtres des pilotes, des pilotes, des capitaines au long cours qui sont considérés comme comptant parmi les premiers marins du monde? Les amiraux Commerell, McClintock, Galibert, Thomasset, Haligon, de Freycinet, le vice-amiral Pevron, ministre de la marine de France, se sont plus à la répéter maintes fois à ceux qui recevaient en rade de Québec l'hospitalité de leur bord.

Personne de nous ne s'étonnait de l'unanimité de ces officiers généraux à ce propos, car tous nous nous rappelions que les ancêtres de nos matelots, de nos pilotes et de nos capitaines au long cours servaient autrefois sous des commandants dont le type se personnifie tout entier dans le mâle caractère de Vauquelin, le héros de Louisbourg et de la Pointe-aux-Trembles.

La mer est ingrate me direz-vous. La fin prématurée du capitaine de l'Atalante en est une preuve. A quoi bon encourager pareille carrière?

Eh! bien, je connais les marins et je les sais par cœur. Si Vauquelin eut vécu, il aurait répondu ce que disait en pareil cas un vice-amiral de France:

Je suis loin de me plaindre de la Providence. Si j'avais à recommencer une nouvelle existence, je ne choiserais pas une autre profession que celle de la mer. J'ai toujours aimé la marine pour elle-même, et je ne puis revoir la mer sans la saluer avec une sorte de respect. C'est à la mer que j'ai dû mes premières émotions, c'est elle qui m'a fait un homme, qui m'a nourri, qui console encore mes vieux jours par les souvenirs qu'elle m'a laissés et qu'elle m'a permis de laisser à ma patrie.

Faucher de Saint-Maurice, de la Société Royale.

Département de Deuil !!



Nous pouvons faire à nos ateliers l'impression des lettres funéraires à quelques minutes d'avis.

Nous faisons aussi une grande spécialité de cartes mortuaires en tous genres, avec ou sans portraits. Échantillons, listes de prix et petit livret de prières choisies envoyés gratuitement sur demande.

Vous trouverez de plus à notre magasin un beau choix de Cartes de Sympathie, Offrandes de Messes et Bouquets Spirituels @ 15, 25, 35, 50 et 75 cts la pièce.

L'Echo de Saint-Justin, SAINT-JUSTIN, P. Q.

EXTRAIT

Voici un article sur le mois de novembre publié, en 1884, dans les Nouvelles Soirées canadiennes. Après une courte description de la nature en novembre, M. de Lusignan, s'inspirant des fêtes de l'Eglise, se réjouit de la gloire et du bonheur des saints, s'émeut de compassion à la pensée des âmes amies qui souffrent dans les flammes expiatriques et s'évertue à détruire les terreurs puérides que parfois les vivants se forment au sujet de ces âmes saintes.

NOVEMBRE

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur.

Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes; octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai; mais le soleil à des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède; "Tété des sauvages", comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres; ce sont les adieux de la belle saison.

Mais novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, a changé ou disparu.

Le ciel est blafard, l'onde trouble; le bois se déserte, les nues sont grises; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme soucieux et prudent se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures; l'ouate molle bouche les interstices; le père de famille jette un œil inquiet sur le bûcher.

Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le campfire, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attache à vos semelles. Vienne donc l'hiver plutôt, et au plus tôt!

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. De profundis!

Aujourd'hui, c'est le premier novembre, et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée.

C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos sœurs parties avec leur pureté, nos frères sanctifiés par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont faits ce que nous sommes.

C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer aux phalanges célestes.

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre. Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles: *Saltem vos amici mei*. Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur; s'ils allaient voir des revenants! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures.

Les grands, les hommes faits eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure, où ils pénétrèrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leur côté. C'est ce soir que personne ne roublera le silence des greniers et des caves.

Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur de sa lanterne, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent.

Le fossoyeur, pourtant d'habitude si familier avec les morts, ne pénétrera pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir, tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant, qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies? Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaître sous vos yeux le fantôme de votre mère? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal?...

Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans les frayeurs nocturnes des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les consorts de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puérides? qu'est-ce que peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes?...

Alphonse de Lusignan.

L'Ami Picoté

C'était un brave homme d'employé. Après avoir passé une jeunesse orangeuse dans les chantiers, Picoté avait fini par échouer, célibataire, comme factotum du collège. Il devait son nom à sa figure marbrée par une attaque de variole noire et s'y était tellement familiarisé que lorsqu'un monsieur l'appela par son nom véritable, Picoté lui demandait invariablement de qui il voulait parler.

Bien râblé, d'une force peu commune, jovial, toujours de belle humeur, il était avec cela le lièvre le plus peureux de la terre. Un grand escogriffe malingre d'écolier qui s'étraitait sur la vingtaine, lui faisait-il des yeux menaçants qu'aussitôt Picoté se défilait prudemment en bon Marsillais avec des menaces redoublées et finissait par s'enfuir en hurlant que personne ne lui faisait peur. La nuit lui donnait des cauchemars et un bon professeur n'avait jamais tant de plaisir que d'aller à sa rencontre sur le chemin de la gare, rien que pour voir, à un demi-arpent à l'avance, Picoté sauter la clôture et faire avec de longues enjambées des détours dans les champs.

On ne comptait plus ses faits d'armes. Il avait un estomac de fer qui résistait à tout. Fort ami du jus de la vigne, un soir qu'il était entré la langue sèche et brûlante, il aperçut une cruche bien pansue. Sans s'assurer du contenu, il en avala quelques gorgées. C'était de la formaline. Le docteur ne s'expliqua jamais pourquoi Picoté avait violé les règles de la médecine en restant au séjour des vivants.

Mais Picoté détestait particulièrement les chantages d'églises et leur avait voué une haine à mort. Lorsqu'il était revenu de chantier pour rentrer à l'emploi du collège, il avait tenu à assister à tous les offices et après avoir assisté à deux messes basses, il était allé à l'office paroissial.

La messe s'était passée tranquillement et après avoir ronflé au sermon, Picoté se préparait à s'en aller, lorsqu'il entendit le lutrin chanter: *Agnus Dei qui tollis Picoté maudit... miserere nobis...*

Picoté sursauta en grognant un juron du terroir. Il attendit. De nouveau la voix traînard du vieux chantre allongea le deuxième verset... qui tollis picoté maudit. Cette fois c'était bien vrai. On l'insultait en pleine église... probablement quelqu'un qui lui en voulait. Le pauvre Picoté était devenu blême de colère. Il n'en revenait plus. Arriver de chantier pour se faire salement eng... En sortant il partit à la recherche de son compétiteur à la place de factotum pour lui administrer une râclée, mais chemin faisant, il fit des réflexions et revint sur ses pas.

Il arrivait au collège lorsqu'il rencontra un bon vieux prêtre qui prenait le frais en se promenant dans la cour.

— Eh! comment ça va mon vieux

Picoté?

— Ça va mal, Et ça va si mal que je m'en vas me damner.

— Allons, allons, Picoté, tu ne voudrais pas aller te faire rôtir durant l'éternité?

— Fichez-moi la paix avec votre enfer. D'abord je ne suis pas près de mourir. Et puis, je ne suis pas pour me faire insulter en pleine église.

— Ah! mais tiens, tiens, qu'est-ce qui est arrivé?

— Oui, eh! bien, figurez-vous que je viens d'aller à la grand'messe. J'ai eu rien à dire jusqu'à la fin. Mais v'la que le bonhomme X... se met à brailler "Agnus Dei qui tollis picoté maudit... Comprenez-vous? Picoté maudit, et par trois fois encore, et en pleine église. Qu'est-ce que j'ai fait au curé pour qu'il me chante pouille comme ça devant tout le monde?"

Le curé partit d'un immense éclat de rire qui fit sauter sa bedaine avec une joyeuse gaieté.

Picoté rugissait.

— Ah! vous y étiez, vous aussi, et vous avez trouvé ça drôle? Le bon professeur eut beau expliquer à Picoté que le chantre avait chanté qui tollis peccata mundi, et qu'il s'était trompé à la ressemblance. Picoté ne voulut jamais en démordre et jamais plus n'alla à la grand'messe.

Le bon Picoté avait contracté aux temps du chantier quelques habitudes de langage intempérant. Naturellement bouillant, il était actif, nerveux et rien ne l'ennuyait autant que la lenteur. Pour comble d'infortune on lui avait donné à conduire un bœuf bien paresseux et d'une démarche extrêmement lente. Chaque fois que Picoté, avec une gaulie qui clingait l'air, passait près du couvent attendant au collège, on voyait les religieuses rentrer précipitamment et l'on entendait Picoté lancer d'une voix étranglée, les yeux hors des orbites, les jurons les plus pittoresques et les plus corsés.

Il arriva fatalement que le supérieur en fut informé. Il manda Picoté et lui intima que si jamais on l'oyait crier de pareilles horreurs, il serait remercié.

Picoté se le tint pour dit, mais l'habitude était trop forte. Chaque fois que le bœuf satanique le mettait dans tous ces états. Picoté descendait de voiture, empoignait une oreille de l'animal à deux mains et lui répétait tout bas tous les jurons de son répertoire. Le bon animal secouait la tête en signe de protestation et Picoté ressénéré, remontait sur sa voiture et continuait son chemin.

MARCELLUS.

— Le Devoir.

AVIS IMPORTANT

Je tiens vous avertir que dorénavant: Les Célèbres Remèdes Destremes qui seront fabriqués par moi-même, tels que:

- ONGUENT DESTREMES
- LINIMENT DESTREMES
- HUILE DESTREMES

Possédant maintenant des marques nouvelles et enregistrées PORTERONT les noms suivants:

- Pommade Destremes
- Liniment Rose
- Huile pour les Plaies, Etc.

REMARQUE: Ces remèdes sont toujours les mêmes produits connus et en vente depuis grand nombre d'années, quoique à l'avenir ils porteront des étiquettes nouvelles.

VOUS qui souffrez de Rhumatismes, Clou, Enflure, Panaris, Tour d'Ongle, Tumeur Blanche, Furoncle, Empoisonnement du Sang, Eczéma, Rife, Darte, Carie des Os, Etc. HATEZ-VOUS de vous procurer ces remèdes DESTREMES, en si grande renommée. Les renseignements seront fournis gratuitement à quiconque en aura besoin par le fabricant:

Ph.-E. Destremes, (FILS D'OVIDE)

599a, Notre-Dame, Téléphone: 1686s-2-3

CAP-DE-LA-MADELEINE. (Près du Sanctuaire)

CONVERSION DES JUIFS

On signale plusieurs conversions de Juifs; notamment en Hollande, en Espagne, à New-York. Des pères de familles, leurs épouses, leurs enfants,

sont entrés dans le troupeau de l'unique véritable Eglise et en ont reconnu le véritable pasteur. Est-ce l'un des signes de l'approche de la fin des temps qui sera remarquable par la conversion d'un grand nombre de Juifs.



Six remèdes qui méritent votre confiance, parce qu'ils sont le fruit de 25 ans d'expérience.

LES PILULES TONIQUES DU DR COMTOIS, sont indiquées dans les maladies suivantes: Maux d'estomac, indigestions, maladies du foie, palpitations du cœur, constipation, faiblesse, nervosité, épuisement général, sensation de fatigue et surtout amaigrissement. Prix \$1.00 la boîte pour un mois de traitement.

LES PILULES RENALES DU DR COMTOIS. Pour: mal de dos, mal de reins et de la vessie, miction douloureuse et fréquente, incontinence d'urine, cystite, urine blanche et avec dépôt, gonflement des paupières au lever, enflure et engourdissement des pieds et des mains, essoufflement au moindre travail. Prix 50 cents la boîte, traitement de 15 jours.

LES TABLETTES MIGRAINES DU DR COMTOIS. Pour: indigestions, la fièvre, la migraine, la grippe, mal de tête, mal de dents et douleurs névralgiques. Prix 25 cents la boîte de 12 tablettes.

LES PILULES PURGATIVES DU DR COMTOIS. Pour constipation habituelle, mauvaise digestion, besoin de sommeil après les repas, langue chargée, gaz d'estomac et manque d'appétit. Prix 25 cents la boîte de 50 pilules.

PILULES MATERNELLES pour allaitement et troubles des femmes et des jeunes filles. \$1.00 la bouteille de 100 pilules.

L'ELIXIR ANTI-RHUMATIQUE DU DR COMTOIS. Toujours le meilleur remède pour les cas de rhumatisme rebelles à tout autre traitement. Prix \$2.50 la bouteille pour un traitement. Un échantillon suffisant pour prouver son efficacité vous sera envoyé sur réception de 15 cents.

Tous ces remèdes vous seront envoyés franco par la malle sur réception du prix.

Dr Jos. Comtois, St-Barthélemi, co. Berthier, P. Q.

En vente aussi chez W.-H. Gagné, St-Justin; Pharmacie Legris, Louiseville; Pharmacie Nationale, Berthierville et F.-X. Desjarlais, Maskinongé.

CANADA PAINT



Notre stock de Peintures est au complet

- Peinture pour bâtisses (toutes les couleurs) intérieur et extérieur.
- Peinture à plancher
- Peinture pour galerie
- Peinture pour voiture,
- Teinture-vernis pour meubles,
- Peinture pour couverture,
- Peinture pour grange, étable, etc.
- Email, Bronze, Aluminium, etc.
- Blanc de plomb, Huile à peinture,
- Térébenthine, Vernis, Shellac,
- Cere, Mastic, Pinceaux,
- Blanchissoirs, Etc.

Assortiment considérable

DE FOURNITURES POUR BATISSES Vitres, Clous, Papier à lambri et à couverture, Pentures, Etc. UNE VISITE EST SOLLICITEE.



Magasin W.-H. Gagné, St-Justin.



Nouveau gérant du Château Frontenac

M. J. JOHNSON, qui était depuis quelques années assistant-gérant du "Château Frontenac", à Québec, a été chargé de l'administration complète de cet hôtel depuis le 1er novembre. Il remplace M. B. A. Neale, nommé gérant du nouvel hôtel "Royal York", que le Pacifique Canadien fait actuellement construire à Toronto.

M. Johnson entra au "Château Frontenac" comme commis en 1920. Il est très estimé de tous ceux qui fréquentent le luxueux hôtel québécois et jouit surtout d'une grande popularité auprès de la population locale.

La mort à Sorel de M. A.-C. Trempe

M. A.-C. Trempe, président de la maison A.-C. Trempe & Fils Limitée, l'un de nos plus estimés citoyens, est décédé le 26 octobre, à l'âge de 72 ans et 9 mois. Le défunt était né à Berthier, le 22 janvier 1856. Après avoir fait ses études au collège Saint-Joseph de Berthier, il vint à Sorel à l'âge de seize ans et y débuta dans le commerce comme commis. Un peu plus tard, il entra au service de son cousin, M. L.-T. Trempe. En 1883, il ouvrit à son compte un magasin d'épicerie et de quincaillerie; en 1916, il ouvrit une épicerie en gros puis s'occupa du commerce de quincaillerie seulement sous la raison sociale de A.-C. Trempe & Fils Limitée, maison qui en 1927 se fusionna avec la maison Trempe & Frères Limitée pour devenir la maison A.-C. Trempe & Fils Limitée, qui fait actuellement le commerce de quincaillerie en gros et détail.

En 1895, il fut élu échevin de Sorel. Il fut président de la Chambre de Commerce de Sorel, membre du Board of Trade de Montréal, et de l'Association des Epicier en gros du Canada. On lui doit la fondation de l'association des zouaves dont il fut le président et de la congrégation des hommes de Sorel. Il était membre de l'adoration nocturne, il fut marguillier, gouverneur de l'hôpital de Sorel, et était le syndic des franciscains de Sorel.

De son mariage avec feu Marie Valois, qu'il épousa à Maskinongé, naquirent seize enfants, dont 9 lui survivent: Albert, de Montréal; Adrien, de Sorel; Adélar, de Montréal; Alfred et Emile, de Sorel; Lucien-Napoléon, chez les Pères Sainte-Croix; Cécile et Lucie, de Sorel. Il laisse aussi deux frères, Raymond, de Sorel et le Dr J.-T. Trempe, de Montréal; une sœur, Mme Alfred Généreux, de Montréal.

Les funérailles eurent lieu le 29 octobre et son inhumation se fit au cimetière de Sorel.

Les femmes font parmi les femmes leurs plus mauvaises connaissances. Ceux qui flattent les femmes ne les connaissent pas suffisamment.

Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes se passent, et de l'autre que son talent se perd. (Diderot.)

L'Elevage du Rat Musqué au Canada

La demande sans cesse croissante de fourrures et les empiètements de la civilisation sur les étendues où vivent les animaux sauvages ont amené une diminution constante des ressources en fourrures du continent nord-américain. En dépit du fait qu'une forte partie de la faune sauvage du continent s'est réfugiée dans le vaste hinterland situé au nord des régions habitées du Canada, la colonisation et la mise en valeur des ressources naturelles pénètrent chaque année plus avant dans ces étendues vierges et menacent nos animaux à fourrure. La production de pelleterie indique bien le changement des conditions. Le nombre de peaux continue de s'accroître mais le chiffre de celles d'espèces particulièrement recherchées obtenues par le piégeage est beaucoup moins élevé qu'autrefois. Si le total pour toutes les peaux est aussi élevé, c'est surtout à cause du fait que des animaux à fourrure que dédaignaient auparavant les trappeurs, sont aujourd'hui obtenus en grand nombre. Une hausse générale des prix des pelleteries a suivi la demande accrue de fourrures, mais malgré les prix élevés, la consommation continue de s'accroître.

L'importance prise par l'humble rat musqué parmi les animaux à fourrures constitue un fait des plus remarquables. Il n'y a pas très longtemps, cet animal était considéré comme plutôt nuisible et les trappeurs ne s'en occupaient que s'ils pouvaient en prendre un grand nombre à la fois sans trop de difficulté. Aujourd'hui ce petit habitant des marécages est un des principaux facteurs qui maintiennent à un niveau élevé la valeur de notre production annuelle de fourrures, et au point de vue de l'importance commerciale, il prend le premier rang parmi tous les animaux à fourrure pris au Canada. Cette vogue du rat musqué est due à deux qualités particulières de sa fourrure: elle est fort durable et se prête très bien à la teinture.

L'avance de la colonisation a causé la disparition de la forêt, ainsi que l'assèchement des marécages, et a d'autres façons amené la destruction de l'habitat naturel de plusieurs de nos animaux sauvages. Le mouvement colonisateur réduit peu à peu l'étendue des régions de piégeage du Dominion et pour remédier à cette situation, on s'est mis à pratiquer, avec un succès remarquable, l'élevage des animaux à fourrure. Au début du commerce des pelleteries, les trappeurs avaient l'habitude de garder vivants des renards ou autres animaux à fourrure pris pendant que la température était chaude, jusqu'à ce que la fourrure fût en bonne condition; c'est cette coutume qui a donné naissance à l'industrie moderne de l'élevage des animaux à fourrure. La production et la vente des fourrures a été une occupation accessible et une source de revenus additionnels pour plusieurs fermiers canadiens, et le développement de l'élevage d'animaux à fourrure, particulièrement celui du rat musqué, a grandement profité à la classe agricole. Sur plusieurs fermes il existe de petites étendues basses et marécageuses qui peuvent à peu de frais être converties en terrains d'élevage du rat musqué. Durant l'été, les animaux trouvent facilement leur subsistance et n'exigent que très peu de soins. En hiver, du trèfle, de la luzerne, des céréales, des herbes fourragères, des légumes, et des fruits de qualité inférieure, ainsi que d'autres produits agricoles, qui autrement devraient être mis au rebut, peuvent être utilisés avec profit pour l'alimentation des rongeurs. La préservation de ces marécages assure en outre des refuges aux oiseaux aquatiques.

Au cours des dernières années, les établissements d'élevage du rat musqué se sont multipliés avec rapidité, surtout dans l'Ouest canadien. Des marécages jusqu'alors considérés sans aucune utilité ont tout à coup acquis une valeur considérable. De grandes étendues sont affectées à l'élevage du rat musqué et le progrès de cette branche de l'industrie de la fourrure a été si rapide que, d'après le Bureau fédéral de la Statistique, il y avait en 1926 au Canada 107 établissements pour l'élevage dans l'Ouest canadien. En 1927 les demandes de terres marécageuses des provinces

des Prairies en vue de l'élevage du rat musqué étaient devenues très nombreuses. Comme les terres du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta sont administrées par le gouvernement fédéral, la question de mettre en disponibilité les marécages non requis pour d'autres fins a été mise à l'étude par le ministère de l'Intérieur. Se rendant compte de la relation intime qui existe entre l'élevage du rat musqué et la conservation de la faune sauvage qui est du ressort des autorités provinciales le ministère a conclu avec ces dernières une entente, en vertu de laquelle les terres demandées sont, après investigation, louées aux provinces concernées pour l'usage spécifié et les autorités provinciales, à leur tour, les louent aux demandeurs.

Dans tout le Canada, l'élevage du rat musqué est en vogue et rapporte des profits. Toutefois, c'est dans les provinces de l'Ouest que l'industrie se développe le plus rapidement. Dans la Colombie Britannique, elle a pris des proportions considérables dans les vallées du Columbia et de la Kootenay. Dans l'Alberta, elle s'étend vers le nord et est aujourd'hui implantée dans la région de la Paix; dans la Saskatchewan et le Manitoba, des étendues considérables sont affectées à l'élevage du rat musqué. (Service de renseignements sur les Ressources Naturelles).

LA CATALOGNE

Sous le nom de catalogne, on désigne cette branche de l'industrie domestique qui a pour but d'utiliser les vieux tissus de cotonnades comme on peut tirer parti des vieux lainages au moyen des échiffes tissées. La catalogne de lit et la catalogne de plancher tirent leurs différences de la couleur des tissus et de la chaîne. On fait les premières des tissus blancs ou brillamment colorés sur chaîne blanche, les dernières rassemblent les couleurs les moins assorties sur chaîne de couleur.

Depuis de longs mois, même depuis un an ou deux, on a mis en réserve les robes, tabliers, ou chemises de coton pour les tailler en guenilles (le mot, n'est pas aristocratique, mais c'est celui qui désigne la chose chez un peuple de gentilshommes.)

Munie des meilleurs ciseaux, la jeune fille taille par lisières d'un demi pouce, en arrondissant les coins, les tissus qui ont été appareillés et classés selon leurs couleurs. Une fillette coud à la suite les unes des autres ces étroites bandes et les pelotonne à mesure pour les conserver afin de les tisser un bon jour sur du coton à chaîne. Par l'effet des barres de diverses couleurs sur fond blanc, on obtient de beaux effets. On fait aussi des catalognes flechées par l'addition d'un groupe de bouts de couleur dans la chaîne. Pour cela, on a la précaution de faire faire à la navette de coton un tour exprès afin d'introduire à distance voulue la flèche de longueur fixe qui pose en dessin sur fond blanc.

On obtient de riches effets encore dans la catalogne à la planche. Le dessin se fait avec de la laine doublée de couleur. L'ouvrière ajuste en arrière des lames une planche taillée dans les couettes de fil; cette planche relevée à point soulève la chaîne par couette. Alors on passe un petit peloton de cette chaîne en lieu et place de la navette et en faisant ainsi quelques tours on obtient des carrés et des dessins variés; les ouvrières sont bien récompensées de leur travail, par l'apparence des dessins qui donnent tant de prix à leur labeur.

Sur chaîne de coton, il se fait des couvre-pieds tirés. Les anciennes excellaient dans ce genre, employant tour à tour la "filling" ou coton d'Amérique et la corde à mèche. Armée d'une aigle l'ouvrière attirait à elle pour un quart de pouce la tissure plus grosse et par ce procédé obtenait des dessins ressortants du plus bel effet: figures, lozanges, étoiles, cœurs, etc., etc.

Par ce simple procédé de tissure de deux grosseurs différentes on obtient des couvertures variées qui sont tout à fait distinguées. Il y a des serviettes faites d'après ce principes: la tissure ordinaire est rayée de coton ou corde à paquets rouge et blanc; c'est ce qui dernièrement a été sincèrement admiré dans une exposition locale.

(L'Eclairer, de Beauceville.)

W. L. GAGNE,
IMPORTATEUR EN GROS
Papeteries, Jouets, Sacs de papier, Ficelle, Poudre et Parfum.
4640 rue Fabre, Montréal
Téléphone: Amherst 0639.

LUCIEN GAUTHIER
MARCHAND-TAILLEUR
OUVRAGE FAIT SUR MESURE
Marchandises de première qualité et ouvrage garanti.
UNE VISITE EST SOLLICITEE.
PONT MASKINONGE, P. Q.

J.-Ernest Gagné,
SAINT-JUSTIN, P. Q.
AGENT DE LA MAISON
P.-T. Legaré, Limitée, Québec
La grande variété aussi bien que la qualité des marchandises vendues par cette maison sont connues de tout le monde.

Conditions pour convenir aux clients.

Joseph Brissette
VOITURIER
Grand choix de voitures d'été et d'hiver, harnais de toutes sortes, robes de carioles, etc.
REPARATIONS EN TOUS GENRES A TRES BAS PRIX
Je tiens aussi les huiles à machines et à harnais
UNE VISITE EST SOLLICITEE.
SAINT-JUSTIN

Louis-Jules Lacourse
PEINTRE-DECORATEUR
BAS PRIX — OUVRAGE GARANTI.
Spécialité: Imitation en tous genres.
PONT MASKINONGE, P. Q.

Napoléon S. de Carufel
CHARRETIER
Voitures à l'arrivée de tous les trains.
PONT MASKINONGE, P. Q.

ALPHONSE LESSARD,
FORGERON
Spécialité de soudure au gaz: Fer, Fonte, Acier, Granit, Etc.
Ouvrage Ancien—Prix modérés.
PONT MASKINONGE, P. Q.

Pipes en Cèdre
Nous avons un beau choix de ces pipes avec bouquins en caoutchouc ou en bakelite et que nous pouvons vous offrir aux prix suivants:
avec bouquins caoutchouc \$0.50
avec bouquins en bakelite .1.00
PRIX SPECIAUX A LA DOUZAINES.

Magasin W.-H. GAGNE,
SAINT-JUSTIN P. Q.

DIFFERENTES MANIERES D'AIDER NOTRE JOURNAL

- 1.—En s'y abonnant ou en payant son abonnement.
- 2.—En lui procurant de nouveaux abonnés.
- 3.—En le faisant lire.
- 4.—En lui apportant une collaboration littéraire.
- 5.—En sollicitant des annonces à son intention.
- 6.—En encourageant nos annonceurs, disant que vous avez vu leurs annonces dans notre journal.

Ecole Commerciale de Saint-Justin
Tenue par O. Duchesnay, Ex-Professeur au "Montreal Business College"

Cours commercial complet en français et en anglais. La comptabilité d'après le système Budget est pratique et des plus moderne. Ouvrage de bureau et toutes les matières qu'un homme d'affaires doit connaître.
O. DUCHESNAY, Propriétaire.

Romans Canadiens

En vente à L'ECHO DE SAINT-JUSTIN ou expédiés franco par la poste sur réception de

25 cts chaque

- 1.—L'Iris Bleu.
- 2.—Le Massacre de Lachine.
- 3.—Ma Cousine Mandine.
- 4.—Les Fantômes Blancs.
- 5.—La Métisse.
- 6.—Gaston Chambrun.
- 7.—Le Lys de Sang.
- 8.—Le Spectre du Ravin.
- 9.—Le Médaille Fatal.
- 10.—L'Aveugle.
- 11.—Nypsis.
- 12.—Fierté de Race.
- 13.—Roxane.
- 14.—La Révélation d'une race.
- 15.—L'Expatriée.
- 16.—L'Associée Silencieuse.
- 17.—L'Ombre du Beffroi.
- 18.—La Besace d'amour.
- 19.—Le Grand Sépulcre Blanc.
- 20.—Les Cachots d'Haldimand.
- 21.—La Cité dans les Fers.
- 22.—La Taverne du Diable.
- 23.—Le Trésor de Bigot.
- 24.—Le Patriote (1837-38).
- 25.—Le Mort qu'on venge.
- 26.—Le Manchot de Frontenac.
- 27.—Fleur Lointaine.
- 28.—La Besace de Haine.
- 29.—Le Siège de Québec.
- 30.—Les Caprices du Cœur.

Nous avons toujours à notre librairie un beau choix de Romans, Contes, Chansonniers, Livres d'histoires, Livres de cuisine, Livres de classe, Livres de prières, Pièces de théâtre, Articles de fantaisie, Papeteries, Imageries, etc., etc.

EUSEBE DIONNE
ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN LICENCIÉ
INSTALLATIONS DE TOUT GENRE POUR LUMIERES ET MOTEURS.
Je vends aussi toutes sortes d'accessoires électriques à des prix défiant toute compétition.
UNE VISITE EST SOLLICITEE.
42 rue Notre-Dame, LOUISEVILLE.

J.-O. RINFRET
COMMERCANT DE FOIN
MASKINONGE, QUE.

JOSEPH MERCURE,
MARCHAND DE NOUVEAUTES
Assortiment considérable et varié dans tous les départements à des prix très modérés.
ST-BARTHELEMI, — P. Q.

C.-E. DAMPHOUSSE

Epicier-Boucher
GROS et DETAIL
Commerçant d'animaux de toutes sortes
Toujours en mains viandes de premier choix conservées dans un frigidaire.
LEGUMES DE TOUTES SORTES
Tél. 86 — 7 rue Ste-Elisabeth
LOUISEVILLE, P. Q.



L'Eglise facteur de prospérité dans Québec

Quelle est la province la plus prospère des provinces du Canada?

C'est Québec, c'est bien certain Québec, au moins si nous consultons l'état de ses finances et le chiffre de ses taxes.

Alors, gloire à notre savoir-faire financier!

Oui, sans doute, mais surtout, gloire au clergé!

Comment, gloire au clergé?

Oui, gloire au clergé et aux communautés religieuses.

Mais je n'y comprends rien. Le clergé et les communautés religieuses se sont enrichis au dépens du peuple, et vous voulez me faire croire qu'ils ont contribué au progrès de la province de Québec.

Si, c'est la vérité... Et c'est la vérité, je le prouve.

— Très bien, je vous suis.

— D'abord, vous admettez qu'il faut à un état un système scolaire.

— Oh! Certes.

— Il faut un système scolaire à degrés divers, car il y a les écoles primaires, les écoles secondaires, les écoles d'enseignement supérieur.

— Oui, eh bien?

— Eh bien! Combien, ont coûté à l'Etat les Universités par exemple?

Combien coûtent leur entretien et leurs fonctionnaires? Tandis que dans les autres provinces le gouvernement a dû déboursier plusieurs millions de dollars pour les universités — \$7,000,000 pour l'université d'Edmonton — les universités de Québec et de Montréal n'ont pratiquement rien coûté.

Depuis quelques années seulement le gouvernement y est allé de souscriptions substantielles, mais ces souscriptions n'ont pas encore atteint sept millions, elles sont bien au dessous.

Voilà donc une économie substantielle à enregistrer pour le gouvernement.

Pour le fonctionnement de ces universités combien le gouvernement débourse-t-il? Rien ou à peu près. Pourquoi le gouvernement ne débourse-t-il rien? parce qu'il y a des hommes, parfois des hommes éminents qui s'y dévouent gratuitement, ou pour un salaire ridicule. Le Recteur de l'Université Laval ne reçoit que \$150, par an. Allez voir si les recteurs des universités d'Etat se contentent de \$150, de salaire annuel. Et combien de professeurs prêtres qui ne reçoivent pas davantage!

— Il faut admettre que c'est là une bonne économie.

— Oui, une bonne économie dont le contribuable s'est senti considérablement. Je passe maintenant aux maisons d'enseignement secondaire. Combien en a-t-il coûté au gouvernement pour les collèges classiques?

— Le gouvernement verse tous les ans dix mille dollars aux collèges classiques.

— J'admets, mais qu'est-ce que c'est que dix mille dollars pour des institutions de ce genre? D'abord la construction de ces maisons n'a rien coûté à l'Etat, puis l'entretien ne coûte rien non plus à l'Etat.

Or, il y a dans notre province de Québec plus de 26 collèges de ce genre. La construction de chacun de ces collèges coûte en moyenne un million de dollars. Voilà qui fait 26 millions.

Puis l'entretien, les professeurs qui y travaillent pour un salaire inférieur à deux cents dollars par an, c'est encore une chose à considérer, et c'est ce qui permet de donner l'instruction classique à un prix relativement bas, comparé à la même instruction dans les provinces où le gouvernement contrôle tout.

Le contribuable est soulagé d'autant de taxes. Et c'est toujours grâce au clergé, qui travaille pour rien.

Nos écoles primaires, à partir de l'Ecole Normale jusqu'à la petite école du rang, se ressentent encore de cette influence du clergé et des communautés religieuses, car les salaires qu'on paie aux institutrices et aux instituteurs sont ridicules. Les Sœurs et les Frères travaillent à si bon marché. Là encore le contribuable est soulagé d'autant de taxes. J'ajouterai ici cependant que les salaires payés aux instituteurs et surtout aux institutrices sont trop bas et je voudrais que le peuple consente à mieux salarier ceux et celles qui les remplacent auprès des enfants.

Donc, à tous les degrés, en ce qui concerne l'éducation, le gouvernement et, par conséquent, le peuple se

trouve fort soulagé de taxes à cause du clergé et des communautés religieuses.

Je passe maintenant aux œuvres d'assistance publique.

— Le gouvernement dépense beaucoup d'argent pour l'Assistance Publique.

— J'admets que depuis quelques années seulement, le gouvernement verse un montant assez rond aux œuvres d'assistance publique; mais, qu'est-ce que ce montant en face des dépenses faites par les communautés religieuses qui ont charge de ces œuvres? Or, les hôpitaux, les orphelinats, les crèches, les dispensaires, etc., etc., dans les autres provinces sont entretenus entièrement par l'Etat. Les gardes-malades se font payer un salaire élevé, très élevé même.

Dans Québec, ce sont les religieuses qui font l'office de gardes-malades, et les religieuses n'ont pas de salaire. Et combien y en a-t-il de ces religieuses qui travaillent ainsi pour rien! Combien en coûterait-il à l'Etat s'il était obligé de prendre en main tout d'un coup toutes ces œuvres à sa charge?

Supposez que le gouvernement fasse fonctionner lui-même à prix d'argent toutes nos œuvres d'assistance publique, de combien ne serait-il pas obligé d'augmenter les taxes?

Dans certains pays, l'Etat a fait autrement; tout simplement, il a volé aux religieux et aux religieuses leurs établissements. Il a donné comme prétexte que c'était l'argent du peuple qui avait contribué à l'édification de pareils établissements. Oui, c'était pour une part l'argent du peuple, mais l'argent volontairement donné, donné à des institutions religieuses pour être administré et utilisé par des institutions religieuses et non pas par les gouvernements voleurs qui s'en sont emparés.

Ceux qui ont fait ces dons n'ont pas causé de préjudice à l'Etat; ils ont usé d'un droit et d'un droit inaliénable, celui de propriété. Par là, ils ont soulagé d'autant le fardeau du contribuable et l'Eglise, en inspirant les sentiments de charité qui ont poussé ces personnes à donner ainsi de leur argent, s'est trouvée bénéficiaire de la société. Il ne faut pas être un phénix pour comprendre.

Et maintenant, combien d'autres œuvres ne devrait-on pas mettre au crédit du clergé et des religieux?

CONTE JAPONAIS

Dans les temps anciens, où le Japon n'avait point encore été frôlé par la civilisation européenne, un riche Samouraï, désireux d'apaiser la misère de ceux qui souffraient autour de lui et voulant pourtant éviter de protéger la paresse en faisant de simples aumônes fit crier sur les places un simple avis, disant qu'il mettait à la disposition de tous ceux qui se présenteraient des fils de toute nature, afin qu'ils confectionnassent de belles étoffes, qui leur seraient largement payées.

Aussitôt son palais fut envahi par une foule de tisserands.

Les premiers prirent des fils d'or et de soie, les autres les fils de lin, et tout fut bientôt distribué.

A ce moment une femme se présenta:

Elle n'avait connu l'avis que trop tard et se désolait de s'en retourner les mains vides, lorsqu'elle aperçut dans un coin un amas de débris que les serviteurs se disposaient à jeter au rebut.

Faute de mieux, elle s'en empara et s'en fut, nantie de ce lot dédaigné par tous.

Au jour fixé, chacun se présenta au palais, apportant le fruit de son travail.

Mais, à l'étonnement général, ce n'étaient pas ceux qui avaient bénéficié des fils d'or et d'argent qui fournissaient le plus magnifique échantillon de cette industrie.

Comptant probablement sur la richesse de la matière qu'ils employaient, pour flatter les regards, beaucoup d'entre eux avaient négligé de soigner la composition de leurs dessins et quelques-uns même ne présentaient qu'une loque défraîchie, bien moins agréable à l'œil que certaines arabesques composées à l'aide de fils de lin.

Mais le travail le plus intéressant de tous, celui qui réunit les suffrages unanimes, fut une étoffe, adorablement diaprée, formée de fils de diverses provenances, dont l'heureuse disposition réalisait une rare harmo-

nie de formes et de couleurs.

C'était l'étoffe composée avec les débris dont personne n'avait voulu s'embarasser.

Ce que les nonchalants n'avaient pu produire avec de la soie et de l'or, une intelligente activité l'avait fait éclore avec des déchets, méprisés par tous.

MIEUX QUE ÇA

L'Empereur Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer:

Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée accompagnée d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne il fut surpris par la pluie comme il reprenait le chemin de la ville. Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt.

— Monsieur, lui dit le militaire "car c'était un sergent" y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? Cela ne vous gênerait pas prodigieusement puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.

— Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph et mettez-vous là. D'où venez-vous?

— Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.

— Qu'avez-vous donc mangé de si bon?

— Devinez.

— Que sais-je, moi, une soupe à la bière?

— Ah bien oui une soupe; mieux que ça.

— De la choucroute?

— Mieux que ça!

— Une langue de veau?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Oh! ma foi, je ne puis plus deviner dit Joseph.

— Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en lui frappant sur la cuisse.

— Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté? Il n'en devait être que meilleur.

— Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, où il voulait qu'on le descendit.

— Monsieur, c'est trop de bonté; je craindrais d'abuser de...

— Non, non, dit Joseph, votre rue?

Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.

— A votre tour dit Joseph, devinez.

— Monsieur est militaire sans doute? Comme dit Monsieur.

— Lieutenant?

— Ah bien, oui, lieutenant; mieux que ça.

— Capitaine?

— Mieux que ça

Colonel peut-être?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Comment diable! dit l'autre en se recognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal?

— Mieux que ça

— Ah mon Dieu, c'est l'empereur.

— Lui-même dit Joseph se débouillant pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; le sergent se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.

— Non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. Et il l'y descendit.

LES ANNIVERSAIRES

Tout le monde sait ce que sont les noces d'argent et les noces d'or. Quant aux autres anniversaires, ils sont moins connus. En voici une liste.

Noces de coton,
premier anniversaire;
Noces de papier,
deuxième anniversaire;
Noces de cuir,
troisième anniversaire;
Noces de laine,

septième anniversaire;
Noces d'étain,
dixième anniversaire;
Noces de soie,
douzième anniversaire;
Noces de cristal,
quinzième anniversaire;
Noces de porcelaine,
vingtième anniversaire;
Noces d'argent,

vingt-cinquième anniversaire;
Noces de perles,
tréantième anniversaire;
Noces de rubis,
quarantième anniversaire;
Noces d'or,
cinquantième anniversaire;
Noces de platine,
soixante-quinzième anniversaire;
Généralement, on s'arrête là.

400,000 Femmes disent en avoir bénéficié, les rapports en témoignent

"Avez-vous bénéficié de l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham?"

A chaque bouteille de remède, nous avons joint un questionnaire qui, à date, nous a fourni plus de 400,000 réponses. La majorité écrasante — en effet, quatre vingt dix-huit par chaque cent — dit, "Oui". Si ce remède fiable a été aussi efficace pour tant de femmes, n'est-il pas raisonnable de penser qu'il vous fera du bien à vous aussi? Achetez-en une bouteille aujourd'hui, chez votre pharmacien.



Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

LYDIA E. PINKHAM MEDICINE CO., Lynn, Mass., U.S.A., et Cobourg, Ontario, Canada.

Un sceau de qualité



Sur chaque sac de Ciment "CANADA" est imprimé le sceau de qualité — une garantie, pour le constructeur, de la supériorité du produit et de sa qualité uniforme.

Le CIMENT "CANADA"

est le fruit d'une entreprise dirigée par des experts de haute valeur, et dont les facilités de production sont très étendues. D'énormes quantités de Ciment sont emmagasinées, à chaque usine, pour répondre aux besoins des nombreux marchands de Ciment "CANADA". Pas de danger de manquer de marchandise. Quelle qu'en soit la quantité requise, elle peut être livrée sans retard.

Insistez pour avoir du Ciment "CANADA" — exigez le sceau sur chaque sac. C'est votre garantie de la haute qualité du produit et de sa prompte livraison.

Nous avons un Bureau de renseignements qui donne sa coopération dans tous genres de travaux où le béton s'adapte. Notre bibliothèque est bien documentée et elle est à votre disposition en tout temps gratuitement.

Canada Cement Company Limited

LE BETON CANADA CIMENT EST PERMANENT

Edifice Canada Cement Company Carré Phillips Montréal

Bureaux des ventes: Montréal Toronto Winnipeg Calgary

IMPOSANTES FUNERAILLES DE MME TELESPHORE THERRIEN

Mardi le 18 septembre dernier s'endormait paisiblement dans le Seigneur Mme Télesphore Therrien, née Jeanne Dupuis, à l'âge de 65 ans et 9 mois, après une dure maladie soufferte avec beaucoup de résignation.

Elle fit généreusement le sacrifice de sa vie, désirant aller retrouver l'haut le Dieu qu'elle a tant aimé ici-bas.

Ses funérailles eurent lieu le 20, au milieu d'un concours considérable de parents et amis qui tenaient à rendre à la regrettée défunte un dernier témoignage d'estime.

Elle laisse pour pleurer sa perte outre son époux, un fils adoptif, Israël Therrien; un frère, M. Aimé Dupuis; deux sœurs, Mme Joseph Desaulniers, (Marie-Louise) de Maskinongé et Mme Pierre Casaubon, (Emma) de St-Justin.

Les porteurs étaient MM. Joseph et Edouard Dupuis, de St-Lin, Freddy Dupuis, de Mascouche, Omer Desaulniers, Jules Paquin et Honoré Dupuis, de Maskinongé, tous neveux de la défunte.

Le service fut chanté par M. l'abbé Emile Cloutier, curé de la paroisse.

La chorale sous la direction de M. le notaire J.-E. Langlois rendit avec beaucoup d'âme la messe des morts; Mme A. Lafrenière touchait l'orgue.

Parmi l'assistance on remarquait: son époux, Télesphore Therrien, Israël Therrien, M. et Mme Aimé Dupuis, Mme Vve Pierre Casaubon, Mmes Marie-Jeanne, Aurore, Germaine, Irène, Marie-Rose, Laurette Dupuis, M. Donat Dupuis, Mlle Yvette Paquin, Mlles Léona et Irène Casaubon, M. Ovide Casaubon, de St-Justin; M. et Mme Joseph Desaulniers, Omer, Arthur et Alice Desaulniers, M. et Mme Honoré Dupuis, Honoré Dupuis, fils, M. et Mme Jules Paquin, M. et Mme David Gaboury, Honoré Gaboury, David Gaboury, fils, Mlles Marie-Rose et Espérance Gaboury, M. et Mme Ovilas Gaboury, de Maskinongé; M. et Mme Joseph Dupuis, Armand Dupuis, Edouard Dupuis, Joseph Huneault, M. et Mme Raoul Thiffault, de St-Lin, M. Freddy Dupuis, Emile Lemyre, Almazor Allard, Maurice Lemyre, de Mascouche; M. et Mme Arthur Durand, Freddy Desaulniers, Mme Albert Rondeau, Mme Jos Lacroix, Mme Brûlé, Mme Joseph Paquin, de Montréal; MM. Wilfrid Elliott, Henry Elliott, Napoléon St-Louis, Rosaire St-Louis, Mlle Eugénie Elliott, Jim et Edouard Turner, de Ste-Ursule; M. et Mme Eugène Desalliers, Pierre Martin, de St-Charles de Mandeville; M. et Mme Auguste Desmarais, de Louiseville; Jean-Baptiste Dampousse, de St-Tte; MM. André Carufel, Arthur Gagnon, André Lafrenière, Joseph Bussières, Raphaël Paquette, Georges Marchand, Adem Francœur, Hornisdas Dauphinais, Jules Lacasse, Adélaré Dupuis, M. et Mme Charles Casaubon, Alfred Gagnon, Joseph Gagnon et une foule d'autres.

Offrandes de Fleurs. — M. et Mme Arthur Durand, de Montréal.

Bouquets spirituels. — M. et Mme Aimé Dupuis, Mme Joseph Lacroix, A. Desmarais, J.-A. Voulligny, J. Dampousse, E. Desalliers, Joseph Rinfret.

A la famille en deuil, nos plus sincères sympathies.

FUNERAILLES DE MADAME JOSEPH LAURENT

Au cours du mois dernier, ont eu lieu les funérailles de Mme Joseph Laurent, née Georgianna Masson.

Après une courte maladie soufferte chrétiennement, elle quitta cette vallée de larmes pour aller recevoir la couronne, gage de ses mérites ici-bas.

Munie des sacrements de notre Mère la sainte Eglise, elle mourut à l'âge de 83 ans et 7 mois, à l'Hospice des Sœurs de la Providence, de Sainte-Ursule.

Le service fut chanté par M. l'abbé Emile Cloutier, curé de la paroisse, assisté de MM. les abbés Arsène Grégoire et Donat Hénault, vicaires de St-Barthélemi, comme diacre et sous-diacre.

Les porteurs furent: MM. Joseph Masson, Joseph Laurent, Louis Masson, de Saint-Justin et M. Napoléon Clément, de Maskinongé, tous neveux de la défunte.

Conduisait le deuil: M. Napoléon Gaboury, de St-Justin.

La bannière du Tiers-Ordre était portée par MM. Charles Casaubon et

André Lafrenière.

Tenaient les rubans: Mme Vve Chs Francœur, Mmes Adélaré Deshaies, Arthur Lafrenière et Adélaré Morin. La collecte fut faite par Mme Adélaré Morin et Mme Arthur Lafrenière. La défunte ne laisse pour pleurer sa perte qu'un seul frère M. Dolphis Masson.

Dans le cortège, on remarquait: M. et Mme Joseph Masson, leurs enfants: Corona, Viateur, Hervé, Richard, Bella, Juliette, Yvette, Clément Masson, M. Louis Masson, Mlle Marie Masson, M. et Mme Joseph Laurent, Mlle Eva Laurent, M. et Mme Adélaré Laurent, Mlle Rose-Délina Laurent, tous neveux et nièces de la défunte; M. le notaire J.-E. Langlois, de St-Justin; M. Arthur Trempe, des Trois-Rivières; M. et Mme Adélaré Lemyre, Gratien Lemyre, M. et Mme Elie Lemyre, M. Ephrem Lemyre, Mlle Clémence Lemyre, M. Alfred Sicard, Mlle M. Sicard, M. et Mme Omer Croisetière, M. et Mme Omer Déziel, M. et Mme Charles-Edouard Déziel, Napoléon S. de Carufel, tous de Maskinongé; M. Théophile Bastien, M. et Mme Donat Clément, Auguste Alarie, Simonne Alarie, M. Liguori Alarie, Mlle Régina Alarie, Jules Vallérand, Lucien Bourque, Hervé Francœur, Mme Vve Chs Francœur, Henri Lajoie, Marie-Rose Lajoie, M. et Mme Adem Francœur, Mlle Marie Francœur, M. et Mme Irène Clément, Albert Clément, J.-A. Voulligny, Charles Lemyre, Joseph Vermette, Mme Firmin Brissette, M. Arthur Lafrenière, M. et Mme Léonard Lafrenière, Mlle Thérèse Duchesnay, Mme Joseph Ladouceur, M. et Mme Napoléon Gaboury, Mme Marcel Lessard, Mlles Irène et Gracia Gagné, Yvette Lebeau, Adélaré Morin, Mlles Cécile Morin, Marie-Angé Lafrenière, Mme Adélaré Bastien, Mme Henri Casaubon, Lucienne Casaubon, M. et Mme Adélaré Deshaies, Hector Deshaies, Mme Paul Baril, M. Rose Dupuis, François Gagnon, Georges Marchand, Louis Clément, Adélaré Lafrenière, Hermine Lebeau et un bon nombre d'autres.

La chorale, sous la direction de M. le notaire J.-E. Langlois rendit avec succès la messe des morts, en Grégorien; Mme Adélaré Lafrenière touchait l'orgue.

Nos sympathies à la famille.

SERVICE ANNIVERSAIRE DE MME PIERRE LESSARD, A STE-URSULE

Lundi, le 12 novembre fut chanté en l'église paroissiale de Sainte-Ursule, le service anniversaire de Madame Pierre Lessard. Le service fut chanté par son fils, l'abbé Alphonse Lessard, curé de St-Edouard, assisté comme diacre par le R.P. Hervé Hamelin, C.S.V., de Montréal, et par l'abbé P.-E. Désilets, vicaire de Ste-Ursule, comme sous-diacre. Assistaient au chœur, l'abbé J.-G. Laquerre, curé de Ste-Ursule, l'abbé Emile Lessard, curé de Ste-Jeanne-D'Arc, l'abbé A. Foucher, vicaire de St-Léon. Parmi les parents qui assistaient, nous avons remarqué: M. et Mme Cuthbert Lessard, de St-Jacques l'Achigan, M. et Mme Albert Lessard, de Ste-Ursule, Alcide Lessard, de St-Clet, Urbain Lessard, de Ste-Ursule, M. et Mme Richard Lessard, N.P., de Ste-Ursule, M. et Mme Lucien Lessard, N.P., de Ste-Ursule, M. et Mme Jos-E. Lessard, de St-Remi de Tingwick, M. et Mme J.-A. Giguère, de Louiseville, Mme Edmond Clément, de Louiseville, Edouard et Antoine Hamelin, de St-Didace, Joseph-Edouard Hamelin, de Montréal, Mme Antonio Hamelin, de St-Didace et Mlle E. Hamelin, M. et Mme J.-M. Rochette, des Trois-Rivières, Réal et Jacques Lessard, de Ste-Ursule, Mlle Jacqueline Lessard, de Ste-Ursule, Mme Veuve Napoléon Lessard, de Maskinongé, Mme Joseph Giguère, M. et Mme Oscar Giguère, de Louiseville, M. Alphonse Boucher, de Maskinongé, M. Hornisdas Valois et sa sœur, de Maskinongé, Mme J.-A. Dolphé Lamy et son fils Armand, de St-Léon, M. Arthur Bélair et sa sœur Laure, de Maskinongé, M. W.-B. Lafrenière, de Maskinongé, les RR. SS. de la Providence, avec leurs élèves. Nous avons aussi remarqué plusieurs personnes de la paroisse.

LA LYRE

"LA LYRE", revue musicale, numéro d'octobre, contient des articles et morceaux de musique qui devraient intéresser tous ceux qui s'occupent du progrès musical dans notre province.

La toilette artistique de "La Lyre" attire l'attention dans toutes les vitrines où elle est exposée. Le portrait de Mlle Germaine Rouer, l'étoile de la troupe de la Porte Saint-Martin, paraît en première page. L'enquête sur la formation d'un Conservatoire National de Musique commence à porter ses fruits; "La Lyre" a reçu un grand nombre de lettres à ce propos dont quelques-unes publiées dans la Tribune Libre de la revue. MM. les impresarios d'opérette et d'opéra pourront consulter "La Lyre" pour savoir comment balancer leurs orchestres. Il est à remarquer que nos orchestres souffrent du manque de connaissances de la part de ceux qui sont chargés de les former. "Le Solfège" est le premier article d'une série que l'abbé P. Chassang a écrit pour "La Lyre". La nouvelle administration a reçu de nombreuses demandes réclamant ces écrits de M. Chassang. L'article de Jeanne Theffry sur Franz Schubert est tout à fait d'actualité, vu qu'on célèbre cette année le centenaire de ce grand compositeur viennois. Beaucoup de musiciens connaissent Gabriel Fauré compositeur et organiste, mais en lisant "La Lyre" ils s'apercevront que Gabriel Fauré était un fin critique musical; c'est ainsi que tous les grands compositeurs modernes ont subi la critique de ce musicien français.

L'Album musical de "La Lyre" contient: "Dans tous les cantons", avec une nouvelle harmonisation de M. Henri Miro. "Caressante", morceau de salon pour piano de M. L.-J. Fontaine. "La France est belle" de Mozart, et le fameux "Adieu" de Schubert.

"La Lyre" est en vente dans tous les magasins de musique et dépôts de journaux au prix de 25 centimes le numéro. Abonnement, \$2.50 par année. "La Lyre", revue musicale, 987 Boulevard St-Laurent, Montréal, Qué.

\$3.00 de MUSIQUE pour 50 cents

Envoyez 50c et vous recevrez franco un Paquet-Surprise contenant 10 compositions musicales modernes en bonne condition, (soit une valeur de \$3.00).

Vous avez le choix entre trois collections différentes. Choisissez l'une des trois:

1. 10 Morceaux de piano;
2. 10 Chansons avec accompagnement de piano;
3. Mixte, 5 chansons et 5 morceaux de piano.

Un de ces Paquets-Surprises est aussi offert gratuitement à tout nouvel abonné d'un an au "Passe Temps". Abonnement annuel, avec prime: Canada, \$1.50; Etats-Unis, \$2.00. Adresse: Le Passe-Temps, Boîte P. 2078, Montréal, Qué.

Demandez le dernier numéro (806). En vente partout, 10c la copie.

Le procès de béatification du bon Père Frédéric serait terminé d'ici six mois

L'audition des témoignages dans la cause de béatification du Bon Père Frédéric se continuera si rapidement au cours des semaines à venir que l'on croit que le procès de béatification du saint religieux franciscain, — procès qui a lieu actuellement, à l'évêché, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr A.-O. Comtois, évêque auxiliaire, se terminerait d'ici six mois.

Le tribunal diocésain entend, en effusions des divers témoins — laïcs, très activement les nombreuses ques, séculiers, religieux — et le dossier sur la vie du Bon Père Frédéric, mort en odeur de sainteté, s'accroît de nombreux feuillets chaque semaine. Ainsi, la semaine dernière, six témoins laïques ont rapporté ce qu'ils avaient de certains événements très particuliers survenus au sujet du saint religieux franciscain, — événements sortant absolument de l'ordinaire et ayant nécessité pour leur accomplissement une intervention tout à fait spéciale.

Ainsi donc tous les amis du Bon Père Frédéric se réjouiront de cette heureuse nouvelle, — de l'issue prochaine du premier stage du procès de la béatification. Tous les fidèles de notre région voudront certainement prier encore davantage pour cette cause qui se termine le mieux du

monde non seulement ici même, et en Egypte, mais encore en France, à Lille, diocèse natal du Père Frédéric.

LE DEUIL

Jadis, les rois et les reines, pour porter le deuil, s'habillaient de blanc. Sur ces costumes immaculés, le roi revêtait immédiatement le manteau de pourpre, insigne de sa souveraineté.

Anne de Bretagne est la première princesse qui se soit entièrement vêtue de noir pour la mort de son premier époux, le roi Charles VII.

Plus tard, les rois et les reines, les personnages royaux de la lignée des Valois, et de la famille des Bourbons, portèrent le deuil en violet.

Aujourd'hui tout le monde porte le deuil en noir, excepté la majeure partie des Orientaux qui se revêtent tout de blanc, à la suite du décès d'un parent.

De nos jours, les teintes de demi-deuil sont le gris et le violet.

Téléphone Bell 85.

JOS. TREPANIER

FERBLANTIER, PLOMBIER ET COUVREUR

Poseur d'appareils de chauffage à eau chaude et à vapeur. Ouvrage fait soigné et promptitude.

124, rue St-Laurent, LOUISEVILLE.

OMER RINFRET

BOUCHER

Et Commerçant d'animaux de toutes sortes, volailles, foin, etc.

GROS ET DETAIL

LOUISEVILLE, — P. Q.

CHARLES HEATON

AGENT D'ASSURANCES

FEU et ACCIDENT

Bureau à LOUISEVILLE, P. Q.,

Rue ST-LAURENT.

Tél. Bell 10 — Maison établie en 1900

J. W. GAGNON

EXPORTATEUR DE FOIN

Membre de l'Association Nationale de New-York et de l'Association Canadienne des Marchands de Foin.

Capacité d'entrepôt: 100 chars, situés à Louiseville, C. P. R., Yamachiche, C.P.R., St-Paulin, C. N. R., Expédition par bateau.

Toutes offres sont sujettes à ma confirmation. Les commandes ou contrats sont sujets au délai apporté par les chars vides ou autres causes incontrôlables
LOUISEVILLE, P. Q.

HOTEL VICTORIA

Wm FOREST, Propriétaire.

LE RENDEZ-VOUS DES TOURISTES ET DES VOYAGEURS DE COMMERCE

Chambres spacieuses et pension de première classe.

ST-LIN DES LAURENTIDES, P. Q.

Téléphone 52.

W. LALIBERTE

MARCHAND DE MEUBLES

DE TOUTES SORTES:

Ameublements de chambre, de salon, de salle à manger, etc.

Prélarts.—Mouleurs d'encadrement.

100, Rue St-Laurent, LOUISEVILLE.

MARBRERIE POPULAIRE

162, rue De Lanaudière, JOLIETTE.

Téléphone Bell: 325.

CHARLES DESROCHES,

Propriétaire



Monuments funéraires en pierre, marbre et granit, pour cimetières.

Sculptures d'ornementation à toute destination; exécution sans réplique.

Spécialité: Lettrages Artistiques

N'ACHETEZ PAS SANS VOIR MES PRIX. Estimation fournie sur demande. Correspondance sollicitée.

P.-O. PAQUETTE

Menuisier et Manufacturier de Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, Bois plané, Etc.

ENTREPRENEUR GENERAL

Agent pour les engins à gazoline et à l'huile de Fairbank-Morse.

Entrepreneur-Electricien licencié.

SAINT-JUSTIN

REMI DESTREMPES

Fabricant de

l'Onguent Merveilleux

ST-CUTHBERT,

Comté de Berthier, P. Q.

Guérison prompte et certaine de Plaies, Panaris, Frondes, Abcès, Eczéma, Brûlures, Enflures, Etc.

Expédié franco sur réception du prix: \$1.00.

EPICERIES

QUALITE—ECONOMIE

Ce qu'il y a de mieux pour votre cuisine

BIENVENUS!

La place reconnue pour le bon marché, chez

CHS-OMER MORAND,

Téléphone Bell 212w

ST-BARTHELEMI, P. Q.

OLIVIER BARRETTE,

Garage et Propriétaire

de Moulanges à Gaudriole et Sarrasin.

Les gens de St-Barthélemi et des paroisses environnantes sont invitées à venir faire moudre leur grain. Aussi: Réparages de de toutes sortes et soudure au gaz. Prix modérés.

ST-BARTHELEMI, P. Q.

OVILA BELAND

BOUCHER

Et commerçant de Bœuf, Lard, Moutons, Volailles, Etc.

PONT MASKINONGE, P. Q.

SOUVENIRS MORTUAIRES

Vos Parents et Amis penseront à

VOS CHERS DEFUNTS

Si vous leur distribuez des cartes mortuaires qu'ils placeront dans leur livre de prières.

Nous pouvons vous imprimer différentes qualités de cartes mortuaires, avec ou sans portraits, à des prix convenant à toutes les bourses.

Demandez nos échantillons et notre petit livre de prières choisis ainsi que nos prix.

L'Echo de Saint-Justin,

ST-JUSTIN, P. Q.

MASKINONGE

L'Honorable Juge Aimé Marchand en visite chez sa mère, Mme Joseph Marchand, ces jours derniers.

Mlles Lambert, M. Emile Gagnon et M. Dominique Carufel sont allés à Ste-Elisabeth dernièrement.

M. et Mme Alcide Lemyre, ainsi que Mme Joseph Dupuis sont revenus enchantés d'un voyage à Montréal.

Mlle Florentine Trudel, de Shawinigan, était de passage chez ses parents dimanche dernier.

M. et Mme Téléphore S de Carufel sont allés à Montréal dernièrement.

Mme Veuve Henry Desrosiers, de Shawinigan, en visite chez Mme Isaïe Lafrenière ces jours derniers.

M. et Mme A. Loranger, étaient les invités de M. et Mme L'Heureux, il y a quelques jours.

Mme Albert Boucher est de retour d'un voyage à Montpelier, Vt.

Mme Lactance Lamarche est de retour d'un voyage de quelques semaines à Montréal.

M. Alide Gravel, de passage dans sa famille dernièrement.

M. Philippe Lebeau a passé une huitaine à Montréal, chez son fils, M. Arthur Lebeau.

M. Alcide Lebeau était dernièrement, en visite chez son père, M. Philippe Lebeau.

M. et Mme Hector Baribeau, de St-Léon, M. et Mme Philorum Livernoche, de St-Cuthbert, M. et Mme Léon Livernoche, de St-Barthélemi, étaient en visite chez M. et Mme Arthur Livernoche, dimanche dernier.

Mlle Anna S de Carufel, d'Yamachiche, en visite chez ses frères, Napoléon et Alexandre, la semaine dernière.

Mlles Juliette et Alice Croisetière, de passage aux Trois-Rivières la semaine dernière.

Mme Labelle, de Montréal, accompagnée de sa fillette, Thérèse, étaient de passage à Maskinongé, ces jours derniers.

Mlle Alice Carbonneau était dans notre localité, dernièrement.

M. et Mme J.-E. Savoie sont allés à Ste-Ursule dimanche dernier.

Mlle Elvenise Baribeau, de St-Léon, a rendu visite à sa sœur, Mlle Gertrude Baribeau, au couvent, il y a quelques jours.

Naissances. — Le 18 octobre, Jos. Arthur-Gilles, enfant de Armand Vanasse et de Agnès Lesage, Parrain et marraine, M. et Mme Arthur Lemyre, oncle et tante de l'enfant.

— Le 21, Jos-Emile-Marcel, enfant de Adrien Cartier et de Adéline Adam, Parrain et marraine, M. Onésime Adam et Cordélia Ross.

— Le 25, M.-Délia-Jeanne, enfant de Donat Marchand et de Florence Vanasse, Parrain et marraine, M. et Mme Rosario Marchand.

— Le 28, Jos-Jean-Jude, enfant de Lucien Gauthier et de Lucia Ricard, Parrain et marraine, M. et Mme Albert Gauthier, de St-Barnabé, grands-parents de l'enfant.

— Le 28, Marie-Elisa-Bella, enfant de Henri-Paul-Vanasse et de Rose-Ida Desrosiers, Parrain et marraine, M. et Mme Ed. Desrosiers, de Ste-Ursule, grands-parents de l'enfant.

— Le 5 novembre, Jos-Alcide-Roger, enfant de Jos Béland et de Eva Grenier, Parrain et marraine, M. et Mme Alcide Lemyre.

— Le 11, Jos-Elzéar-Daniel, enfant de Irénée Lambert et de Blandine Desrosiers, Parrain et marraine, Elzéar Lambert et Cécile Lemyre.

Mariages. — Le 27 octobre, M. Lucien L'Heureux, fils de M. et Mme Fabrice L'Heureux, à Mlle Florence Lacourse, fille de M. et Mme Théophile Lacourse.

Sépultures. — Le 3 octobre, Adolphe Adam, fils de feu Louis Adam, âgé de 77 ans.

— Le 24, Roméo Patry, époux de Dame Cécile Bilodeau, âgé de 28 ans et 11 mois.

— Le 8 novembre, Jos-Jean-Jacques-Henri, fils de Georges Lajoie et de Cécile Bergeron, âgé de 1 mois et 20 jours.

— Le 9, Achille Héroux, époux de Victorine Rivard, âgé de 71 ans et 3 mois.

— Le 10, M.-Colombe-Réjeanne, enfant de M. et Mme Hervé Dupuis.

SAINTE-URSULE

Mlle Ida Turner est revenue enchantée d'un voyage à Montréal.

M. Joseph Généreux était de passage à Shawinigan dernièrement.

MM. Eddie Turner et Herma Généreux sont revenus dans leur famille

enchantés de leur voyage.

M. et Mme Arthur Vincent, Mlle Annie Amyot, de Joliette, étaient en visite dernièrement chez M. Simon Turner.

M. Hermas Généreux et sa sœur Mlle Milda, étaient à Montréal dernièrement, en visite chez des parents.

Mlle Marina Lessard est revenue enchantée d'une promenade au Lac St-Jean.

LOUISEVILLE

Le 11 octobre dernier est décédé à l'âge de 58 ans, M. Eugène Hébert. Il laisse pour pleurer sa perte outre son épouse, née Amanda Caron, une fille, Mme Louis Lamirande, (Rose-Anna) et ses petits-enfants, Réal, Lucienne, Raymond et Gisèle Lamirande, et son gendre, M. Louis Lamirande.

M. William Houde et sa famille, de Drummondville, était chez son père, M. Philippe Houde, dernièrement.

Mme F.-D. Déziel, de Maskinongé, chez sa nièce, Mme Jos Lafrenière.

M. J.-E. Gravel, de Montréal, dans sa famille dernièrement.

Mlles Marguerite, Anita et Imelda Lafrenières, étaient aux Trois-Rivières, dernièrement.

ST-BARTHELEMI

M. et Mme Charles-Omer Massé, (née Irène Bastien) ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille, baptisée sous les noms de Marie-Clairette-Simonne, Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Bastien, fils, de St-Justin, grands-parents de l'enfant, Porteuse, Mlle Rosa-Jeanne Massé, tante de l'enfant.

ST-BARNABE-NORD

Nos classes sont dirigées cette année: No 1, par Mlle Lucinda Gélinas; No 2, Les Révdes Srs de l'Assomption, ainsi que Mlle Bella Boucher; No 3, Mlle Angéline Gélinas; No 4, Mlle Eva Matteau; No 5, Mlle M.-Anne Gélinas; No 6, Mlle Anne Laverne; No 7, Mlle Laura Matteau; No 8, Mlle Jeanne Gélinas.

Nous avons aussi plusieurs institutrices qui enseignent dans les paroisses voisines. Ce sont: Mlle Rosa Gélinas, à Ste-Marguerite, aux Trois-Rivières; Mlle Ludovica Matteau, à St-Thomas de Caxton; Mlles Annette et Anne-Marie Gélinas, à St-Etienne; Mlle Lucille Boisvert, à St-Sévère.

M. A.-L. Auger, Inspecteur, a fait la visite des écoles de la paroisse, dernièrement.

Nous tenons à apprendre au public que Mlle Flora Mélançon, qui enseigne depuis longtemps, vient d'ouvrir une classe privée, donnant des cours de français et d'anglais. Elle a déjà plusieurs élèves d'inscrits. Nous lui souhaitons bon succès.

Comme par les années passées, plusieurs de nos paroissiens sont partis pour les chantiers. Espérons que Dieu bénira leurs durs labeurs et qu'il les préservera d'accidents.

Le 21 octobre, commençait en cette paroisse, une retraite prêchée par le R. Père Joachim. Tous les paroissiens se sont fait un devoir de venir entendre la parole du bon Dieu. Aussi les pieux exercices des Quarante Heures eurent lieu pendant cette retraite. Ce fut une grande semaine passée dans la prière. Le Ciel a certainement répandu ses grâces et bénédictions sur la paroisse.

Lundi, le 22 octobre, eut lieu le service anniversaire de M. Joseph Bellemare, époux de Evéline Bournival.

Le même jour eut lieu le service anniversaire de Dame Pierre Corribeau.

Le même jour, à 9 heures avaient lieu les funérailles de M. Frédéric Bournival, époux de Orize Villemure, décédé à l'âge de 72 ans. Le service fut chanté par Mgr Duguay, assisté des abbés Raoul Lamy et M. Grenier, curé de St-Etienne. Portait la croix, M. et Mme François Villemure, beau-frère du défunt; Conduisait le corbillard, M. Théodore Bournival, de St-Etienne, frère du défunt. Les porteurs étaient ses trois fils: Josaphat, Freddy et Albert; ses trois frères, Jim, Thomas et Edmond, La quête fut faite par MM. Edmond et Eddy Bournival, ses frères. Il laisse dans le deuil, outre son épouse éplorée, Orize Villemure, trois enfants: Josaphat, de St-Elie, Freddy, de Charette et Albert, des Trois-Rivières; ses frères: Jim, de St-Etienne, Eddy, de Ste-Flore; Thomas, Euchariste et Edmond, de St-Barnabé; trois sœurs, Mme Phi-

lippe Bourassa, Mme Donat Blais et Mme Jos Deschènes. Assistait à ses funérailles: MM. et Mmes Josaphat Bournival, de St-Elie; Freddy Bournival, de Charette; Albert Bournival, Jim et Thomas Bournival, des Trois-Rivières; Edmond et Euchariste Bournival, de St-Barnabé; Eddy Bournival, de Ste-Flore; M. et Mme Philippe Bourassa, de St-Barnabé, M. et Mme Donat Blais, d'Yamachiche; M. et Mme Jos Deschènes, de St-Elie; MM. et Mmes Donat Bilodeau, Adam Gélinas, Lapointe, des Trois-Rivières; M. et Mme Joseph Bilodeau, de Shawinigan; MM. Jules Fortier, des Trois-Rivières; Jim et Adam Bournival, L.-Georges Bournival, de St-Etienne; M. et Mme Jean Bilodeau, des Trois-Rivières; M. et Mme Bill Blais, du Cap; MM. Bruno et Onil Bournival, Donia Gélinas, Mlle Fortier, tous des Trois-Rivières et une foule d'autres.—La famille a reçu un bon nombre de bouquet spirituels et de sympathies.

Mardi, le 23 octobre, à 8 heures, avait lieu le service anniversaire de M. Raphaël Bourassa, époux de Clara Bournival.

Le même jour, à 9 heures, était chanté le service anniversaire de M. l'abbé Henri Mélançon, en son vivant, curé à la Baie Shawinigan. Un bon nombre de prêtres assistait au service. Nous avons remarqué: M. Veillet, curé de St-Charles de Mandeville; M. Trudel, curé de St-Marc de Shawinigan; M. Rompre, vicaire à St-Sévère de Proulxville; M. Grenier, curé de St-Etienne; M. Trudel, curé de St-Sévère; M. Gélinas, curé de Charette; le R.-P. Joachim et quelques autres. Dans l'assistance, nous avons remarqué: M. Victor St-Jean, de St-Charles de Mandeville, M. et Mme Jos Gélinas, des Trois-Rivières, M. M. Arthur Matteau, de Charette, Henri Mélançon, des Trois-Rivières, Landa Gélinas, de Ste-Angèle; Armélie Dupont, de St-Sévère; Mlles Cora St-Arneault et M.-Louise Descôteaux, de St-Charles de Mandeville; Lucinda Mongrain, de St-Michel des Saints; Cécile Mélançon et Rita Gélinas, des Trois-Rivières; Alice, Antoinette et Florette Arvais, de St-Sévère. Toute la paroisse y assistait. Le service fut chanté par M. l'abbé Grenier, curé de St-Etienne, assisté des abbés Trudel, curé à St-Marc de Shawinigan et L. Rompré, vicaire à St-Sévère de Proulxville.

Dimanche le 8 octobre, à l'issue de la grand'messe, M. Théodore Gélinas, fils de Pierre, a été unanimement élu marguillier, en remplacement de feu Théodore Boucher. Nos félicitations.

Naissances. — Le 3 octobre, Madeleine-Thérèse, Edith, fille du Dr L.-Eugène Bellemare et de Diana Matteau, Parrain et marraine, M. Adam Pichette et Mlle Edith Bournival, cousin et cousine de l'enfant.

— Le 3, Marie-Jeanne d'Arc, Thérèse, fille d'Avila Boisvert, cultivateur et d'Eva-L. Desaulniers, Parrain et marraine, M. et Mme Ernest Boisvert, de St-Thomas de Caxton.

— Le 3, François-Lauréat-Armand, fils d'Hector Gélinas et de Lucina-L. Desaulniers, Parrain et marraine, M. Armand Gélinas, de cette paroisse et Mlle Léda Gélinas, de St-Boniface.

— Le 3, Joseph-Jean-Raoul, fils de Freddy Matteau, marchand et de Joséphine Milot, Parrain et marraine, M. et Mme Avila Lemay.

— Le 9, Marie-Pauline, fille de Donat Diamond et de Flora Samson, Parrain et marraine, Arthur Grenier et Mlle Anéda Gélinas, cousin et cousine de l'enfant.

MONTREAL

M. et Mme Donia Deschènes (née Clara Champagne) ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'un fils baptisé sous les noms de Joseph-Ange-Albert-Roger, Parrain et marraine, M. et Mme Téléphore Deschènes, de St-Didace, grands-parents de l'enfant, Porteuse, Mme Joseph Champagne, grand'mère de l'enfant.

M. et Mme Ovila Duchesnay, de St-Justin, de passage à Montréal, pour le mariage de leur fils, Avila.

Mme Ernest Sanschagrin, de Charette, Mme Arthur Herrard, de Joliette, M. et Mme Denis Duchesnay, de Shawinigan, sont aussi venus à la ville, pour assister au mariage de M. Avila Duchesnay.

Mlles Jeannette et Thérèse Duhamel, de Ste-Ursule, en promenade à Montréal, chez leur sœur, Mme Wilfrid Duchesnay.

Mme Aimé Fortin, de Louiseville, en promenade à Montréal.

M. Henri Barrette, est allé à St-Barthélemi pour la fête "d'actions de grâces".

M. Elie Rivard, des Trois-Rivières, de passage chez sa fille, Mme Henri Duchesnay.

Le goûter d'huitres annuel, de l'Association chorale St-Louis de France, aura lieu vendredi, le 16 courant.

M. Félix Desrochers, avocat, est allé passer le jour d'actions de grâces, chez son père, à St-Charles sur Richelieu.

M. Wilfrid Duchesnay recevait quelques amis chez lui, samedi soir, le 10 courant, en l'honneur de M. et Mme Ovila Duchesnay, de St-Justin, en promenade chez lui. Il y eut chant et musique. Etaient présents à cette réception, M. et Mme Ovila Duchesnay, M. et Mme Henri Duchesnay, M. et Mme Emile Duchesnay, M. et Mme Fernand Belleau, M. et Mme Georges Painchaud, M. et Mme J.-E. Poirier, M. et Mme W.-L. Gagné, M. Thos. Clément, M. et Mme A. DeVarenes, Mlles Gertrude, Marie-Berthe et Lucienne DeVarenes, Mlle Thérèse Duchesnay, M. Rolland DeVarenes M. et Mme Paul Desaulniers, Mlles Thérèse et Jeannette Duhamel, Mlle Madeleine Duchesnay.

M. et Mme William Shampine, de Manistique, Mich., étaient de passage à Montréal, dernièrement, chez M. Wilfrid Duchesnay.

DUCHESNAY - DESAULNIERS

Jeudi, le 8 novembre, dans la chapelle du Sacré-Cœur de l'église St-Stanislas, de Montréal, M. l'abbé J.-H. Chabot, vicaire, a béni le mariage de M. J.-Avila Duchesnay, comptable à la Banque d'Épargne de la Cité et du District, fils du Prof. Ovila Duchesnay, de St-Justin, avec Mlle Emilienne Desaulniers, fille de M. Paul Desaulniers, de la rue Marquette, M. le Prof. O. Duchesnay servait de témoin à son fils, et M. Paul Desaulniers à sa fille. La mariée portait une toilette de velours transparent bleu moderne et un chapeau de satin noir et une parure de renard brun.

Pendant le mariage, Mlle Jeannette Duhamel, de Ste-Ursule chanta: "Prière d'Hymonée" de Maura et "Ave Maria" de Gounod, accompagnée à l'orgue par M. Charles Archambault, organiste de la paroisse.

Après la cérémonie, les invités se rendirent tous à la résidence des parents de la mariée où une magnifique réception eut lieu. Il y avait beaucoup d'entrain et un magnifique goûter fut servi par la Maison Dupuis, lequel était arrosé de vins exquis.

Ont pris part à cette réception: MM. et Mmes Paul Desaulniers, Ovila Duchesnay, de St-Justin, M. et Mme Wilfrid Duchesnay, M. et Mme J.-Henri Duchesnay, M. et Mme Emile Duchesnay, M. et Mme Ernest Sanschagrin, de Charette, Qué., M. et Mme Arthur Herrard, de Joliette, M. et Mme De-

nis Duchesnay, de Shawinigan, M. et Mme Fernand Belleau, M. Rolland DeVarenes, M. et Mme Adolphe L'Archevêque, M. et Mme J.-Edmond Poirier, M. et Mme Dr Bellemare, M. et Mme A. DeVarenes, M. C. Gravel, Mme Louis Allaire, Mlles Alice St-Jean, Andrée Lallemand, Thérèse Duchesnay, Yvonne Devrisée, Alice Bessner, Lucille Leroux, Irène et Eva Caron, Laurette St-Pierre, Simonne Paquette, Jeanne Levesque, Irénée St-Pierre, Hélène Decarie, Thérèse et Jeannette Duhamel, Yvette et Lucille Dorion, Agnès et Gertrude Sulton, Anna Théorét, Julia Segouin, Germaine Bissonnette, Thérèse, Rollande, Rose et Aimée Fortin, Jacqueline Desaulniers, Thérèse Meloche, Lucienne Meloche, Alice Giguère, Thérèse Senécal, Cécile Renaud, Carmen et Juliette Ranger, Rollande Desnoyers, Madeleine Duchesnay, Gisèle Duchesnay, Marcelle Kearney, Adrienne et Jeanne McKay; M. et Mme V. Larose, M. et Mme Chs-Ed. Desaulniers, Alphonse Desaulniers, M. et Mme Léo Massie, M. et Mme Paul Provost, M. et Mme P.-E. DeVarenes, M. et Mme J.-L. Desaulniers, Mme Samuel Bellemare, M. et Mme Wilfrid Frigon, M. et Mme D.-F. Sheekey, Marcel Duchesnay, M. et Mme A. Laviolette, M. et Mme E. St-Pierre, J.-R. Reddy, Armand Caron, Ernest Caron, Mlle Lucie Sanschagrin, Mlle Gilberte Poirier, Mme Aimée Fortin, de Louiseville, Mlle Jeannette Poirier, Richard Bellemare, M. et Mme Frigon et plusieurs autres.

A 10 heures, le groupe alla reconduire les heureux époux à la gare Viger où ils prenaient le train pour voyage. La mariée portait pour voyage une robe de georgette et velours brun et manteau brun garni de Kolinsky avec feutre assorti.

Après leur départ, le groupe retourna chez M. Desaulniers où on s'amusa ferme toute la journée et la soirée. Il y eut chant par MM. Paul Desaulniers, Ovila Duchesnay, Mme Ovila Duchesnay, M. Denis Duchesnay, M. Wilfrid Duchesnay, M. Henri Duchesnay, Mme Frigon, M. Adolphe L'Archevêque, Mme L'Archevêque, Mlle Jeannette Duhamel, M. Félix Desrochers, avocat, M. Emile Duchesnay, Mlles Thérèse et Gisèle Duchesnay et plusieurs autres.

A la surprise générale de l'assistance on applaudit grandement lorsque M. Ovila Duchesnay, de St-Justin, exécuta sur le violon quelques airs du bon vieux temps, qu'il rendit avec une justesse et un brio qu'eut envié les grands violonistes.

En somme ce fut une journée bien remplie et tous se séparèrent enchantés de cette belle journée et tous garderont de ces noces un souvenir durable.

Nos remerciements à M. et Mme Paul Desaulniers pour la royale réception qu'ils nous ont donné.

UN TEMOIN.

LA PEINTURE CANADA PAINT



"Quality in every drop"

**Incomparable dans sa beauté de couleurs,
durabilité et capacité d'étendue.**

**Avant d'entreprendre aucun genre de peinture,
veuillez donc consulter l'agent local
de la Cie Canada Paint.**

W. H. GAGNE, ST-JUSTIN.

Grand Euchre à Saint-Barthélemi

Un euchre, organisé par le Club de Hockey de St-Barthélemi, au profit de la patinoire de l'Académie, aura lieu, mardi le 11 décembre prochain, à 8 hrs p. m., dans la salle du collège de St-Barthélemi. Ce euchre est sous le patronage de M. le Chanoine M. Clermont, curé.

Le prix du billet est de 50 sous.

NOTES LOCALES

M. J.-W. Gagnon, M.P.P. et son fils Philippe, de passage à St-Justin dernièrement. Ils nous ont fait l'honneur de venir visiter les ateliers de l'Echo de Saint-Justin.

Mlle Juliette Cloutier, en promenade aux Trois-Rivières la semaine dernière.

M. et Mme Zénon Ayotte, de St-Paul, Minnesota, en visite au Canada. Ils ont visité des parents à Plantagenet et Ottawa, Ont., Montréal, St-Barthélemi, Maskinongé, Trois-Rivières, etc. M. Ayotte est aussi venu, accompagné de M. Dieudonné Beaucage, de Montréal, visiter les ateliers de l'Echo de Saint-Justin.

Mlle Cécile Brissette est revenue enchantée d'une promenade d'un mois, à Lachine, chez ses parents.

M. et Mme Oza Brissette, M. Damien Allard et son fils, Lucien, M. et Mme Angèle Gagnon, M. Lapierre, ainsi que M. Daoust, tous de Lachine, étaient de passage à St-Justin, dimanche dernier.

Mlle Corinne Lefebvre est revenue d'une promenade à Montréal.

M. et Mme Antonio Paquin, de Sorrel, étaient de passage à St-Justin et à Ste-Ursule ces jours derniers.

Mlle Marie-Jeanne Dupuis est pour une quinzaine, à Mascouche.

Mlle Simonne Philibert est revenue très enchantée d'une promenade d'un mois, à Montréal.

M. et Mme Honoré Clément et leur fils Wilfrid, M. et Mme Charles Gagnon, MM. Simon et Emile Gagnon, sont allés à Ste-Elisabeth dernièrement, assister aux funérailles de M. Edouard Gagnon.

Nous apprenons avec plaisir que M. Lucien Laurent, fils de M. Joseph Laurent, qui était gravement malade, est maintenant en bonne voie de guérison.

M. et Mme Pierre Bussièrès, de passage à Montréal, la semaine dernière.

Mme Ménard, ainsi que M. et Mme Péliçon, de Pont Viau, sont venus visiter leurs parents à St-Justin, dernièrement.

MM. Arthur Paquette et Emile Gagnon sont revenus après un voyage de deux mois dans l'Ouest canadien. Ils sont enchantés de leur voyage.

M. Arthur Paquette a passé une huitaine à Montréal.

Mlle Irène Paquette a passé une huitaine aux Trois-Rivières.

M. et Mme Raphaël Paquette, M. Théophile Paquette et Mme Stanislas Gaboury sont allés aux Trois-Rivières dernièrement. Ils ont fait le voyage en auto.

Mme J.-E. Vermette est allée à Montréal dernièrement, chez ses parents.

Mlle Berthe Toupin, de Ste-Thècle, en promenade chez son oncle, M. Adolphe Toupin.

M. et Mme Albert Gariépy, Mlle Régina Courteau, MM. Maurice Paul, Edouard Roch et Raoul Dubois, de Montréal, chez M. Amable Hubert, vendredi dernier.

M. Joseph, Lionel et Mlle Florette Toupin, en voyage d'affaires à Joliette, dernièrement.

M. et Mme Irénée Clément, Mlle Corinne Villeneuve et M. Albert Clé-

INVITATION

Tous sont cordialement invités à venir visiter le "Magasin Indépendant Victoria", récemment ouvert à Saint-Justin.

BIENVENUE A TOUS.

ment, de passage à Montréal, la semaine dernière.

Mme Vve Charles Francoeur et sa fille Germaine, pour une quinzaine à l'Épiphanie et à Montréal.

MM. Joseph Desjarlais, marchand de Maskinongé et Hervé Gagnon, du Cap de la Madeleine en visite à St-Justin dernièrement.

Nous regrettons d'apprendre que M. Joseph Vertefeuille est assez sérieusement malade. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

POMMES !!

Nous avons reçu nos pommes de conserve et nous invitons nos amis à venir faire leur choix au plus tôt.

Nous en avons de toutes les variétés et nos prix sont bas.

N'achetez pas ailleurs sans venir voir ce que nous pouvons vous offrir et NOS PRIX.

Magasin Indépendant VICTORIA,

W.-H. GAGNE, Propriétaire

Saint-Justin, P.Q.

Naissances. — Le 19 octobre, Marie-Claire, fille de Ovide Hubert et de Cécile Caumartin. Parrain et marraine, M. et Mme Norbert Lafontaine.

— Le 1er novembre, Joseph-Alfred-Dionis-Claude, fils de Charles-Edouard Sicard et de Clémence Philibert. Parrain et marraine, M. et Mme Alfred Sicard, fils.

— Le 4, Joseph-Wilfrid-Raoul, fils de Willie Carufel et de Marie-Louise Villeneuve. Parrain et marraine, M. et Mme Wilfrid St-Pierre.

Sépulture. — Le 18 octobre, Georgiana Masson, épouse de feu Joseph Laurent, décédée à l'âge de 83 ans et 7 mois.

DES CAMBRIOLEURS A LOUISEVILLE ET A MASKINONGE

Samedi matin vers 1 heure et vingt, des cambrioleurs ont tenté de s'introduire dans le magasin de M. J.-A. Bussièrès, de Louiseville. Ils arrachèrent une double fenêtre à l'arrière du magasin, mais en brisant une vitre de la seconde fenêtre, ils firent fonctionner le système d'alarme. Toutes les lumières du magasin s'allumèrent et une sonnette électrique installée dans la maison privée de M. Bussièrès éveilla ce dernier. Les cambrioleurs avaient cependant déjà pris la fuite lorsqu'il arriva sur les lieux.

Ils furent plus heureux à Maskinongé où ils ont pu pénétrer dans le magasin de M. P.-E. Casaubon. Ils ont emporté pour plusieurs cent piastres de marchandises.

BENEDICTION DE CLOCHES A LOUISEVILLE

Brillante cérémonie que l'on prépare pour le 25 novembre

La paroisse de Louiseville fera de grandes fêtes à l'occasion de la bénédiction des nouvelles cloches qui devront orner les superbes clochers de l'église que l'on vient de terminer.

Ce carillon vient des usines Paquard dont la renommée est universelle.

On doit sous peu commencer l'installation des bâtis qui devront les recevoir.

Des invitations spéciales vont être lancées ces jours-ci et l'événement promet d'être très brillant.

LA FETE DE SAINT-VIATEUR A L'ACADEMIE DE ST-BARTHELEMI

Les religieux de cette institution sont en liesse pour la fête de leur fondateur

LE PROGRAMME

L'Académie de Saint-Barthélemi était en liesse ces jours derniers à l'occasion de la fête des religieux qui sont en charge de cette institution. C'était en effet la fête de leur patron Saint-Viateur. Une messe solennelle a eu lieu à neuf heures, M. le Chanoine Clermont, curé de la paroisse a chanté cette messe accompagné de MM. les abbés Grégoire et Hénault,

comme diacre et sous-diacre, tous deux vicaires en cette même paroisse.

Un magnifique sermon de circonstance a été donné à cette occasion par le révérend Père Hamelin des Clercs de St-Viateur, invité spécial pour la circonstance. Il a fait ressortir les qualités et les vertus du jeune Saint qui protège la congrégation dont il fait partie et les nombreux élèves qui sont confiés à la direction des Clercs de St-Viateur.

Les élèves ont chanté une magnifique messe harmonisée spécialement préparée pour cette fête patronale des religieux qui sont chargés de leur éducation.

La cérémonie religieuse terminée, les élèves eurent le plaisir d'entendre M. le directeur, le révérend Frère Guinard, leur annoncer qu'ils étaient libres de prendre leurs ébats et d'aller chacun dans leur famille jouir d'un grand congé qu'il leur accordait pour toute la journée.

Un banquet a eu lieu le midi au collège auquel prirent part les religieux de la maison même, aussi M. le curé et ses deux vicaires, quelques religieux venus de Berthier, et le révérend frère Martin, ancien directeur de l'Académie de St-Barthélemi.

FETE DE FAMILLE A SAINT-VIATEUR

La famille de M. Octavien Laferrière était en liesse ces jours derniers. Elle avait le bonheur de recevoir la visite d'une sœur de M. Laferrière, la révérende Sr Ste-Julie, des Religieuses de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de St-Damien de Buckland, comté de Bellechasse, fondatrice de la communauté. Cette vénérable religieuse revoyait le toit paternel après une absence de trente-deux ans. Ainsi, il est difficile de dire l'émotion des chers parents qui avaient le bonheur de la recevoir. Elle était accompagnée de la révérende Sr St-Raphaël, secrétaire de la communauté. — A cette occasion, il y eut grande réunion de famille chez M. et Mme O. Laferrière. Parmi les personnes présentes, on remarquait: Les Révérendes Srs Marie-Hénédine et Marie-Eugénie, des SS Ste-Anne, nièces de Sr Ste-Julie; M. et Mme C. Haineault, R. Haineault, Mme Vve H. Laferrière, Adrien Drainville, M. et Mme Edgar Drainville, M. et Mme G.-E. Bourbonnière, M. et Mme P.-A. Bérard, M. et Mme J. Rivest, M. et Mme R. Bibeau, M. et Mme Thibaut, M. et Mme E. Charbonneau, M. et Mme Albert Lesage, M. et Mme Armand DeGrandpré, M. et Mme Ovide Latour, M. et Mme Lionel Rochette, M. et Mme A. Gaboury, M. et Mme W. Laferrière, M. G. Drainville, Mlle Thérèse Drainville, M. R. Haineault, Mlles Eugénie et Blanche Laferrière, Adrien Laferrière, E. Bourbonnière, C. Laferrière, Rosaire Laferrière, Mlles Marie-Alma, Cécile et Laurette Laferrière.

Il y eut chant, musique, déclamations et de nombreux et riches cadeaux lui furent présentés. Tous se retirèrent enchantés de la gracieuse hospitalité de M. et Mme Laferrière et de leurs jeunes filles, emportant un souvenir exquis de la chère religieuse, en l'honneur de qui ils avaient été conviés.

BERTHIERVILLE

Le maître de poste, M. Pierre Rocray, recevait le troisième jour de novembre 1928 une lettre du Bureau de l'Administrateur de District du Service Postal l'informant qu'il avait été décidé de changer le nom du bureau de poste actuel en celui de Berthierville. Ce changement devra prendre effet le 1er décembre prochain.

Cette amélioration est due à l'initiative des membres de la chambre de commerce du Comté de Berthier dont M. Léon Pelletier est le président et M. Albert Tellier, le dévoué secrétaire.

Agronomie fêté. — Un banquet a été offert à M. Elphège Marselle, agronome, et à son beau-père, M. Anger, à Berthierville, à l'occasion de leur départ pour Louiseville. Berthier perd deux citoyens dévoués et distingués.

ST-DIDACE

M. Pierre Adam a vendu sa propriété à M. Donia Deschênes, de Montréal. M. Adam partira bientôt pour aller demeurer à Ste-Elisabeth.

DES PRECAUTIONS BONNES A MEDITER SOUVENT

On peut éviter des accidents et des désordres physiques en pratiquant les recommandations suivantes de la Metropolitan Life:

Ne jouez pas avec des allumettes. Ne versez pas d'huile d'aucune sorte dans un poêle qui est allumé sous le prétexte d'activer le feu.

Ne conservez pas de poison dans votre maison.

Ne laissez pas d'objets dans l'escalier ou sur le plancher qui peuvent causer une chute grave.

Ne laissez pas d'eau bouillante à la portée des enfants.

Ne vous abritez pas sous un arbre durant un orage électrique.

Ne jetez pas de bouteilles cassées dans la rue ou dans la cour.

Ne traversez pas la rue avant d'être certain que le chemin est libre.

Ne passez pas à une traverse à niveau avant de constater si un convoi s'en vient.

Ne maniez pas d'armes à feu ou d'explosifs.

Ne grattez pas un bouton dans la figure avec vos ongles et évitez de causer une infection.

Ne levez pas de poids lourds et évitez une hernie.

Ne lisez pas au soleil et évitez la perte prématurée de la vue.

N'essayez pas de monter dans un wagon en mouvement.

Ne maniez pas d'objet pointus en jouant avec des camarades.

N'employez pas de cendres de cigarette en guise de poudre à dents.

Ne portez pas de bandes en caoutchouc en guise de jarretières.

Ne jetez pas de pelures de bananes sur le trottoir.

Ne retirez pas la chaise d'une personne qui va s'asseoir et évitez-lui une chute qui peut être fatale.

Ne glissez pas à cheval sur la rampe de l'escalier et évitez la possibilité d'une fracture au crâne.

Ne tendez pas de corde d'un côté à l'autre de la rue quand il fait noir.

Ne jouez pas de mauvais tours qui peuvent mettre la vie en danger, causer des blessures ou abîmer des vêtements.

Service de Renseignements Metropolitan Life Ins. Co.

GEOGRAPHIE HUMAINE DE MONTREAL

M. Raymond Tanghe, docteur en sciences sociales, économiques et politiques, vient de publier une très belle étude de géographie humaine. Nos hommes d'études n'ont guère pratiqué cette spécialité. Pourtant, elle est explicative de bien des faits. C'est la géographie humaine qui définit les lois qui régissent la naissance et le déclin des villes, qui montre comment les habitations ont répondu à l'appel de la route. Dans quelle mesure l'homme modifie-t-il le milieu où il vit? Jusqu'à quel point l'homme subit-il l'influence du milieu physique? A quels besoins spéciaux la maison correspond-elle? A ces questions et à bien d'autres encore, c'est la géographie humaine qui fournit les réponses pertinentes. M. Tanghe a appliqué avec une grande maîtrise les principes de cette science à la ville de Montréal. Il résulte de cette étude précieuse que l'on connaît mieux la métropole, son passé, et son avenir, ses routes humaines, son port géant et les conditions de sa croissance prochaine.

La table des matières de cet ouvrage donne une idée de l'intérêt qu'il présente.

Chapitre I

Comment appliquer les principes de Géographie humaine à l'étude d'une ville; le cadre naturel; le facteur humain.

Chapitre II

La position.

Chapitre III

La situation — Les routes naturelles; nos besoins; nos ressources; la nourriture; matériaux de construction; le combustible; l'énergie; facteurs de relation.

Chapitre IV

Les routes naturelles et le port humain; le port de Montréal.

Chapitre V

Les routes humaines.

Chapitre VI

L'agglomération; carte du peuplement; légende.

Chapitre VII

L'urbanisme.

Albert LEVESQUE.

PETITES ANNONCES

L'ECHO DE SAINT-JUSTIN est lu par plus de 20,000 personnes chaque mois. Si vous avez quelque chose à vendre, à louer ou à échanger, essayez nos petites annonces—vous serez surpris du résultat.

TARIF: 25 mots ou moins 50 cents; 2 cents par mot additionnel.

Trois insertions pour le prix de deux.

A VENDRE. — Une belle carriole rouge, très légère, en parfait ordre, à moitié du prix. S'adresser au Dr Jos Comtois, St-Barthélemi, Qué.

A VENDRE. — Au Cap-de-la-Madeleine, une belle maison en briques, de deux logements de huit appartements chacun, avec chambre de toilette, eau chaude et froide; aussi étable, hangar et dépense. Condition avantageuses. S'adresser à Lucien Bourque, Saint-Justin, Qué.

A VENDRE. — Une belle propriété située au village de Maskinongé, ancienne résidence du tailleur J.-F. Lefebvre. Bas prix et bonnes conditions. S'adresser au Notaire J.-A.-A. Lemire, Pont Maskinongé, Qué.

A VENDRE à bonnes conditions. — Quatre engins à gazoline, de seconde main, en bon ordre, ainsi que courroies usagées de toutes sortes. Je suis aussi agent pour la Fonderie de Plessisville, manufacturiers d'engins et machineries de toutes sortes. Irénée Clément, Saint-Justin, Qué.

AGENTS DEMANDES
Si vous rêvez de vous établir un gros commerce dans votre comté ou ville, demandez la proposition Watkins avant d'entreprendre autre chose. Même sans expérience vous encaisserez de gros profits en détaillant la grande ligne Watkins, et sans aucun risque. The J.-R. Watkins Company, Dept 92, 379 Craig Ouest, Montréal.

AUX INSTITUTRICES

Nous venons de recevoir, directement d'Europe, UN GROS lot de JOLIES IMAGES PIEUSESES, très bien assorties, que nous pouvons vous offrir à 50 et 75 cents le cent, franco. L'Echo de Saint-Justin, Saint-Justin, P. Q.

TERRE A VENDRE. — Terre à foin, 48 arpents, avec maison, granges, etc., située dans le rang de St-Jacques, à Maskinongé. S'adresser à Mme Vve Adélar Bastien, Saint-Justin, P. Q. 3fs.

BON TABAC CANADIEN en feuilles en vente au Magasin W.-H. Gagné, Saint-Justin, à 30 cents la livre.

EMPLACEMENT A VENDRE, contenant 225 pieds de terrain, maison, dépendances, arbres fruitiers, etc., situé au meilleur endroit du village de St-Didace en face de l'Eglise et de la rivière Maskinongé. Conditions avantageuses. S'adresser à Romuald Desrochers, St-Didace, co. Maskinongé.

EMPLACEMENT A VENDRE, bien bâti, maison, bâtiments, etc., situé près de l'église de Maskinongé, sur la rue St-Charles. S'adresser à Omer Ayotte, 105-3ème Avenue, Shawinigan Falls, Tél. 549J.

PLUME D'OIE, de canard et de poule à vendre au Magasin W.-H. Gagné, Saint-Justin, P. Q.

Cadeaux de Noces ou d'Anniversaires

Vous trouverez à notre magasin un très beau choix d'articles pour cadeaux.

Nous en avons pour tous les goûts et à la portée de toutes les bourses.

Magasin W.-H. GAGNE,
SAINT-JUSTIN, P. Q.

Le Chapelet des Morts

Sur les larmes-de-Job dont la chaîne de fer
Porte le crucifix de cuivre et la médaille,
Grand'mère, dans la chambre, égrène, maille à maille,
Le chapelet, pour ceux d'autrefois et d'hier.

Pâle sœur des défunts, sainte de l'oratoire,
Pâle ombre dont les jours ne sont plus qu'un long soir,
De plus près que personne, elle entend, sans le voir,
L'être éploré qui clame au fond du purgatoire.

Afin d'ouvrir à tous, les paradis rêvés,
Pour tous ceux dont les corps gisent au cimetière,
Abandonnés déjà, sans secours, sans prière,
Larme à larme, elle épand la plainte des avés.

Seule, jointe à la peine, au nostalgique exil
Des âmes qui lui sont parentes, elle prie:
"A l'heure de la mort, priez pour nous, Marie,
Priez pour eux, priez, ô Mère! Ainsi soit-il."

Un ange emportera le message qu'envoie
Celle qui s'est vouée aux deuils du souvenir.
Les larmes, les regrets, les douleurs, vont finir
Dans la communion de l'éternelle joie.

La sainte femme a l'air presque immatériel,
Et nous nous demandons si l'auréole blanche,
Dont l'âge a couronné la tête qui se penche,
N'est pas quelque reflet anticipé du ciel.

Nérée BEAUCHEMIN.

De "Patrie Intime".

NOS BOIS FRANCS

Ils ont gardé l'aspect rustique des vieux âges,
Les monts et les forêts du cher petit pays:
La source chante encor dans l'ombre des taillis
Où s'embusquaient jadis les grands guerriers sauvages.
Nous avons conservé l'amour des vieux adages,
Des naïves chansons, et des "patois" vieillies.
Notre foi vive est comme un levain de maïs,
Transmis de père en fils avec les héritages.
Nos vieux parlent souvent de ces premiers colons
Au geste fier et doux, dont l'histoire et les noms
Sont écrits pour jamais au fond de leur mémoire,
Et peut-être qu'un jour quelque barde pieux,
Au souvenir ému des robustes aïeux
Chantera leurs travaux dans un hymne de gloire!

ALPHONSE DESILETS.

LE CHANT DE L'ÉRABLE

Le soir, au coin du feu, quand s'éteint le tison,
J'écoute, tout pensif, la bise monotone
Soupirant sa complainte aux étoiles d'automne,
Que berce dans la nuit ce chant d'effeuillage.
C'est l'érable qui jette au lointain horizon
Un air de son pays, vers le flot qui moutonne
Ou vers le mont perdu qui répète et chantonne
A l'infini des cieux l'écho de sa chanson.
Quand l'été reviendra, dans la plaine fleurie,
L'érable, tendrement, au ciel de sa patrie
Redira son amour et sa fidélité.
O peuple canadien, dans ta mâle espérance,
Ecoute, noble et fier ce chant de liberté,
Et songe que jadis il pleura pour la France.

MICHEL HELBRONNER.

LE MOURANT

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'entourne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Hé quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!
O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs: la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes!
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?
Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!
Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

LAMARTINE.

LE PEUPLE CANADIEN

"Le peuple canadien-français est essentiellement colonisateur, apôtre et soldat" a dit l'honorable Thomas Chapais. Le spirituel conférencier ne pouvait mieux caractériser la nation agricole, catholique et patriote dont il se glorifie d'être le fils.

Colonisateurs, nous le sommes jusqu'au plus intime de notre race et la charrue qui nous a sauvés tant de fois, nous sauve encore tous les jours. Le paysan canadien, l'habitant comme on le nomme, incarne notre type national. C'est grâce à son attachement au sol que, dès les premiers temps de la colonie, Talon pouvait écrire: "J'ai ici de quoi me vêtir et me nourrir sans rien demander à la France." C'est aussi grâce à cet attachement qu'en 1760, nos pères, laissant l'épée pour la charrue, surent rester dignes de la mission que leur confiait la France. "Faites durer notre souvenir", avait dit Lévis à ses anciens soldats en quittant les rives laurentiennes. Fidèles à ce legs suprême, les Canadiens d'alors résolurent de s'enraciner dans le sol de la Nouvelle-France, pour tenir plus ferme contre l'envahisseur. Depuis ce temps, la lutte se perpétue, lutte obscure et pacifique mais plus méritante et plus efficace parfois que celle de l'épée. Si le Canada, après la grande guerre, a ressenti moins de dépression dans son commerce, un contre-coup moins pénible dans sa situation économique que celui qui ébranla les puissances européennes, c'est que, chez nous, en 1918, le blé poussait toujours, l'habitant était à son poste: poste de sentinelle, poste de gardien, poste de sauveur!

Le second titre de gloire que M. Chapais accorde à notre race, c'est d'être apôtre. Peut-être devons-nous cet honneur aux missionnaires français qui dès le début de la colonie, vinrent imprégner de leur sang la terre canadienne. N'a-t-on pas dit: "Le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens." Ces pionniers de la foi sur notre sol nous ont donné, avec la vie spirituelle, leur passion dévorante pour l'extension du règne du Christ. Leur œuvre n'est pas restée stérile et le Canada après

trois siècles à peine de colonisation, envoie ses fils, ses apôtres, porter au loin le flambeau de l'Évangile, dans la zone de feu où l'Africain respire, par delà la Grande Muraille de la Chine idolâtre et jusque sous les glaces du pôle ou l'Esquimau s'endort. Ils s'en vont un à un, battus par la tempête, messagers de paix et d'amour, Goëlands du Christ, que le vent des passions et les railleries sceptiques du monde ne peuvent réussir à faire reculer. Ils partent de toutes les classes de la société; ils sacrifient un avenir brillant; des années de bonheur et de plaisir, pour les privations, le dévouement obscur et le martyre, peut-être! Et ils sont déjà si nombreux, les enfants du sol canadien qui sont épris de cette folie sublime, qu'il a fallu, il y a quelques années, créer une organisation spéciale, un Séminaire particulier où se retrouve l'élite de notre jeunesse et d'où partent ceux qui s'en vont, là-bas, porter avec l'Évangile, les vertus caractéristiques de notre race, et justifier à l'étranger, notre titre de peuple apôtre.

Enfin, le Canadien français est soldat. "Dès le début de la colonie, a dit M. Chapais, l'épée canadienne a buriné notre histoire sur le granit des montagnes et sur les murs des forteresses." Plus tard, l'envahisseur connu, à Québec, à la Monongahéla et à Carillon ce que valait cette épée de nos pères. Puis quand le courage eut cédé devant la force numérique; les vainqueurs d'hier vinrent demander secours à leurs vaincus, chaque fois qu'un péril nouveau menaçait la métropole. Sujets loyaux et défenseurs courageux de leur patrie, les Canadiens surent montrer, à Châteauguay par exemple, que leur épée était encore aussi ferme, aussi agile qu'aux jours heureux de 1758. Ils le prouvèrent aussi vers la fin du siècle dernier, lorsque Pie IX menacé dans ses Etats, fit appel aux catholiques. Enfin la guerre du Transvaal et la Grande Guerre de 1914 ont été d'éclatantes preuves de la valeur militaire des Canadiens. Le vingt-deuxième régiment, en particulier, aux combats de La Marne, de Verdun et de Courcelles, a révélé au monde combien, de nos jours, l'épée des anciens est loin d'être brisée.

Aimons donc, petites canadiennes, notre nation chevaleresque, apôtre et agricole. Ces trois titres mêmes, lui donnent un triple droit à notre res-

pect, à notre vénération et à notre attachement filial.

"Marguerite des Laurentides".

La Voix des Bois Francs

(Suite de la première page.)

nous permet pas d'énumérer ici tous les avantages de l'annonce bien faite, suivie et répétée. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour le moment, nous remercions bien cordialement nos annonceurs de la première heure, et nous demandons aux autres de les imiter.

Un conférencier d'une certaine notoriété, que Victoriaville a eu l'avantage d'entendre, débutait en ces termes élogieux: "Je te salue, ville de la Victoire!"

"La Voix des Bois Francs", qui se fait entendre aujourd'hui pour la première fois, dit à son tour avec confiance: Nous te saluons, ville de l'espoir et du progrès. Nous naissons sous ton protectorat, pour chanter la pittoresque petite patrie des Bois Francs, pour faire mieux connaître la prospérité de ton commerce et de tes florissantes industries; pour prêcher aux cultivateurs, l'attachement au sol; pour sortir de l'oubli, les figures des citoyens de la région, qui ont donné leur vie et leurs talents à son service; pour mêler notre voix à tes deuils, et au bris de tes fêtes. Donne-nous la main!

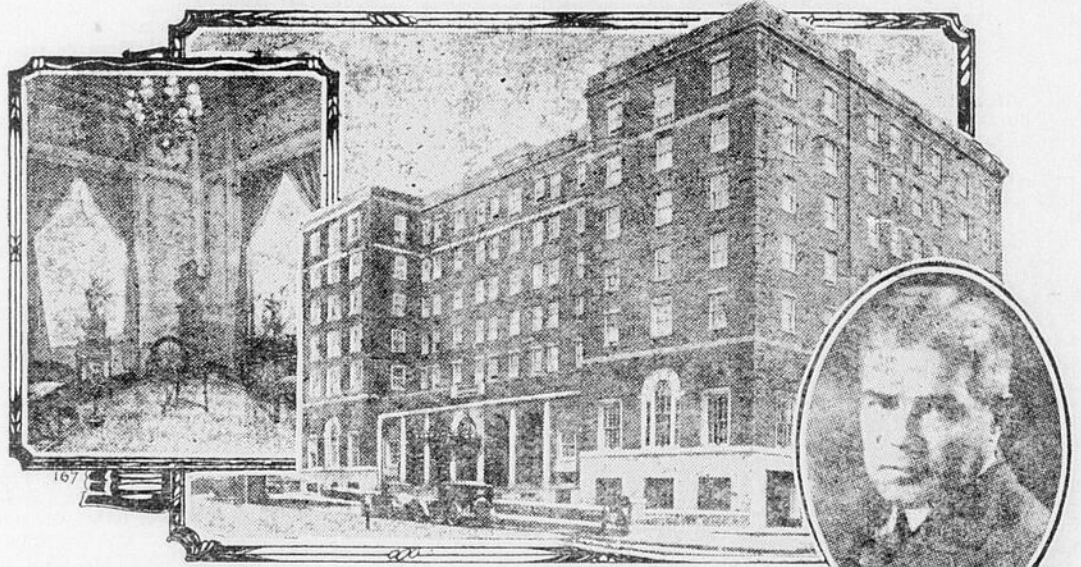
Camille DUGUAY.

N.B. — La Voix des Bois Francs, est imprimée aux ateliers de l'Echo de Saint-Justin. On peut s'y abonner en s'adressant à l'éditeur-proprétaire, M. Camille Duguay, Victoriaville, P.Q.

NON, MON AMI !

Un matelot à bord d'un vaisseau, ayant eu le malheur de laisser tomber dans la mer une théière d'argent, alla trouver l'officier commandant et lui dit: "Capitaine, peut-on dire d'une chose, lorsqu'on sait où elle est, qu'elle est perdue? Non, mon ami." — "En ce cas-là, votre théière n'est pas perdue, car je sais qu'elle est au fond de la mer."

L'Hôtel "Lord Nelson" à Halifax



A gauche: un coin du grand salon dans lequel on aperçoit au fond un buste de Lord Nelson. Au centre: l'hôtel "Lord Nelson". Dans le médaillon: M. E. W. Beatty, président du Pacifique Canadien, invité d'honneur au banquet d'inauguration.

Les citoyens d'Halifax sont aujourd'hui fiers de pouvoir mettre à la disposition des visiteurs qui viennent chez eux, un hôtel moderne qui rivalise pour le confort, le luxe même, avec les plus beaux de ce continent. Cet hôtel, le "Lord Nelson", construit avec le concours financier du Pacifique Canadien, a été solennellement inauguré ces jours derniers au milieu d'une affluence considérable de personnages distingués des Provinces Maritimes et de l'extérieur. M. E. W. Beatty, président du Pacifique Canadien, qui avait été invité à assister au grand banquet qui marqua l'ouverture de la nouvelle hôtellerie, y prononça un intéressant discours dans lequel il esquissa l'œuvre du Pacifique Canadien en Nouvelle-Ecosse et laissa entrevoir ce que cette Compagnie était disposée à entreprendre dans cette partie de notre pays, pourvu qu'on lui en fournisse l'occasion.

Pour ce qui est de l'hôtel même, son apparence tant intérieure qu'extérieure est un hommage direct aux architectes et constructeurs. L'édifice est du style Georgien dans sa construction et sa décoration; dans la disposition des salles publiques, l'on a tenté avec

succès de faire revivre la période à laquelle se rattache le nom historique du grand amiral anglais.

L'hôtel contiendra deux cents chambres. Un vaste hall d'entrée est conçu dans le style Georgien. Au-dessus du foyer est placée une peinture de Lord Nelson; dans un coin, se trouvent un buste du héros de Trafalgar et une miniature de son navire-amiral le "Victory".

La décoration intérieure est vieille ivoire et or, avec teinte de bleu mat, couleur qui prédomine dans tout l'édifice. Les colonnes sont entourées de miroirs avec encadrement bronze doré.

Les boiseries sont en chêne de même que l'ameublement. Il y a en outre un salon de coiffure, un salon de toilette et plusieurs autres salles à l'usage du public. Aux étages supérieurs, on se trouvent les chambres, une suite royale d'un grand luxe a été aménagée.

Le besoin d'un véritable hôtel moderne se faisait sentir depuis longtemps à Halifax et sa construction aura sans doute pour effet de stimuler encore plus le mouvement touristique dans la Nouvelle-Ecosse, dont les beautés scéniques et les nombreux endroits historiques ne le cèdent en rien à ceux des autres provinces du Dominion.